

112 1262

3 F

1 C

sept N

L'ANTHROPOLOGIE ÉCONOMIQUE
FACE AUX PROBLÈMES DU CHANGEMENT
EN SITUATION ASYMÉTRIQUE



F 21409

OFFICE DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE ET TECHNIQUE OUTRE-MER

TRAVAUX ET DOCUMENTS PROVISOIRES - SCIENCES HUMAINES



L'ANTHROPOLOGIE ECONOMIQUE FACE AUX PROBLEMES DU CHANGEMENT

EN SITUATION ASYMETRIQUE

Colloque ORSTOM-- Paris,

6 - 9 Octobre 1970

Placé sous la Présidence
du Professeur André NICOLAT

L'ANTHROPOLOGIE ECONOMIQUE FACE AUX PROBLEMES DU CHANGEMENT

EN SITUATION ASYMETRIQUE

Colloque ORSTOM - Paris,
6 - 9 Octobre 1970

Placé sous la Présidence
du Professeur André NICOLAI

Du 6 au 9 Octobre 1970 a eu lieu au siège de l'ORSTOM, une rencontre sur le thème général de l'Anthropologie économique face aux problèmes du changement en situation asymétrique".

Divers rapports ont été présentés successivement par MM. Ph. COUTY, G. ROCHETEAU, J.M. GASTELLU, B. DELPECH, C. ROBINEAU, G. BLANCHET, et le Professeur A. NICOLAI, chaque rapport a donné lieu à un débat, dont il est fait état, sous forme de résumé, à la suite de chaque communication.

Rapports et débats sont soumis pour discussion, critiques et suggestions à l'ensemble des chercheurs en Sciences Humaines de l'ORSTOM.

La centralisation des réponses doit être effectuée au secrétariat des Sciences Humaines par G. BLANCHET.

Liste des participants :

MM. ALTHABE, AMSELLE, AUGÉ, BESSAIGNIER (Directeur de l'IDERIC à Nice),
BLANCHET, BOUTILLIER, CHARMES, Mme CHAZAN, COPANS, COUTY, DELPECH, ETLIENNE,
GASTELLU; LOMBARD, NICOLAI, ORIOL (Directeur de la Formation IDERIC), Pr.
PERRIN, RICHARD, ROBINEAU, ROCHETEAU, SCHWARTZ, WAAST.

S O M M A I R E

1ère Partie :

Bilan des recherches sur le thème :

"Dynamismes économiques différentiels (1966-1970)

..... p. 4

(1) au SENEGAL

I - Bilan général des recherches (Ph. COUTY et G. ROCHETEAU)

..... p. 4

II - Dynamismes économiques différentiels en milieu Sérér
(J.M. GASTELLU)

..... p.19

III - Arachide, options religieuses, société Sérér traditionnelle
(B. DELPECH)

..... p.37

(2) en POLYNESIE

I - L'expérience Polynésienne (G. ROBINEAU)

..... p.42

II - Le terrain polynésien, bilan méthodologique et théorique
(G. ROBINEAU)

..... p.47

(3) Débat

..... p.57

2ème Partie :

Approche théorique sur le thème :

"Dynamismes économiques différentiels"

..... p.56

(1) Approche théorique générale

I - Essai d'interprétation des dynamismes économiques différentiels
sous un angle théorique (G. BLANCHET)

..... p.56

II - Débat

..... p.88

(2) Approche théorique dans le cadre de l'Anthropologie économique

- I - L'étude des dynamismes économiques dans le cadre de l'anthropologie économique (C. ROBINEAU)
..... p.92
- II - Débat
..... p.99

3ème Partie :

Eléments de synthèse et perspectives de recherche
..... p.100

(1) Rapport de synthèse (Pr. NICOLAI)

- I - Typologie sommaire des réponses sociales possibles face à une mise en contact asymétrique
..... p.100
- II - Problèmes non résolus
..... p.101

(2) Définition d'une politique de recherche

- I - Thèmes interdisciplinaires proposés
..... p. 102
- II - Zones d'implantation souhaitables des équipes et fonctionnement de la recherche
..... p.103
- III - Problématique de la recherche
..... p. 104

1ère PARTIE

BILAN DES RECHERCHES SUR LE THEME : "DYNAMISMES ECONOMIQUES DIFFERENTIELS

AU SENEGAL (1966 - 1970)

I - BILAN GENERAL DES RECHERCHES

Document rédigé par Ph. COUTY et G. ROCHETEAU

à partir d'éléments fournis par les membres de l'équipe :

(Ph. COUTY, B. DELPECH, J.M. GASTELLU, J. ROCH, G. ROCHETEAU)

P L A N

- Introduction

A - LE SUJET DES RECHERCHES ET LES ENQUETES

- a) Orientation de départ
- b) Transposition sur le plan des enquêtes
 - 1°) Choix des domaines d'étude :
 - le travail agricole et la colonisation
 - aspects religieux du mouridisme
 - 2°) Choix des techniques d'enquête :
 - volet serer et volet wolof
 - monographies villageoises
 - collaboration entre chercheurs

B - RESULTATS SCIENTIFIQUES

- a) Les problèmes du travail
- b) Interprétation socio-économique du mouridisme
- c) Résultats des enquêtes particulières

C - LA POURSUITE DES RECHERCHES

- Conclusion

Ce document a pour but de présenter un bilan de recherches entreprises en 1966 au SENEGAL sur le thème des Dynamismes Economiques Différentiels. Bilan qui ne peut être provisoire, pour deux raisons :

- Si toutes les enquêtes sont terminées, certains rapports particuliers sont actuellement en cours de rédaction ;
- La première phase de recherches se prolonge par une deuxième phase (enquêtes sur la réussite sociale), commencée en 1970.

Il est néanmoins possible et souhaitable de faire le point, à partir d'extraits des rapports annuels de chercheurs ou de diverses notes de synthèse rédigées récemment par les membres de l'équipe. Trois questions seront successivement envisagées :

- Comment, à partir du problème posé au départ, a-t-on pu construire une série d'enquêtes précises réalisables sur le terrain ? Comment ensuite ces différentes enquêtes ont-elles été organisées, comment la collaboration des chercheurs a-t-elle été conçue et vécue ? etc...?
 - Quels résultats scientifiques croyons-nous avoir obtenus ?
 - Convient-il d'envisager la poursuite de ces recherches, et comment ?
-

A - LE SUJET DE RECHERCHES ET LES ENQUETES

Dans tout travail de ce genre, on part d'une orientation formulée en termes vagues et pas toujours très pertinents. De ces orientations, il faut tirer des sujets d'enquêtes précis, à réaliser en tel ou tel lieu, à telle ou telle époque, et par tel ou tel groupe de chercheurs.

a) Orientation de Départ:

C'est en 1966 qu'apparut nettement à l'ORSTOM l'intérêt de thèmes de recherche se réclamant de l'Anthropologie Economique, c'est-à-dire inspirés par le désir d'envisager "la dimension totale des phénomènes économiques" (Cl. ROBINEAU). Il semblait que la validité des recherches en Sciences Sociales reposait, au moins implicitement, sur le concept anthropologique du fait social total. Il s'agissait de rompre la vision -particulièrement inadéquate en AFRIQUE- d'un univers économique construit abstraitement à partir d'éléments dissociés de leur contexte et coupés de l'environnement géographique, de la structure sociale, de la psychologie de l'individu et du groupe, de l'univers des valeurs....

Cette approche anthropologique des faits économiques devait être également historique, car une culture, si on prétend l'appréhender dans sa totalité, est toujours le résultat de processus à long terme.

Plusieurs projets furent alors établis sous la direction du Professeur NICOLAI. L'un d'eux localisé au SENEGAL, avait pour objet de repérer les liaisons entre le dynamisme économique des Mourides (confrérie islamique apparue au XIXème siècle) et certains facteurs extra-économiques tels que la religion et la structure sociale.

b) Transposition sur le plan des enquêtes :

Cette transposition a exigé un certain nombre de choix, dont plusieurs n'ont pu être faits que progressivement. Ces choix n'ont pas toujours été commandés par des raisons scientifiques : le manque de véhicules par exemple, a pratiquement interdit toute enquête extensive à caractère statistique.

1er choix des domaines d'étude:

- La littérature répète à satiété que le dynamisme mouride se manifeste avant tout par des prestations de travail qui sont anormales soit par leurs bénéficiaires (travail au profit des marabouts), soit par leur importance (effort plus intense que celui de paysans non-mourides). A ce premier leit-motiv, se mêle celui de la colonisation par migration et défrichement de "terres-neuves". Ces deux domaines d'étude ont assez vite paru mériter de devenir deux points d'application privilégiés pour nos recherches.

Il a alors été décidé d'étudier qualitativement et quantitativement cette question du travail, en divers points choisis de manière à nous permettre d'apprécier, par différence, les faits de colonisation (ou manifestations de dynamisme). Qualitativement : organisation du travail agricole (1), liaison entre les rôles économiques et la stratification sociale en milieu mouride. Quantitativement : mesure précise des divers flux de travail dans la concession (le carré) et dans le village.

Les enquêtes devaient -et c'est un point capital- donner des résultats rigoureusement comparables. Malgré les vicissitudes climatiques et l'échelonnement des arrivées de chercheurs, cette exigence a été très largement respectée.

D'autres enquêtes, parfois très minutieuses (relevés budgétaires, biographies) ont eu lieu dans d'autres domaines ; néanmoins, les recherches sur les problèmes du travail se sont révélées les plus fructueuses, et par conséquent, elles ont tendu à occuper la première place.

- Il fallait pourtant tenter aussi, et peut-être surtout, une étude approfondie des aspects religieux du mouridisme. Recherche difficile, qui eut exigé des spécialistes dont l'équipe l'était pas pourvue (psychologue, islamologue), et qui n'a donc été menée qu'occasionnellement ou sur documents. En fait, et un peu en retrait par rapport aux premières ambitions, nous avons tendu à restreindre les enquêtes à un domaine objectif : celui des liaisons entre flux de travail, contraintes climatiques et géographiques, structure sociale, actions de modernisation, etc... D'où le côté nécessairement méticuleux et chiffré de toutes ces recherches. L'étude du mouridisme en tant que phénomène religieux n'a certes pas été négligée, mais elle a été abordée à grands traits essentiellement sur documents, dans une perspective historique d'où ne pouvaient surgir que de prudentes tentatives d'interprétation.

2ème choix de techniques d'enquête :

-Il a d'abord été décidé d'articuler les recherches en deux volets, l'un wolof et l'autre serer. L'appréciation des différences de dynamisme économique à l'intérieur du seul mouvement mouride eut exigé une subtilité hors de notre portée, et l'on a cru devoir se réserver la possibilité de saisir ces différences sur la base d'une diversité ethnique. Par là, on obtenait un point de comparaison (les comportements serer) susceptible de faire ressortir la spécificité des comportements wolof (mourides). En même temps, on se donnait les moyens d'étudier les avatars du mouridisme en milieu serer. Cette extension présentait un autre intérêt : celui de raccorder nos recherches à celles entre-

(1) Nos recherches se sont en général limitées au milieu rural. Le mouridisme en milieu urbain a été étudié par O'BRIEN et pose des problèmes très différents.

prises par les géographes de l'ORSTOM (1) en milieu serer traditionnel et dans les terres neuves.

Etant donné la spécificité de leur objet, ces recherches serer ont parfois tendu à se détacher quelque peu des enquêtes menées en milieu wolof ; il a donc semblé préférable, en l'état actuel des travaux, d'en rendre compte dans un document séparé (joint à ce rapport).

- Le second choix, dû en partie à des contraintes matérielles mais aussi à la nécessité d'études très approfondies, a consisté à adopter la technique des monographies villageoises. Les lieux d'implantation ont été choisis de façon que les comparaisons auxquelles il a été fait allusion ci-dessus prennent une intensité et une signification maximum. A titre indicatif, voici le schéma qui a progressivement été adopté :

<u>Volet wolof (mouride)</u>	<u>Volet serer</u>
(1) Villages anciens, fondés de 1910 à 1930 (Baol)	(1) Village serer du Baol (Ngohe) soumis à l'impact du mouridisme (J.M. GASTELLU et B. DELPECH)
- Darou Rahmane II : terres rares, pas de matériel, emprise très forte du marabout (Ph. COUTY).	Plus, pour mémoire, deux enquêtes réalisées par les géographes - en milieu traditionnel - en milieu pionnier (terres neuves)
- Missirah : terres rares, matériel abondant, marabouts affaiblis et en conflit, divers facteurs de modernisation (école, etc...) J. COPANS)	
- Kaussara, mourides extrémistes (tendance Baye Fall) (J.ROCH)	
(2) Villages des terres neuves : Darou Karim et Darou Diop, à la limite du Ferlo : terres et matériel abondants, manque d'eau, présence de groupes pionniers (daara) (G. ROCHETEAU)	

- Un troisième choix a porté sur les modalités de collaboration entre chercheurs de disciplines identiques ou différentes.

Une intégration étroite entre économistes et sociologies avait été prévue, mais la réalité triomphe toujours des schémas. L'homogénéité des phénomènes étudiés rendait assez peu viable le découpage à priori qui aurait pu, en principe, fonder une division pratique du travail entre chercheurs de formation différente. Par ailleurs, l'exigüité matérielle des ensembles étudiés (villages) ne favorisait ni l'activité simultanée,

(1) Sur un programme différent.

ni même le passage successif de plusieurs chercheurs. La formule "un chercheur par village" a donc assez vite paru la meilleure, tempérée bien sûr par des contacts et des échanges permanents. Les inconvénients (faibles) de cette fragmentation étaient à peu près annulés par le respect du schéma commun de collecte et de dépouillement.

B - RESULTATS SCIENTIFIQUES

a) Les problèmes du travail:

Les recherches sur les rapports entre mouridisme et travail ont d'abord établi sur des bases solides la distinction fondamentale entre disciplines (taalibe) ordinaires et travailleurs des daara (tak-der) attachés au marabout par un lien d'obéissance particulier. Ces mêmes recherches ont montré que les stéréotypes de la littérature n'ont de valeur que lorsqu'ils traitent des tak-der ; même dans ce cas d'ailleurs, il convient de les interpréter avec prudence.

Pour la première fois, il a été possible de mesurer avec une bonne précision l'effort fourni tout au long de l'année par les paysans mourides, notamment sur les champs collectifs dont le produit est intégralement versé aux marabouts. A Darou Rahmane II, par exemple, en 1967-68, les villageois ont donné 10 % de leur temps de travail total au marabout fondateur du village, alors qu'à Missirah, agglomération moins traditionnelle, ce taux tombait à 9 %. Il est donc apparu que le travail des mourides ordinaires pour le marabout n'était jamais très considérable, que les paysans étaient libres et menaient leurs affaires à leur guise. Il est clair, au surplus, que le volume des prestations de travail est affecté par la diminution de la cohésion villageoise : dispersion de l'autorité maraboutique, installation d'équipements modernes dont le contrôle échappe aux marabouts... Toutes les observations, enfin, ont montré que la qualité de ces prestations était mauvaise : la mobilisation des travailleurs vise beaucoup plus à assurer une présence qu'une efficacité véritable.

Bien mieux, on s'est aperçu que les prestations de travail n'étaient pas propres au mouridisme. Dans le village wolof, des travaux collectifs profanes coexistent avec les travaux maraboutiques, et au sein de la concession familiale, la structure des emplois du temps individuel relève sans conteste d'une division sociale et parentale du travail. L'inégalité des échanges de travail inscrit en clair dans le déroulement des activités agricoles les rapports de production et la hiérarchie des fonctions économiques. Si l'existence de prestations de travail bénéficiant aux marabouts apparaît bien comme le signe et le fondement de la puissance mouride, l'exécution des travaux profanes atteste la persistance de structures sociales antérieures à l'émergence des relations instaurées par le mouridisme.

On est donc amené à conclure que la cohésion de la société villageoise wolof, dans la mesure où elle met en cause la gestion du facteur travail, repose sur au moins deux types de relations :

- un faisceau de relations verticales unissant deux pôles : le (ou les) marabouts(s) d'une part, l'ensemble des paysans d'autre part (à la fois habitants du village et taalibe du marabout). L'équilibre de ces relations suppose une contrepartie immatérielle : le bénéfice de la barke (charisme) maraboutique.

- un réseau de relations horizontales fondées surtout sur le voisinage et dont la consistance varie suivant les circonstances (exemple : l'entraide par santaane).

Aussi peut-on difficilement parler de société mouride, et doit-on faire les plus expresses réserves sur un prétendu dynamisme mouride. A l'exclusion peut-être des tak-der (1), les comportements des paysans ne sont en aucune façon déterminés d'abord par leur appartenance au mouridisme. Nous l'avons montré à propos du travail élément clé du système mouride - mais il en va de même pour bien d'autres aspects de la vie économique et sociale. Nombreux sont aujourd'hui les institutions ou les groupes qui échappent aux marabouts et qui modèlent les comportements grâce à un appareil efficace de pression et de persuasion : administration, coopératives, sociétés d'interventions - pour ne pas parler des commerçants et des usuriers. Pour déceler l'impact du mouridisme sur les comportements économiques, il a donc fallu s'engager dans une recherche beaucoup plus ample que celle de l'observation des faits quotidiens et villageois, et essayer d'interpréter l'histoire sénégalaise des 100 dernières années. Il a été possible de déboucher ainsi sur un modèle socio-économique de longue période qui nous paraît plausible, mais dont la validité ne pourra jamais être prouvée de façon définitive.

b) Interprétation socio-économique du mouridisme :

Le succès du mouvement mouride est couramment interprété de la façon suivante : lors de l'écroulement des structures politiques traditionnelles, la société wolof aurait cherché à reconstruire un ordre original qui satisfasse le besoin d'encadrement des masses, tout en exprimant la défiance du colonisé à l'égard des colonisateurs. Une aventure mystique individuelle, celle du cheik Amadou Bamba (Sérigne Touba) aurait alors servi de point de départ à un regroupement des paysans autour des marabouts. Ce processus aurait marqué une volonté de repli, une réaction devant l'envahissement colonial.

(1) 300 à 400 daara d'après O'Brien, avec 8,5, tak-der en moyenne dans chaque daara

Il aurait installé durablement, voire définitivement, la société wolof dans une culture islamique aussi étrangère que possible à celle qu'apportaient avec eux les colonisateurs, et réduit ainsi les chances d'assimilation ou de modernisation.

A cette interprétation, on juxtapose une analyse qui fait du mouridisme le véhicule par excellence de l'arachide et de l'économie de marché. Une différence apparaît donc : le mouridisme manifesterait la réticence wolof devant la modernité culturelle et politique introduite par les colonisateurs, mais il aurait facilité aussi et en même temps le fervent accord de la même ethnie avec les objectifs et les résultats de l'économie marchande.

Le paradoxe n'est qu'apparent. Réaction politique, le mouridisme aboutit très vite à un compromis réaliste avec l'Administration et à la Légion d'Honneur d'Amadou Bamba. Inversement, il n'y a pas coïncidence univoque entre l'extension de la confrérie et celle de l'économie de marché.

C'est ici que l'idéologie du travail édiflée par les premiers disciples d'Amadou Bamba (1) joue un rôle capital, encore que, nous l'avons vu, elle n'emporte plus aujourd'hui que des conséquences mineures au plan des comportements quotidiens. En faisant du travail le moyen pour les taalibe d'exprimer une relation personnelle avec leur sérigne, - relation qui est la clé du mouridisme -, paysans et marabouts l'ont empêché du même coup de devenir une marchandise dotée d'un prix sur le marché. Ils ont ainsi donné un contenu tout à fait original à l'une des plus importantes catégories de l'économie de marché ; autrement dit, ils n'ont paru adopter l'économie de marché qu'en la dénaturant.

Cette analyse rétablit l'homogénéité du mouvement mouride, qu'on envisage celui-ci au point de vue économique ou au point de vue politique. Dans tous les cas, c'est un dynamisme de préservation, de réaction et de refus qui a joué et qui aboutit à un compromis.

Il n'est donc pas légitime de voir dans le paysan mouride ni dans son marabout une sorte d'entrepreneur pleinement accessible à des raisonnements économiques fondés sur la comparaison d'un coût (engrais ou matériel) et d'une augmentation de productivité. Sans doute, l'économie de marché a fini objectivement par envahir le pays, sans doute elle a provoqué d'extraordinaires mouvements de population, réalisant d'ouest en est l'occupation agricole du Baol et du Ferlo Occidental ; mais, par un singulier paradoxe, cet apparent dynamisme demeurerait associé à une mentalité quiétiste et magique dont la persistance ruine toute interprétation du mouvement inspiré par les schémas de Max WEBER.

(1) Notamment par cheik Ibraa, chef de file de la tendance Baye-Fall.

Dans l'ensemble, les masses rurales continuent à vivre dans un univers fondé sur la croyance dans les pouvoirs magiques du cheikh et sur la nécessité d'une relation salvatrice entre cheikh et taalibe Parce qu'elle implique effectivement une certaine exaltation du travail, cette relation a semblé offrir des aspects économiques positifs. En réalité, ce qui compte dans le mouridisme, c'est une éthique (sinon une pratique) fondée sur le don gratuit et consacrant la dépendance économique sous l'apparence d'un lien personnel librement consenti.

Or, pour reprendre les termes d'un récent commentateur de WEBER "il est difficile, voire impossible, d'harmoniser une conduite éthique fondée sur la superstition, la croyance à des forces magiques et diaboliques, et une économie qui repose sur le désenchantement du monde. La coexistence de ces deux comportements éthique et économique ne peut qu'être source de conflits et de tensions, et le cas échéant on aboutira ou bien à paralyser l'évolution économique ou bien à modifier le style de la vie éthique" (1).

Aux yeux de l'économiste, le mouridisme apparaît alors comme un processus de reconstruction de la société wolof traditionnelle, utilisant le maraboutisme comme écran et comme médiation face à la pénétration de l'économie marchande. Cette dernière est pour ainsi dire absorbée, neutralisée par l'économie paysanne. L'avènement généralisé de l'économie marchande n'est cependant que retardé et finit par devenir inéluctable. Le compromis auquel aboutit la paysannerie wolof est un compromis d'adaptation.

Pour l'anthropologue, le mouridisme possède sa logique propre en tant que phénomène sociologique et psychologique. Socialisation d'une expérience mystique individuelle, résultat de tensions internes à la société wolof aussi bien que de conflits entre cette société et le colonisateur, le mouridisme ne voit nullement sa réalité épuisée par un discours sur ses fonctions économiques. Bien que les réalisations de la Confrérie semblent avoir été plus temporelles que spirituelles, les aspects religieux et mystiques du mouvement sont d'une importance primordiale.

Sans prétendre anticiper sur les conclusions des chercheurs qui ont travaillé en milieu sérère, on peut signaler que le cas de cette ethnie est fort différent. La production arachidière a beaucoup plus faiblement et plus lentement été acceptée, et elle ne s'est jamais faite au point de mettre en péril l'équilibre vivrier au niveau du village, où la culture du mil reste prépondérante. L'arachide s'est intégrée au système cultural sans rompre l'équilibre antérieur de la population et des ressources, fondé sur des techniques traditionnelles hautement élaborées de restitution de la fertilité, et les gains monétaires sont entrés, en grande partie, dans les circuits

(1) Julien FREUND, Ethique économique et religions mondiales selon Max WEBER, Archives de Sociologie des religions, n°26, Juillet-Décembre 1968, p. 15

traditionnels. Bien qu'il ne faille pas négliger les facteurs d'évolution et une tendance à l'individualisation au sein des groupes familiaux, on peut avancer, si l'on accepte de voir les choses d'un point de vue très général, que la paysannerie Serer, beaucoup plus que la paysannerie Wolof, nous a fait assister à un processus d'absorption de l'économie marchande avec préservation de la société traditionnelle.

c) Résultats des enquêtes particulières :

Jean COPANS, présent au SENEGAL de 1967 à 1969, a surtout travaillé dans le vieux village mouride de Missirah. Ses résultats ont été partiellement exposés dans divers rapports (voir bibliographie). Ils formeront la matière d'une thèse de 3ème cycle.

Philippe COUTY, 1966-68 et 1968-70, responsable du projet, a travaillé à Darou Rahmane II. Il a attiré l'attention sur les travaux collectifs (voir bibliographie) et essayé de relier les enquêtes concrètes de temps de travaux aux recherches sur la doctrine mouride du travail.

Jean ROCH, 1967-69, a travaillé à Darou Rahmane II, village choisi comme lieu d'apprentissage du travail de "terrain" sous la responsabilité de Ph. COUTY. Il a ensuite travaillé seul dans le village mouride Baye-Fall de Kaonara (observation d'une saison agricole). Les premiers résultats concernant l'analyse du système agricole pratiqué dans le vieux bassin arachidier, abstraction faite provisoirement des rapports de production particuliers développés par le mouridisme. Son deuxième résultat est sa contribution personnelle au dossier commun réalisé par les chercheurs travaillant en zone wolof et qui porte sur l'étude du travail en milieu rural mouride.

Ces premiers résultats seront suivis en 1970 d'une série de rapports dont les titres sont donnés ci-après (bibliographie des travaux des chercheurs).

Guy ROCHETEAU a rejoint l'équipe interdisciplinaire en Décembre 1968. Il était chargé d'enquêter dans des villages de colonisation récente. Dans le prolongement direct des recherches effectuées dans les anciens villages, il a étudié dans une communauté pionnière le travail collectif agricole, l'effet du changement technique sur les emplois du temps paysans et le travail dans un daara mouride. Il a enfin essayé de relier, dans le cas de la société wolof, mobilité sociale et réussite économique et adapté, à cet effet, certaines techniques d'enquêtes (biographies).

C - LES RECHERCHES A ENTREPRENDRE (rédigé par G. ROCHETEAU)

Ainsi, les sociétés wolof et sérer ont fait preuve dans le passé d'un dynamisme d'adaptation étonnant, quoique prenant des formes différentes. Aujourd'hui cependant, les transformations liées aux projets de restructuration des campagnes (coopération rurale, animation, assistance technique) représentent des incitations nouvelles et des contraintes supplémentaires pour la société traditionnelle : la capacité d'adaptation dont nous venons de rendre compte est-elle susceptible de se manifester à nouveau ? et si une réaction du même type se produit, peut-on penser qu'elle aboutira à des résultats favorables pour le développement du pays ?

La rapidité avec laquelle le mouvement coopératif s'est généralisé au SENEGAL, la progression du niveau d'équipement des exploitations agricoles ont été tels qu'il semble bien que l'on puisse répondre par l'affirmative à la première question.

Sur le plan psychologique, cette réussite ne peut être comprise, et correctement appréciée, que si on l'oppose aux difficultés d'implantation coopérative dans d'autres pays d'Afrique : dans tous les cas il existe une organisation traditionnelle du marché, le producteur, habitué à entretenir des rapports fortement personnalisés avec l'acheteur, a mal accepté la coopérative qui dépersonnalise les échanges et met le producteur en confrontation avec les agents extérieurs au système.

Le paysan sénégalais, par contre, a profondément ressenti la situation de dépendance dans laquelle le mettait l'économie de traite et la fin qui lui était proposée, à travers l'institution coopérative, s'est immédiatement inscrite pour lui dans une orientation aux valeurs de libération économique. Sur le plan sociologique, la conséquence a été que les paysans ont spontanément porté aux postes de direction dans les coopératives leurs propres chefs traditionnels : marabouts ou anciens les plus respectés dans les villages.

Partant, on voit immédiatement - et nous retrouvons ici la deuxième question que nous avons soulevé - qu'un aspect important du développement du pays réside dans la capacité de ses élites traditionnelles à assumer leurs nouvelles responsabilités, à remplir leur rôle d'élites de modernisation, entraînant la société traditionnelle pour provoquer sa mutation.

Rien n'est simple cependant, et des difficultés, lorsqu'elles surviennent, proviennent du fait que l'on a affaire à des élites forcément conservatrices, opposées aux innovations susceptibles de menacer leur position personnelle dans la configuration politique villageoise. Le défi du développement tient ainsi aux possibilités de l'émergence d'élites modernes, insérées à titre individuel dans les secteurs développés de

l'économie, et dans l'efficacité des relations qu'elles entretiendront avec les élites traditionnelles.

C'est dans ce terme que la recherche doit maintenant aborder au SENEGAL le vieux problème du passage ^{du} traditionnel au moderne.

CONCLUSION

Comme tout bilan, celui-ci comporte des aspects positifs et des aspects négatifs. Il nous semble que les premiers l'emportent largement sur les seconds, donc que l'expérience mérite d'être poursuivie. Quelques précisions doivent toutefois être données.

1 - Aspects positifs

- Malgré l'inexpérience de plusieurs chercheurs du groupe, malgré aussi un certain climat d'improvisation, l'entreprise a pris assez vite un bon départ. Une collaboration a abouti à un résultat concret : un cahier préparé en commun, qui réunit selon un schéma cohérent une dizaine de contributions dont certaines ont été rédigées à plusieurs alors que d'autres exposent des résultats comparables obtenus grâce à des procédures identiques.

- La transposition du sujet proposé en enquêtes réalisables ~~et réalisées~~ semble avoir été réussie, assurant ainsi la vitalité du thème de recherches. Bien sûr, il serait facile de critiquer après coup, et nous sommes les premiers conscients des lacunes ou des imperfections de notre travail ; au moins revendiquons-nous le mérite d'avoir proposé quelques interprétations originales à la place des stéréotypes que les auteurs recopiaient depuis MARTY.

2 - Aspects négatifs

Les recherches sur les dynamismes différentiels sont donc en bonne voie, et la preuve est faite que, malgré toutes les difficultés, une équipe multidisciplinaire peut fonctionner à l'ORSTOM. Pour assurer cependant un meilleur rendement, et pour dissiper certaines ambiguïtés, il faut attirer l'attention sur deux points :

- Ces recherches sont particulièrement ardues. Peut-être y aurait-il lieu, à l'avenir, d'éviter les problèmes scientifiquement trop périlleux (problèmes religieux, par exemple), pour se limiter aux aspects les plus objectifs du sujet. Le thème gagnerait en précision et les résultats seraient plus sûrs. Dans le même ordre d'idées, on pourrait souhaiter qu'il soit davantage pris conscience par les chercheurs du type et de l'ampleur des contacts directs qu'exigent ces recherches ; souhaiter aussi, et surtout, que l'ORSTOM se rende mieux compte de formation et de préparation nécessaires.

- Certaines difficultés tiennent à la structure de l'ORSTOM. On parle volontiers de recherche en équipe, de recherche multidisciplinaire, mais personne ne se soucie de définir clairement le rôle du responsable, notamment en tant qu'intermédiaire entre les chercheurs, le ou les Comités Techniques intéressés, et l'administration de l'ORSTOM. Cette imprécision est très préjudiciable au bon fonctionnement de l'équipe. A partir des orientations -pas toujours précises- fournies par les Comités, des pressions de l'Administration et des intérêts personnels des chercheurs, il est bien difficile de dégager une ligne de recherche variable et de la faire passer dans la pratique. Cette tâche devient quasi impossible lorsqu'il n'existe pas de budget de programme et que l'équipe n'a aucune autonomie financière.

Pour toutes ces raisons, le succès de l'entreprise ne pouvait être que partiel. Une réflexion réaliste doit donc s'engager le plus tôt possible sur les deux points suivants :

- l'ORSTOM entend-il promouvoir à long terme la recherche multidisciplinaire en anthropologie économique ?

- si oui, que signifie cette décision sur le triple plan de la formation, des moyens et de l'organisation ?

-
- J. COPANS : - Entretiens avec les marabouts et des paysans du Baol (tome II)
79 p. Oct. 1968, ORSTOM, Dakar (ronéo)
- Système de parenté et santaane
in travaux collectifs agricoles en milieu wolof mouride pp.21-28
ORSTOM, Dakar-Hann, Juin 1968 (ronéo)
- La notion de dynamisme différentiel dans l'analyse sociologique :
société traditionnelle, système mouride, société sénégalaise.
ORSTOM, Dakar, Mai 1969, 29 p (ronéo)
- Contes Wolof du Baol, recueillis par J. COPANS et Ph. COUTY, traduits
par Ben Khatale Dia. ORSTOM, Dakar-Hann, 1968, 184 p. (l'introduction
a été rédigée par J. COPANS).
- Emploi du temps et organisation du travail dans un village wolof
mouride : Missirah.
Dactyl. Paris, Nov. 1969, 42 p.
- Les travaux collectifs sur les champs maraboutiques (Yassy : Missirah)
Dactyl. Paris, Nov. 1969, 26 p.

- Ph. COUTY
- : - Comment connaître les Mourides ?
BLSH de l'ORSTOM, Mars 1969, n°10, pp. 74-97 (ronéo)
 - Travaux collectifs agricoles en milieu wolof mouride
ORSTOM, Dakar-Hann, 1968, 60 p. (ronéo) avec une contribution de J. COPANS.
 - Entretiens avec des marabouts et des paysans du Baol
vol. 1, ORSTOM, 1968, Dakar-Hann, 76 p. (ronéo)
 - Contes wolof du Baol, recueillis avec J. COPANS, traduit par Ben Khatale Dia
ORSTOM, 1968, Dakar-Hann, 184 p. (ronéo).
 - L'économie sénégalaise et la notion de dynamisme différentiel
ORSTOM, 1969, Dakar-Hann, 12 p. (ronéo).
 - La doctrine du travail chez les Mourides
ORSTOM, 1969, Dakar-Hann, 30 p. (ronéo).
 - Emploi du temps et organisation du travail dans un village wolof mouride.
ORSTOM, 1969, Dakar-Hann, 95 p. (ronéo). (1).
 - Analyse de l'ouvrage de M.A. KLEIN : ISLAM and Imperialism in SENEGAL, Sine-Saloum, 1847-1914.
Stanford University Press, 1968
ORSTOM, Dakar, 1969, (ronéo), 4p.
 - Analyse de l'ouvrage de F. DUMONT : Essai sur la pensée religieuse d'Amadou Bamba (1850-1927)
Université de Dakar, 1966-68
ORSTOM, Dakar, 1969, (ronéo), 8 p.
 - Analyse de l'ouvrage de D.C. O'BRIEN ; The Mourides of SENEGAL : the socio-economic structure of an Islamic order.
Université de Londres, 1969
ORSTOM, Dakar, 1969, 6 p. (ronéo).
- J. ROCH
- : - Eléments d'analyse du système agricole en milieu wolof mouride : l'exemple de Darou Rahmane II
ORSTOM, Dakar-Hann, Déc. 1969, (ronéo), 56 p.
 - Emploi du temps et organisation du travail agricole dans un village wolof-mouride : Kaossara
ORSTOM, Dakar-Hann, Juill. 1969, (ronéo), 64 p.
 - Les Mourides du vieux bassin arachidier sénégalais : entretiens recueillis dans la région du Baol.
(en préparation).

(1) Cette étude et la précédente sont réunies en un volume intitulé "Doctrine et Pratique du travail chez les Mourides".

- : - Les composantes du revenu paysan dans le bassin arachidier, région du Baol.
(en préparation)
- La paysannerie mouride et les expériences de "modernisation" agricole
(en préparation).

G. ROCHETEAU

- : - Système mouride et rapports sociaux traditionnels : le travail collectif agricole dans une communauté pionnière du Ferlo Occidental Août 1969, 38 p. ORSTOM, Dakar, (ronéo).
- Pionniers mourides au SENEGAL : changement technique et transformation d'une économie paysanne.
(en préparation).
- Pionniers mourides au SENEGAL : mobilité sociale (en préparation)

COLLECTIF

- : - Recherches socio-économiques de l'ORSTOM en milieu rural sénégalais. 14 p. (ronéo), ORSTOM, Sc. Hum. Dakar, Avril, 1970

II - DYNAMISMES ECONOMIQUES DIFFERENTIELS

EN MILIEU SERER

J.M. GASTELLU

L'étude des dynamismes économiques en milieu Sérér a été appréhendée au niveau micro-économique : celui du système villageois :

En effet :

"On peut poser que l'espace économique villageois peut être considéré comme un "système économique limité, représentatif du système économique d'une ethnie déterminée, lui-même constitué de noyaux villageois" (1).

Evidemment, il peut paraître présomptueux d'étendre les résultats de l'étude du seul village de Ngohe-Mbayar à l'ensemble de l'ethnie Sérér, caractérisée par l'importance de sa population (595.000 habitants en 1961) et par sa diversité écologique. Aussi, ne considérerons-nous ces résultats comme valables que pour le seul sous-groupe des Sérér du Daol (2).

L'intérêt d'une analyse des dynamismes au niveau micro-économique est de vouloir dépasser le stade des explications "globales", et d'étudier les processus d'adaptation ou de réaction au niveau le plus étroit de l'organisation sociale, notamment face aux changements économiques, provenant de l'extérieur.

Si cette analyse privilégie les changements économiques dus au contact avec l'économie moderne", ce n'est pas par volonté d'ignorer les stades antérieurs d'évolution de la société étudiée, mais pour deux raisons corollaires. Tout d'abord, il est impossible de vouloir reconstituer ces "stades antérieurs d'évolution" au plan de l'économie :

(1) Rapport d'activité 1969

(2) Une enquête actuellement en cours vise à déterminer les caractères des systèmes de production des différents sous-groupes Sérér, notamment, à rechercher leurs traits communs.

en effet, de ces "stades antérieurs d'évolution" ne subsistent plus que des "histoires" et des "légendes" fondées sur les prouesses des fondateurs et des hommes illustres, cherchant plus à imposer une légitimité politique qu'à décrire un état économique.

Inversement, les contacts du système villageois avec l'économie moderne sont relativement faciles à reconstituer, parce que véus par les "anciens" du village (3), c'est ainsi qu'à partir d'entretiens avec des anciens du village, on peut essayer de retrouver les fondements de l'organisation sociale et de l'organisation économique du système villageois, avant que que l'arachide n'y soit devenue une "culture industrielle" (4).

Dès lors, nous pouvons confronter deux "images" de l'organisation économique : avant la pénétration de la culture industrielle de l'arachide (aux environs de 1908), et au cours de nos années d'observation (Janvier 1967- Août 1970). La confrontation de ces deux images nous permettra seule de comprendre comment se sont manifestés les dynamismes économiques d'un système villageois Sérère au contact d'une économie moderne, et nous révélera du même coup la forme vraisemblable qu'ont dû revêtir ces dynamismes dans le passé.

Or, l'organisation économique villageoise, en milieu Sérère, reste toujours fondée sur les relations de parenté. Mais, ce système de parenté présente la particularité d'être du type bilinéaire, mais avec prédominance matrilineaire. La question posée se transforme alors en la suivante : le type de "dynamisme économique" révélé par l'étude de Ngohe-Mbayar ne trouvera-t-il pas son explication dans le fonctionnement même du système de parenté ? En effet, les facteurs religieux, prépondérants/dans le cas des Wolof mourides, sont à rejeter à Ngohe-Mbayar, étant donné l'inextricabilité des appartenances religieuses au niveau le plus étroit de l'organisation sociale, puisqu'on trouve réunis au sein d'une même "exploitation agricole" aussi bien des musulmans (mourides, baye-fall, tidjanes) que des catholiques ou des animistes. Devant un tel esprit de tolérance, on peut supposer que, du moins dans le cas de Ngohe-Mbayar, les différentes options religieuses s'annulent réciproquement, et que leur influence sur l'organisation économique est insignifiante. Cependant, il est possible que l'appartenance religieuse devienne déterminante dans le dynamisme des agents économiques.

(3) Notamment, le premier passage d'un train dans le village voisin de Dombe, en Juillet 1908, constitue un excellent repère chronologique... dû surtout à l'émoi général qu'il a suscité.

(4) La période de pénétration de la culture industrielle de l'arachide à Ngohe-Mbayar se situerait entre 1910 et 1914, d'après nos propres renseignements.

L'étude des dynamismes économiques différentiels à Ngohe-Mbayar impose donc de distinguer deux niveaux : celui, global, du système villageois, et celui, individuel, des agents économiques.

1°) - Le dynamisme du système villageois

Le type de dynamisme économique révélé par l'étude du système villageois de Ngohe-Mbayar ne sera différentiel que si on ne perd pas de vue l'objectif de comparaison avec la société Wolof mouride qui a été à l'origine de tout ce cycle d'études. Alors que la société Wolof mouride a pu "absorber en la neutralisant, l'économie de marché et ses catégories/ (5), on peut dire que la société Sérère de Ngohe-Mbayar a manifesté un "dynamisme d'intégration". Ce concept d'intégration est emprunté à la psychologie :

".... se dit aussi de l'incorporation d'un élément nouveau à un système psychologique antérieurement constitué (6), avec l'idée d'une amélioration dans le fonctionnement de l'ensemble du système.

Ce dynamisme d'intégration a pu être observé au sujet de deux changements économiques, liés entre eux : la pénétration de la culture arachidière et l'extension de la mécanisation agricole.

a) L'intégration de la culture arachidière :

La période charnière pour la culture de l'arachide, à Ngohe-Mbayar, est celle comprise entre 1910 et 1914 : avant cette période, l'arachide était une "culture de case", semée en très petites quantités, et réservée aux femmes; après cette période, l'arachide est devenue une "culture industrielle", commercialisable, et donc échangée contre des unités monétaires : on peut, dès lors, la désigner comme l'indice de la pénétration de l'économie moderne dans un système traditionnel. La comparaison des deux "images" du système économique villageois avant et après cette période charnière, nous permettra d'expliquer comment a pu se manifester un "dynamisme d'intégration".

1 - Le système de production actuel

Le niveau le plus étroit de l'organisation sociale est l'"exploitation agricole", à la fois unité de production et de consommation. Cette "exploitation agricole" doit être distinguée de l'"unité de résidence", qui peut, éventuellement, regrouper plusieurs exploitations agricoles. Les règles de division d'une unité de résidence en plusieurs exploitations sont de deux ordres :

(5) Ph. COUTY "L'économie sénégalaise et la notion de dynamisme différentiels", ORSTOM, Dakar, Mars, 1969, p. 9.

(6) A. LALANDE "Vocabulaire technique et critique de la philosophie", PUF, 1968, p. 521.

- règle de séparation : l'exploitation agricole regroupe les frères issus d'une même mère (système matrilineaire), ainsi que leurs épouses, et parfois leurs neveux utérins. Les relations de parenté entre les chefs d'exploitation et le chef de l'unité de résidence peuvent revêtir toutes les autres formes possibles, principalement dans la ligne paternelle.

- règle de scission : la division entre exploitations agricoles est fondée non plus sur la règle précédente, mais sur un désaccord : c'est ainsi que l'on peut voir deux frères utérins comme chefs d'exploitation au sein d'une même unité de résidence, ou encore, un père et un fils dans la même situation.

Partant de la composition de l'exploitation agricole, on peut dire que les produits cultivés peuvent être regroupés en trois types, dans le système actuel:

Type A : production de mil (7) et de sorgho (8), entreposés dans les greniers du chef d'exploitation, et destinés à la seule auto-consommation collective de tous les membres de l'exploitation agricole.

Type B : productions d'arachides (9) dont le revenu monétaire revêt une double utilité: une première fraction de ce revenu est destinée à satisfaire les besoins immédiats de chacun des membres de l'exploitation ayant eu la responsabilité d'un champ au cours de l'année agricole, hommes et femmes. Ces besoins sont d'ordre divers : impôts, vêtements, remboursement de crédit, achat d'ingrédients alimentaires, voyages....

Une seconde fraction de ce revenu est regroupée entre membres d'un même sous-lignage maternel au sein d'une exploitation agricole (10) pour l'achat collectif du bétail, principalement de bovins ; cet achat a une double finalité : accroître la "richesse" du matrilineage, et servir d'"encaisse de précaution" en cas de famine.

Type C : productions de mil entreposées dans les greniers d'un autre adulte masculin que le chef d'exploitation (par exemple, son fils, d'un matrilineage différent).

(7) généralement petit mil hâtif

(8) à quoi il faut ajouter, dans certains cas un champ de manioc

(9) à quoi il faut ajouter, assez souvent, une légère production de haricots

(10) par exemple, le chef d'exploitation, ses frères cadets utérins et sa mère

Si les productions de Type A' sont insuffisantes, on utilise les productions de type C' pour l'auto-consommation collective des membres de l'exploitation agricole.

Si les productions de type A' sont suffisantes pour l'auto-consommation annuelle de tous les membres de l'exploitation agricole, le propriétaire des greniers contenant les productions de type C' peut vendre le contenu de ces greniers, afin d'acquérir du bétail qui servira, là encore, à l'enrichissement de son matrilignage. (11)

2 - Le système de production passé

D'après des entretiens avec les anciens du village et en prenant comme point de repère chronologique l'année 1908, un essai de reconstitution de l'organisation économique passé a été tenté.

Tout d'abord, il semblerait que les règles de division d'une unité de résidence en plusieurs exploitations agricoles étaient déjà ce qu'elles sont de nos jours.

Ensuite, il semblerait que les productions cultivées au sein de l'exploitation agricole pouvaient être distinguées en deux types :

Type A : productions de mil et de sorgho entreposées dans les greniers du chef d'exploitation et destinées à la seule auto-consommation collective de tous les membres de l'exploitation agricole.

Type C : productions de mil entreposées dans les greniers d'un autre adulte masculin que le chef d'exploitation.

Si les productions de type A étaient insuffisantes pour l'auto-consommation collective de tous les membres de l'exploitation agricole, on utilisait les productions de type C.

Si les productions de type A étaient suffisantes pour l'auto-consommation collective de tous les membres de l'exploitation agricole, les productions de type C pouvaient être troquées, à un taux déterminé (12), contre du bétail, et permettaient, ainsi au "maître" de ces greniers d'accroître la "richesse" de son lignage maternel.

(11) Ce comportement en apparence anti-économique ne l'est plus quand on connaît les modalités de reproduction du cheptel.

Dans les sociétés traditionnelles, si l'"argent ne fait pas petit", les animaux eux, en font, et c'est vraisemblablement l'une des meilleures manières de fructifier le cheptel initial.

(12) Taux de change aux environs de 1908 : une grenier plein de mil de 3 pieds de diamètre = une vache = cinq moutons.

En dehors des cultures de coton, dont le produit servait à tisser des vêtements et de haricots, culture intercalaire dont le produit était destiné à l'auto-consommation, il faut signaler le type marginal B, constitué par l'arachide, culture de case réservée aux femmes, et dont le produit dérisoire leur permettait juste de satisfaire quelques menus besoins immédiats, grâce à des opérations de troc avec des marchands maures venus du nord.

3 - Le dynamisme d'intégration

La comparaison des images de ces deux systèmes de production dans le temps conduit à conclure à l'intégration de la culture arachidière dans le système économique villageois: en effet, il y a eu une réaction positive à l'égard de l'arachide et non pas rejet; d'après les indices que nous possédons, il ne semble pas non plus qu'il y ait eu déstructuration de la société villageoise, puisque, notamment, les règles de division d'une unité de résidence, en plusieurs exploitations agricoles paraissent être restées les mêmes.

Le dynamisme d'intégration du système économique villageois a pu se manifester à la fois sur le plan culturel et sur le plan économique.

Sur le plan culturel, l'arachide a été intégrée dans le système Sérér traditionnel de rotation des terres avec jachère, en vue du maintien de la fertilité des sols. Monsieur le Professeur PELISSIER a fort bien décrit cette intégration :

" Mais, tandis que les Wolof ont dans une large mesure substitué l'arachide à leurs anciennes cultures vivrières, les Sérér, ont, du moins jusqu'ici, intégré cette culture nouvelle à leur système traditionnel de production. Bien mieux, en l'associant à leurs productions vivrières fondées naguère sur la simple alternance de la céréale et de la jachère pâturée, ils ont élaboré de véritables assolements. Loin de déteriorer l'antique céréaliculture, l'adoption de l'arachide a donc provoqué le perfectionnement des techniques sur lesquelles elle reposait (13).

Cette intégration a d'ailleurs été prudente, puisque, d'après les mesures que nous avons effectuées en 1967, pour dix-neuf exploitations agricoles à Ngohe-Mbayar, la superficie cultivée se répartissait de la manière suivante :

(13) PELISSIER : "Les paysans du SENEGAL" p. 237

(14) J. ROCH, en pays Wolof, a trouvé des proportions rigoureusement inverses. . . .
Cf. J. ROCH "Elements d'analyse dy système agricole en milieu Wolof mouride" ORSTOM,
Dakar, Décembre 1968

2/3 pour les mils et sorgho

1/3 pour l'arachide (14)

Sur le plan économique, il semblerait que l'arachide ait été intégrée dans le système villageois, et que, là encore, elle ait amélioré la situation existante, en permettant d'éclaircir les distinctions entre les différents types de production. En effet, si nous confrontons l'image du système de production passé et l'image du système de production actuel, nous sommes amenés aux constatations suivantes :

- le type A s'est maintenu dans le type A' (Mils, Sorgho)
- le type C s'est maintenu dans le type C' (Mils)
- seul le type B' est presque entièrement nouveau (Arachides)

Notre hypothèse serait que l'intégration de l'arachide a été possible grâce à l'existence préalable des productions suivantes : productions de type marginal B et productions de type C.

En effet, le type marginal B avait accoutumé à deux faits :

- la possibilité d'un travail agricole pour les femmes, du moins autour des cases (nécessités du "travail domestique")
- la possibilité d'utiliser le produit de la récolte d'arachides pour satisfaire des besoins individuels.

Quant au type C, il avait accoutumé aux faits suivants :

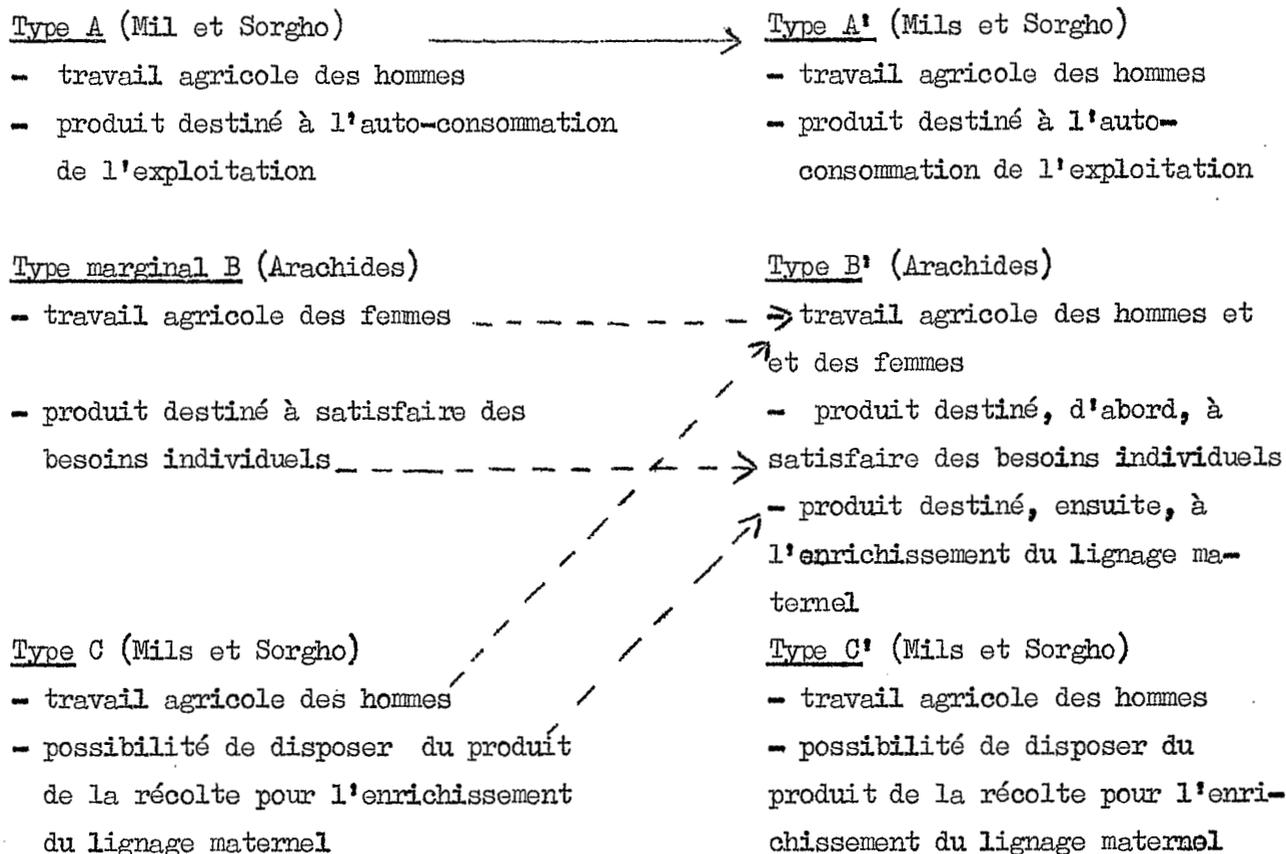
- possibilité, pour chaque adulte masculin responsable d'un champ de mil au cours de l'année agricole de disposer du produit de sa récolte, dans le cas où la production des champs placés sous la responsabilité du chef d'exploitation était suffisante pour assurer l'auto-consommation annuelle de tous les membres de l'exploitation.
- possibilité, pour la même personne, d'acquérir des têtes de bétail grâce au troc du produit de la récolte de mil, en vue d'accroître la richesse du lignage maternel.

L'arachide était par excellence la production nouvelle qui pouvait réunir en elle ces quatre possibilités, tout en ayant le grand avantage de pouvoir désormais établir clairement la distinction entre :

- production en vue de l'auto-consommation = mil et sorgho
- production en vue de la commercialisation = arachide.

Seule, l'existence de production de type C' maintient encore la confusion entre ces deux types de cultures.

Nous pouvons résumer les explications précédentes de la manière suivante :



Si le système économique villageois a pu ainsi "intégrer" la culture arachidière, c'est grâce au fonctionnement du système de parenté des Sérér Ol, fondement de l'organisation économique villageoise. En effet, le fonctionnement du système de parenté des Sérér Ol place les chefs d'exploitation devant une double obligation. Tout d'abord, le mode de résidence étant virilocal, le chef d'exploitation se voit dans l'obligation de pourvoir à la nourriture de sa ou ses femmes, et de ses enfants, bref de tous ceux qui habitent auprès de lui, que ce soient des alliés, des agnats ou des utérins.

Mais, par ailleurs, l'héritage de la gestion des biens se faisant à titre principal en ligne maternel, le chef d'exploitation se voit dans l'obligation de pourvoir à l'enrichissement de son matrilignage.

Cette dualité d'obligations pèse aussi sur chaque adulte masculin responsable d'une famille, et c'est elle qui avait dicté l'organisation passée du travail agricole

- champs de mil du chef d'exploitation en vue de l'auto-consommation

- champs de mil de chaque adulte masculin :

. soit en vue de l'auto-consommation

. soit en vue de l'enrichissement du matrilignage.

C'est aussi cette dualité d'obligations qui a pu permettre l'intégration de l'arachide sans bouleversement de la société traditionnelle, car l'arachide est venue clarifier la situation :

- champs de mil = auto-consommation

- champs d'arachides = satisfaction des besoins individuels et enrichissement du matrilignage.

Seuls, les champs de type C' subsistent du système passé avec l'ambiguïté relative à la destination de leur produit.

Quant aux cultures d'appoint, leur évolution ne fait que corroborer l'hypothèse précédente. C'est ainsi que, dans le système de production passé, les haricots constituaient une culture intercalaire destinée soit à l'auto-consommation des membres de l'exploitation, soit à l'acquisition de petit bétail en vue de l'enrichissement du lignage maternel. Cette production pouvait donc être rattachée au type C, ce qui est confirmé par le fait que, dans le système de production actuel, la destination du produit de la culture des haricots est restée la même : les haricots peuvent être rattachés au type C ; qui, comme nous l'avons vu, n'est que le maintien prolongé du type C.

Le cas du coton est encore plus instructif puisque vérifiant "a contrario" les hypothèses précédentes. Dans le système de production passé, le produit de la récolte de coton était destiné à la fabrication des vêtements des membres de l'exploitation agricole. Or, dans le système de production actuel, cette fonction est assumée par le produit de la récolte d'arachides ("satisfaction des besoins immédiats"). Aussi, de nos jours, une substitution a-t-elle été opérée : l'emplacement des champs de coton est désormais voué à une culture d'auto-consommation, celle du manioc, puisque la fonction du coton a disparu et que la préoccupation première, en milieu Sérer, est celle liée aux problèmes de la subsistance. Mais, ce qui prouve que dans l'esprit des habitants de Ngohe-Mbayar, il y a un lien, et donc une substitution, entre cultures de coton et cultures de manioc, c'est que le terme vernaculaire servant à désigner actuellement les champs de manioc est le même que celui qui servait à désigner les champs de coton dans le système passé.

En définitive, il nous apparaît donc que le dynamisme d'intégration dont a fait preuve le système économique villageois à l'égard de la pénétration de la culture arachidière pourrait trouver son explication dans le fonctionnement du système de parenté, ce qui pourra éventuellement être confirmé par l'étude de l'extension de la mécanisation agricole.

b) L'intégration de la mécanisation agricole :

À partir de 1950, la mécanisation agricole atteint Ngohe-Mbayar. Auparavant, seules, l'"iler" et la hache étaient utilisées dans les travaux agricoles ; depuis, les houes, semoirs et souleveuses ont fait leur apparition. Ce changement technologique, au lieu de bouleverser la société traditionnelle, a, au contraire, été intégré dans le système économique villageois. Cette intégration a été effectuée au profit des matrilineages, que l'on étudie les règles d'utilisation ou les règles d'héritage de ce matériel.

1 - Règles d'utilisation :

L'équipement agricole moderne a été acquis, en règle générale, non pas au niveau de l'unité de résidence, mais au niveau de l'exploitation agricole, indépendamment des autres exploitations agricoles de la même unité de résidence (sauf dans les cas où la division en exploitation relève de la règle de scission, fondée sur un désaccord.

Bien plus, en ce qui concerne les unités de résidence transmises en ligne utérine, et où se sont maintenus des parents en ligne agnatique de l'ancien chef d'unité de résidence, constituant leur propre exploitation agricole, il n'y a aucun prêt de matériel agricole entre les différentes exploitations de la même unité de résidence. Inversement, chaque chef d'exploitation pourra prêter son matériel moderne à des parents utérins, qui peuvent résider dans une exploitation différente, dans une habitation différente, dans un village différent.

Par contre, dans une unité de résidence où les deux chefs d'exploitation sont des frères utérins, c'est-à-dire où la division en exploitations est fondée sur un désaccord, il pourra y avoir prêt du matériel acquis par le frère aîné aux membres de l'exploitation du frère cadet.

On peut donc dire que l'appartenance au matrilineage surpasse la solidarité de l'unité de résidence, et surpasse les mésententes provisoires.

2 - Règles d'héritage :

Depuis l'apparition du matériel agricole moderne à Ngohe-Mbayar, nous n'avons aucun exemple d'héritage de ce matériel en ligne agnatique : il est hérité exclusivement dans le matrilineage.

Or, les instruments de production traditionnels ("iler") sont hérités de père à fils. De plus, ce matériel agricole moderne est acquis individuellement, sur le produit de la récolte d'arachide, et non pas sur la richesse du matrilignage : ce qui est acquis individuellement doit être hérité normalement, dans le patrilignage.

Donc, tout permet de croire que ce matériel devrait être hérité en ligne agnatique, et non pas utérine ; mais il n'en est rien.

L'explication fournie par les habitants du village n'est pas très satisfaisante : "Tout ce qui coûte cher va au neveu utérin, le reste au fils".

Cette explication nous ouvre pourtant la voie à la compréhension du phénomène : bien qu'acquis individuellement, le matériel agricole moderne a été intégré dans la richesse des matrilignages, car, comme les bovins, il constitue une "encaisse de précaution", puisque ce matériel pourra être gagé ou vendu en cas de mauvaise récolte, et ceci afin d'acquérir du mil.

Cette intégration se fait de façon prudente, puisqu'en Avril 1970, sur 90 exploitations agricoles recensées, 54,5 % ne possédaient aucun instrument moderne de production.

Donc l'étude de l'intégration du matériel agricole ne fait que corroborer l'hypothèse émise à propos de l'intégration de la culture arachidière : elle montre comment la matrilignage constitue un élément déterminant dans l'ensemble du système social, à Ngohe-Mbayar, de nos jours.

X

X X

En conclusion, on peut avancer à titre d'hypothèse que le "dynamisme d'intégration" observé à Ngohe-Mbayar découle du fonctionnement du système de parenté propre aux Sérér Ol : ce système de parenté, où la transmission des biens se fait principalement en ligne utérine, mais où le mode de résidence est virilocal, présenterait ainsi une forme de dynamisme remarquable face à la pénétration de l'économie moderne ; loin d'être "déstructurée", la société traditionnelle récupérerait ainsi à son profit les innovations économiques en provenance de l'extérieur, et les réinterpréterait selon son propre système de valeurs.

Cependant, depuis, 1960, on assiste à un troisième "changement", dirigé, et non spontané, et dont on ne peut dire qu'il soit purement économique : il s'agit de la "loi sur le domaine national", qui avait pour but d'attribuer la terre à ceux qui la cultivaient.

Or, LERICOLLAIS (15), souligne les effets contraires dûs à l'application de cette loi vis-à-vis de l'esprit dans lequel elle avait été promulguée, dans le village voisin de Sob-Binodar :

"Les changements dans l'ordre foncier préconisés par la "loi du domaine national" suscitent la méfiance, ce qui favorise les prêts à court terme, aux dépens de prêts traditionnels, et même, certains paysans ne prêtent plus par crainte de perdre le contrôle de leurs champs".

En effet, il existait, dans le système foncier traditionnel, tout un système de prêts et de locations qui permettait d'ajuster chaque année la terre cultivable à la population active ; dans ces conditions, le "chef de terre", était plus un "répartiteur" des terres qu'un véritable propriétaire terrien, et le système des prêts annuels ou pluri-annuels permettait de prendre en considération la situation économique du demandeur. En ce qui concerne la situation actuelle, A. LERICOLLAIS poursuit néanmoins :

"En dépit de ces réticences, la répartition de la terre se fait en harmonie avec la distribution des habitants (soit du nombre de personnes à nourrir) et des actifs à chaque mbind ainsi que dans l'ensemble du village".

On peut se demander, toutefois, si le problème de l'équilibre entre terre et population ne se reposera pas de nouveau en milieu Sérér, d'ici quelques décennies, puisque, désormais, la terre est rattachée à chaque unité d'habitation, et que le problème de l'équilibre entre population et superficie cultivable se reposera au niveau de chaque unité d'habitation, pour chaque génération ultérieure.

Il est possible que, dans ce domaine précis, le système traditionnel ait atteint la limite de sa capacité d'intégration ; il est possible, aussi qu'un nouveau droit foncier soit petit à petit élaboré, ce qui serait dans la logique de l'évolution suivie jusqu'ici par les Sérér, puisque le véritable contrôle de la terre est passé des "maîtres du feu" (premiers défricheurs), aux "maîtres de la hache" (défricheurs postérieurs) ; actuellement, il appartiendrait au "maître des champs" qui au sein de chaque exploitation agricole, pourra répartir les terres à cultiver dont il a la gestion.

Malheureusement, nous manquons de trop d'éléments pour pouvoir amorcer une prévision.

(15) A. LERICOLLAIS " SOB en pays Sérér : Observations agricoles 1965, 1966, 1967, 1968, 1969", ORSTOM, Dakar, Avril 1970.

2°)- Le dynamisme des agents économiques

Il convient maintenant, de savoir si le "dynamisme d'intégration" dont a fait preuve le système économique villageois provient uniformément des différents agents ou groupes économiques composant le système villageois, ou bien si l'on peut observer des "dynamismes différentiels" entre ces agents ou ces groupes. Il faut donc rechercher un indicateur qui nous permettra de mesurer le dynamisme des agents ou des groupes, et cet indicateur sera la réussite économique des différents agents économiques ou groupes sociaux.

Mais Ngohe-Mbayar ayant un terroir densément peuplé (16), des migrations se produisent en direction des centres urbains ou des terres de colonisation. Le problème de la réussite économique se dédoublera donc selon que l'on aura affaire aux agents restés sur place ou aux agents expatriés : en effet, pour ces derniers, mobilité géographique et mobilité sociale peuvent aller parfois de pair (17).

a) La réussite économique dans le système villageois :

Au sein du système villageois, il s'agira de rechercher les critères de "réussite économique", ce qui nous permettra de savoir si le dynamisme du système s'est manifesté de manière égale pour tous ou de manière différentielle.

Malheureusement, la définition de ces critères de "réussite économique" entraîne un certain nombre de difficultés. Tout d'abord, dans une société traditionnelle, où tous les plans de la vie sociale sont en relation les uns avec les autres, la "réussite" doit être prise en considération non seulement au plan économique, mais aussi au plan social. De plus, dans une "société de transition" comme celle de Ngohe-Mbayar, il faudra tenir compte des critères traditionnels de "réussite" à côté des nouveaux critères apparus avec la pénétration de l'économie moderne. Il se peut même que, dans cette société qui a manifesté un tel "dynamisme d'intégration", les deux séries de critères soient en étroite relation.

1- Le critère traditionnel de "réussite" :

A priori, on pourrait considérer comme "une réussite sociale" l'occupation de certaines charges villageoises héréditaires, qui confèrent du prestige à leurs détenteurs : chefs de village, chef de terre, devins, etc... De même, l'appartenance à

(16) Densité : près de 80 Hab/km²

(17) Cf. les hypothèses de travail de G. ROCHETEAU -communication personnelle).

certaines groupes sociaux pourrait être considérée comme conduisant à une certaine forme de réussite économique : c'est ainsi que les "gens de caste" ont, en sus de revenu fourni par le travail agricole, un revenu procuré par l'exercice d'une activité artisanale (griots, forgerons, bourreliers, bûcherons, etc...). Certains même sont bénéficiaires d'une circulation de dons à l'intérieur du village (18).

Pourtant, il serait peu satisfaisant de s'arrêter à de tels critères de "réussite". Tout d'abord, les fonctions héritées sont plus considérées comme une charge que comme un honneur en milieu Sérère (19). Les auteurs font souvent allusion à l'"égalitarisme" des Sérères, allant parfois jusqu'à qualifier d'"anarchie" leur système politique (20).

De plus, on ne peut vraiment dire que l'occupation de certaines charges villageoises héréditaires ou l'appartenance à certains groupes sociaux soit la manifestation d'un dynamisme économique, puisqu'il s'agit, dans tous ces cas, d'un statut hérité, au sujet duquel l'agent économique n'a jamais eu à manifester de véritable choix. Le critère traditionnel de réussite économique est donc à rechercher ailleurs.

Le but final de l'activité économique de chaque Sérère est la constitution d'un troupeau, principalement de bovins. Cet appel si fort, que l'on a pu voir, dans le passé, un roi du Siné abandonner le trône pour pouvoir mieux se consacrer à son cheptel (21). En effet, la constitution d'un troupeau est, par excellence, la sanction du travail de la terre, puisque c'est avec le surplus du produit des récoltes (22) qu'est acheté le cheptel. On peut donc retenir la constitution d'un troupeau comme critère de la réussite économique à Ngohe-Mbayar.

Dès lors, on pourrait penser qu'un simple recensement du cheptel nous permettrait de classer les agents économiques selon leur richesse respective. Malheureusement, et surtout pour des raisons fiscales (23), le cheptel est considéré comme "secret de famille", ce qui compte, c'est beaucoup plus la réputation de posséder un troupeau important qu'un dénombrement précis des têtes de bétail, ce dénombrement étant rendu parfois encore plus difficile par la dispersion des bêtes dans différents villages.

(18) "La circulation des dons" ORSTOM, Dakar, Février 1968

(19) cf. ce que nous avons dit plus haut au sujet des "chefs de terre".

(20) H. RAULIN "Dynamisme des techniques agraires en Afrique Tropicale du Nord" ONRS, 1967.

(21) Histoire du Bour Sine N'diouma DIENG

(22) après satisfaction des besoins en auto-consommation de l'exploitation agricole et des besoins personnels.

(23) impôt de capitation sur le cheptel.

En nous fondant sur quelques cas privilégiés, nous allons pourtant essayer de comprendre les modalités de constitution et d'utilisation du troupeau : elles nous montreront comment la "réussite économique" n'est jamais l'affaire d'un individu, mais bien toujours d'un sous-lignage maternel, à Ngohe-Mbayar.

L'acquisition de têtes de bétail peut être soit individuelle, soit collective. L'acquisition collective se fait grâce à la participation commune des différents membres d'un même lignage maternel au sein d'une exploitation en vue de l'achat d'une bête : mère et fils, frères utérins, ou parfois, frère et soeur utérins, bien que la soeur mariée ne réside pas dans la même exploitation (règle de virilocalité). Mais, quel que soit le mode d'acquisition, individuel ou collectif, le cheptel acheté est placé sous la gérance unique de l'aîné masculin des utérins au sein d'une même exploitation, qui peut seul, en décider l'utilisation éventuelle : la bête acquise individuellement passe ainsi dans le troupeau communautaire.

L'utilisation du troupeau ainsi constitué est, elle aussi collective. Tout d'abord, la finalité première de la constitution d'un troupeau est de pouvoir parer aux aléas de la récolte dus à une mauvaise répartition pluviométrique : le troupeau constitue ainsi une "encaisse de précaution" qui doit permettre d'acquérir du mil en cas de famine. Dans le système de production passé, cette acquisition se faisait grâce au troc de têtes de bétail contre des greniers de mil. Dans le système de production actuel, la vente de têtes de bétail procure un gain monétaire, qui permet ainsi l'achat du mil.

Mais un problème économique se pose : en cas de famine, l'offre de bêtes est forte, ainsi que la demande de mil, le même phénomène atteignant tout le monde dans une zone déterminée. Donc, le prix de vente des bêtes est très bas, alors qu'inversement, le prix d'achat du mil est élevé. Il y a, dans ce phénomène d'accumulation du bétail, un comportement en apparence anti-économique. Mais dans les sociétés traditionnelles, "si l'argent ne fait pas de petits", les animaux eux, se reproduisent : le capital initial se reproduit de lui-même, les mâles pouvant couvrir n'importe quelle femelle de n'importe quel troupeau, puisque seule la filiation par les femelles est retenue (24). On peut estimer qu'en cas de vente massive de bétail, la chute des cours aura pu être compensée par la multiplication préalable des têtes de bétail. Evidemment, on peut avancer qu'un tel placement de capital encourt certains risques, tels qu'épidémies de peste bovine, botulisme... etc... Mais, quel placement n'encourt jamais aucun risque ?

(24) Les animaux du troupeau sont considérés comme relevant de différents matrilineages et repérés grâce à leur "mère" et à leur "grand-mère".

Le mil acquis par la vente de bétail en cas de famine est consommé au sein de l'exploitation agricole qui, en théorie, regroupe les frères utérins ayant participé à la constitution du troupeau. Mais des dons de mil peuvent être faits à des parents utérins résidant en dehors de l'exploitation agricole.

De plus, le troupeau peut servir aussi au sacrifice de bêtes à l'occasion d'une cérémonie en l'honneur de l'un des membres du sous-lignage (circoncision, mariage, deuil). Dans ces circonstances, on sacrifie de préférence un mâle, considéré comme improductif, puisqu'il ne se reproduit pas".

En dehors de ces utilisations, le cheptel est intégré à la vie domestique : fourniture de lait caillé, fumure des champs, etc... (25). L'héritage de ces bêtes se fait en ligne maternelle ; un contrôle social est exercé sur leur utilisation, afin de limiter les possibilités de "gaspillage", c'est-à-dire d'utilisations différentes de celles déjà indiquées. C'est ainsi que le seul musulman de Ngche-Mbayar a été allé à la Mecque a dû déménager récemment, pour fuir l'hostilité de ses voisins : il avait eu l'incongruité de vendre le troupeau qu'il avait hérité pour payer son voyage, ce qui est une utilisation "personnelle", et non pas au profit des membres du lignage.

Nous pouvons donc conclure que la réussite économique traditionnelle est un phénomène collectif, et non pas individuel, et que nous tenons là un critère de dynamisme "universel", puisqu'il s'étend à tous les groupes sociaux, que ce soient les "hommes libres" ou les "gens de caste".

2- Emplois modernes et réussite traditionnelle :

Il importe de savoir si les agents économiques restés dans le village, mais occupant un "emploi moderne", sont soumis au critère traditionnel de la réussite économique, ou bien s'ils ont cherché de nouvelles filières de "réussite", qui les poseraient dans une situation de concurrence vis-à-vis des hiérarchies traditionnelles(26).

On sait déjà que, dans la société traditionnelle, les "gens de caste" qui possèdent des sources de revenu en sus de celles des "hommes libres", et les commerçants consacrent une partie de leurs profits à la constitution du troupeau de leur sous-lignage maternel. Avec l'apparition de véritables emplois modernes dans le village (27), l'utilisation du revenu est restée la même : participation à la subsistance des membres de l'exploitation familiale et constitution du cheptel du lignage maternel.

(25) M. le Prof. PELISSIER a démontré le rôle des bovins dans le maintien de la fertilité des sols en milieu Séréer.

(26) Notre définition d'"emploi moderne": "Toute activité salariée procurant un revenu régulier".

(27) Vulgarisateurs de la SATEC, agents de la coopérative, etc....

On peut en conclure, que même les emplois modernes sont mis au service des institutions et valeurs du système villageois ; le "dynamisme d'intégration" du système économique villageois aurait joué dans le même sens, et d'une manière uniforme, au niveau de chaque agent économique, que celui-ci soit occupé par le travail agricole traditionnel ou par un emploi moderne. Le problème ne se pose donc véritablement que pour les agents ayant migré hors du village.

b) La réussite à l'extérieur du système villageois :

Les agents économiques originaires de Ngohe-Mbayar et ayant migré à l'extérieur du village n'occupent que de petits emplois. Les résultats d'un premier recensement des migrations au niveau des individus nous permet de diviser les "émigrés" en trois catégories : cultivateurs, petits emplois à qualification manuelle, emplois à qualification intellectuelle.

Un recensement en cours sur les migrations collectives des exploitations familiales nous permettra de pondérer de manière plus précise le poids exact de chacune de ces catégories. Un certain nombre d'entretiens biographiques nous permettront alors de connaître l'utilisation du revenu, et de savoir si les agents émigrés sont encore soumis au dynamisme d'intégration du système économique d'origine, ce qui nous permettra finalement de mesurer les possibilités et limites de celui-ci quant à l'avenir (28).

X

X X

En définitive, on peut avancer que le dynamisme d'intégration agit autant au niveau du système économique villageois qu'au niveau des agents économiques, ces deux niveaux étant inter-dépendants, puisque les agents économiques sont les supports du système villageois. Ce dynamisme d'intégration trouve son explication dans le fait que le matrilineage constitue un élément déterminant du système social, et que chaque adulte masculin se trouve ainsi placé devant une double obligation, qui le pousse à "intégrer" les apports extérieurs.

Cependant, certaines limites à cette capacité d'intégration ont pu déjà apparaître avec la "loi sur le Domaine National". L'absence de certains éléments empêche de porter un pronostic valable sur l'évolution ultérieure du système villageois.

(28) Les études de J.P. DUBOIS, géographe de l'ORSTOM, sur les Sérér des Terres Neuves seront intéressantes pour l'analyse du comportement économique des Sérér ayant coupé toute attache avec la société traditionnelle.

Toutefois, on peut envisager deux possibilités : ou bien la capacité d'intégration du système économique villageois se maintient, dans ce cas, les apports extérieurs peuvent être intégrés prudemment, et la société Sérér telle qu'elle existe être préservée; mais, de quel poids sera alors une telle société face aux nécessités et aux changements de l'économie mondiale ? Ou bien, la capacité d'intégration du système villageois atteint sa limite : dans ce cas, on assisterait à une désagrégation des matrilineages, à la disparition de l'économie de groupe et à l'apparition d'un individualisme économique ; on assisterait aussi à l'apparition d'un nouveau type de société, puisque l'essentiel des valeurs et institutions Sérér aurait disparu.

Mais, notre pronostic sur l'évolution de la société Sérér pourrait être facilité grâce à une comparaison avec d'autres sociétés à systèmes de parenté de type matrilineaire. On pourrait ainsi élaborer tout un programme de travail sur le dynamisme économique des sociétés matrilineaires qui présentent soit les mêmes caractéristiques que la société Sérér (29) soit des caractéristiques différentes, et de dégager une théorie générale des dynamismes ainsi recensés.

Un dernier mot reste à dire pour justifier la méthode utilisée dans notre démonstration. En effet, il y est constamment fait appel à des relations de parenté pour expliquer des phénomènes économiques. Ce qui pourrait être considéré comme un parti-pris systématique découle tout simplement du fait que, devant chaque phénomène économique observé, nous nous sommes posé constamment les deux questions :

de qui ?

à qui ?

En effet, ces deux questions nous paraissent essentielles à l'économiste de terrain pour comprendre la signification des phénomènes observés. Il s'est avéré qu'en milieu Sérér la réponse à cette double question s'est très généralement révélée être une relation de parenté. Il est vraisemblable que dans un système économique différent, la réponse aurait pu être différente (30). Il n'y a donc pas, de notre point de vue, volonté délibérée d'"ethnographisme", mais simplement, mise à jour d'une structure déterminante dans le système social.

(29) Mode de filiation en ligne paternelle, mode de transmission des biens principalement en ligne utérine, mode de résidence virilocal

(30) C'est ainsi que nous pensons qu'en milieu Wolof mouride la réponse à cette double question aurait très généralement pu être la "relation marabout-taalibe".

III - ARACHIDES, OPTIONS RELIGIEUSES, SOCIETE SERER TRADITIONNELLE

par B. DELPECH

Depuis la fin du siècle dernier, les Sérér se sont trouvés soumis comme leurs voisins Wolof, à ce que L.V. THOMAS a dénommé "la conjonction Islam-arachide".

Lorsqu'on analyse les conditions dans lesquelles l'arachide s'est répandue en pays Sérér, on est conduit à se demander si son adoption est véritablement la résultante d'un choix.

Paysans sédentaires, les Sérér disposaient de techniques agraires traduisant la parfaite adaptation de leur économie de production au contexte écologique : pauvreté des sols, sévérité du régime climatique qui impose une agriculture à caractère saisonnier, enfin et surtout pression démographique.

L'arachide, plante à cycle annuel dont la diffusion en tant que culture de traite fut favorisée par l'administration coloniale, s'imposa à eux avec d'autant plus de vigueur qu'elle n'impliquait aucun bouleversement du système cultural.

Par ailleurs, elle ne pouvait que se trouver associée au mil ; on imagine mal le Sérér abandonnant les cultures vivrières qui constituent la base de sa subsistance.

On imagine encore plus difficilement la disparité des jachères saturées et donc du bétail, lequel ne contribue pas seulement à la restitution de la fertilité des sols, mais constitue avant tout la forme principale "d'investissement", le bien de prestige par excellence, la richesse des lignages, le symbole de leur puissance et l'objet de leur orgueil. La place qu'il occupe dans le système social serer permet d'affirmer que sa disparition eut entraîné une rupture des équilibres fondamentaux et l'effondrement de la société.

Le régime foncier villageois, hautement fonctionnel, assure une répartition homogène des superficies entre les différentes exploitations et met en échec toute tentative d'accaparement de la terre.

Les chefs de terre (Lamanes), descendants des premiers occupants du sol, n'exercent qu'un contrôle foncier limité. Ils ne peuvent faire jouer leur droit de récupération et de redistribution de la terre que dans le cas extrême et rare où une parcelle est restée inexploitée durant plusieurs années. Dans une telle conjoncture seul le conseil villageois est habilité à trancher le différent et à décider de la réaffectation.

La société valorise particulièrement la capacité de travail ; le détenteur du droit de culture est tenu d'exploiter son patrimoine foncier avec le seul concours des siens, parents et alliés soumis à son autorité et vivant sous son toit.

Faire appel à une main-d'oeuvre extérieure et salariée, c'est selon l'expression Sérère "Vouloir manger plus que les bras ne peuvent en porter ; c'est au dessus de ses besoins (1).

Le contrôle d'une parcelle par prise en gage ou location est réprouvé parce que perçu comme une forme d'aliénation. Il est symptomatique de constater que ce sont surtout les griots et artisans, catégories sociales non paysannes qui pratiquent ce type de contrat.

Les lois sur le "Domaine National", récemment promulguées n'ont fait dans le Siné que consacrer un état de fait. Elles ont parfois eu pour effet, comme l'a souligné GASTELLU, de figer la structure foncière ; les prêts et échanges de parcelles facilitent les assolements, ils tentent à disparaître en raison de la méfiance des usagers qui craignent de voir la terre leur échapper.

La terre étant également répartie, les revenus le sont aussi, du moins les variations sont trop faibles pour qu'une nouvelle hiérarchie sociale fondée sur la réussite économique puisse s'instaurer.

Si l'accroissement des revenus monétaires ne constitue pas un facteur de différenciation sociale, il a eu du moins pour conséquence de perturber l'application des règles de transmission des biens.

Certes, les litiges successoraux qui divisent les lignages à la mort d'un aîné ont toujours existé, mais le contexte de la traite les a multipliés et exacerbés.

Traditionnellement, seules vont aux agnats (2) les cases qui forment la concession ainsi que les modestes objets domestiques et les instruments aratoires qu'elle contient.

Les utérins, à titre personnel ou dans l'indivision héritent donc de la presque totalité des biens du de cujus et en particulier du bétail (3). Mais le bétail n'est plus, de nos jours, l'unique destination du produit de l'arachide. Une partie de ce dernier est investie dans l'achat de matériel agricole "lourd", d'animaux de trait ou de bât. Il peut aussi contribuer à l'amélioration de l'habitat (construction en dur)

(1) Cette norme n'exclut en rien l'entraide paysanne ; tant s'en faut.

(2) Résidence patrilocale

(3) quant aux terres tout dépend des conditions dans lesquelles les droits ont été acquis.

et à l'acquisition de pièces de mobilier. Les agnats s'efforcent de conserver les biens qu'ils considèrent comme attachés à l'unité résidentielle, cependant que les utérins les revendiquent en tant que partie intégrante de l'héritage du matrilignage.

L'Islam confrérique trouva dans le Baol et le Gayor un terrain particulièrement favorable à son expansion en raison de la conjoncture socio-politique : vacance du pouvoir dans une société fortement hiérarchisée et orientée vers l'expansion territoriale, réceptivité d'une masse rurale formée d'éléments hétérogènes et longtemps maintenue dans un état de dépendance par une aristocratie guerrière, présence, enfin depuis plus de deux siècles de marabouts musulmans à la cour des . L'entreprise coloniale alors à ses débuts servit de catalyseur.

La situation du pays Sérér était toute différente? Le Siné n'était qu'une juxtaposition de chefferies de terre lorsque les dynasties Mandingues proscrites du Gabon en réalisèrent l'unité. Jusqu'à l'installation coloniale et même au-delà, les Sérér ont conservé leurs institutions sociales et familiales et leur destin ne leur échappa jamais complètement. La masse paysanne fut asservie au pouvoir par le truchement de ses représentants auprès du pouvoir royal, dont la présence tempérait l'autorité.

Menacée dans son intégrité territoriale, le Siné résista farouchement à l'expansionnisme des marabouts Wolof ; l'Islam ne s'introduisit que lentement et ne devint la religion majoritaire que dans les trente dernières années.

Entre temps, et en grande partie pour cette raison, les missions catholiques européennes s'étaient établies sur la façade littorale du pays et en avaient entrepris l'évangélisation.

La caractéristique fondamentale des villages Sérér eu égard à l'appartenance religieuse est la dualité. Dans la plupart des communautés, Islam et Christianisme coexistent parfois même au sein d'une même unité résidentielle, sur un fond "païen" encore bien vivace.

La hiérarchie maraboutique n'est que très rarement parvenue à accaparer la chefferie villageoise ; les marabouts Sérér sont d'ailleurs peu nombreux et leur audience n'est pas très grande.

Les "Diaraff", dont l'élection par les membres de la communauté est ratifiée par l'autorité administrative moderne, sont en fait les descendants de leurs prédécesseurs, issus des lignages fondateurs.

Les musulmans mourides disposent souvent, sur le terroir villageois d'un champ d'arachide cultivé en commun et dont le produit est versé au marabout. La stratification sociale traditionnelle ne se trouve en rien perturbée par l'adhésion à l'Islam ou au Christianisme.

Il y a toutefois lieu de remarquer que la plupart des gens de castes, lorsqu'ils ne sont plus "païens", ont opté pour l'Islam. Les missionnaires se sont surtout attachés à la conversion des catégories rurales situées au sommet de la hiérarchie ; nobles, chefs de terres, lignages exerçant des fonctions publiques au niveau villageois ou régional et susceptibles de favoriser l'expansion du christianisme.

Au plan de l'organisation économique villageoise, on peut dire que les options religieuses n'ont qu'une faible incidence ; la règle de séparation des cuisines énoncée par GASTELLU trouve moins fréquemment l'occasion de s'exercer, tous les ascendants étant des siblings par suite des obligations monogamiques.

La situation concurrentielle entre enfants nés d'épouses différentes, disparaît lorsque le ménage est monogame, et réduit d'autant les conflits d'héritage, en ce qui concerne du moins les droits et biens se transmettant en ligne agnatique latérale ou verticale.

Il est fréquent, dans les familles catholiques, que le père prenne en charge l'entretien de ses filles, les relations à l'intérieur du lignage sont plus étroites et l'opposition Père-Oncle utérin s'estompe.

Le sexratio au mariage est plus équilibré en milieu catholique et donne la quasi assurance à chaque jeune célibataire de trouver épouse, en revanche les aires matrimoniales s'élargissent principalement dans les villages où le nombre de familles christianisées est réduit.

Enfin, la dot, à la suite de l'intervention du clergé est généralement moins élevée qu'en milieu musulman.

Dans leurs comportements quotidiens, les Sérér catholiques manifestent un certain "traditionalisme" dont se plaignent fréquemment les vulgarisateurs agricoles et les infirmiers : attachement à des pratiques culturelles et parasitaires nuisibles, non observance des consignes et conseils qui leurs sont donnés.

"On observe chez les Sérér musulmans une tendance à la Wolofisation", dans leurs comportements de consommation du moins ; recours aux biens manufacturés ; construction en dur, vêtements d'apparat, transistors, lits de fer, moustiquaires etc...

Les statistiques religieuses en pays Sérér varient fortement d'un arrondissement à l'autre, et selon l'organisme qui les a réalisées ; il semble que le christianisme attire particulièrement les jeunes ruraux dans la mesure où il leur propose un modèle de structure familiale de type occidental mais surtout leur offre des possibilités de promotion sociale par la formation générale et professionnelle que dispensent les écoles des Missions.

Le bassin arachidier sénégalais paraît offrir à l'analyse du changement social un champ particulièrement riche dans la mesure où les conditions essentielles d'une expérience naturelle se trouvent réunies, mais en ce qui concerne les Sérér, mis à part le secteur que constitue l'organisation agro-économique, on ne peut que constater la pérennité des institutions, et les formes de groupement et contrôle sociaux.

Sans doute a-t-on surestimé la portée de ces deux facteurs d'acculturation.

BILAN DES RECHERCHES SUR LE THEME "DYNAMISMES ECONOMIQUES DIFFERENTIELS" EN POLYNESIE

(1966 - 1970)

Claude ROBINEAU

I - Expérience Polynésie

Historique :

La mise à l'étude du présent thème résulte de l'orientation de recherches socio-économiques de la section d'Economie sous la direction du Professeur NICOLAI et de l'application à la Polynésie d'un modèle de problématique suggéré à partir de la situation sénégalaise (économie du Mouridisme) par le rôle agissant des minorités économiques.

Le thème d'anthropologie économique de la Section était intitulé : "Structures sociales et dynamismes/différentiels" et défini d'une manière générale comme l'étude des facteurs socio-culturels et d'une manière plus particulière comme celle de l'influence des structures sociales différentielles sur le dynamisme économique.

Au départ, l'exploitation de ce thème n'était pas explicitement prévue et il ne pouvait en être autrement du fait que la structure de l'économie polynésienne n'était pas connue. Disons qu'il pouvait être contenu dans l'étude de la transformation économique prévue dans le programme d'enquête. Motivée par les bouleversements introduits dans le passé par la venue des premiers Européens et dans le présent par l'installation de la base atomique, celle-ci était, en raison de l'orientation socio-économique du programme, d'emblée envisagée sous l'influence de deux facteurs qu'il convenait d'élu-
cider :

1°)- le facteur socio-culturel (influences réciproques de l'organisation sociale, du jeu des forces sociales, des modèles, des valeurs sur l'organisation, les comportements et l'évolution économique);

2°)- le facteur historique.

Il y avait deux autres acquis de départ : le premier selon lequel la recherche devait être interdisciplinaire (géographie, socio-économie, sociologie), le deuxième étant que l'enquête serait ambivalente et qu'elle apporterait des résultats à la fois de recherche fondamentale et de recherche appliquée (ou applicable).

Telles furent les trois conditions (intégration dans le cadre de la transformation économique, interdisciplinarité, dualisme fondamental appliqué) à la fois très rigides (parce qu'impératives), mais aussi souples (quel était le contenu de tout ceci alors que la connaissance de base manquait, quels seraient les domaines et les rapports des trois disciplines mises en lice, quels pouvaient être les objectifs de la recherche appliquée : aucune réponse à ces trois questions n'était donnée au départ) qui devaient servir de cadre à l'étude du thème. :

Une tâche préalable : connaissance des structures sociales et économique de base

Cette carence des études préliminaires de base a pu être surmontée dans le cadre de l'enquête interdisciplinaire : sociologie, socio-économie, géographie, organisée pour la période 1967-1968.

Géographe : étude des structures agraires de l'agriculture et du peuplement, de leur évolution et des problèmes ruraux ;

Sociologue : sociologie des communautés rurales et leur transformation :

Socio-Economiste : études des formes socio-économiques polynésiennes anciennes persistantes et des processus de transformation aux différents niveaux de la réalité économique en fonction des faits anciens (acculturation; colonisation) et récents (urbanisation, prolétarianisation).

Une charte liminaire élaborée à Paris en commun a donné une première orientation sur le terrain. L'accord sur place entre les chercheurs concernés a ensuite permis de fixer un premier canevas repris et développé lors de la mission du Professeur SAUTTER. Ainsi, furent précisés les apports que je devais faire à l'œuvre commune : participation aux thèmes-problèmes géographiques, économiques et sociaux de la Polynésie : introduction économique aux études en profondeur, études en profondeur d'une île test : Mo'orea.

Sur le terrain, une tournée générale effectuée aux îles de la Société posa quelques jalons indispensables : caractérisation de la situation socio-économique polynésienne et des processus en cours, limites de pertinence des recherches concernant la société rurale, difficultés propres à la recherche polynésienne, détermination du champ des études possibles, problématique concernant l'anthropologie économique des îles de la Société et orientation des recherches.

En m'inspirant des conclusions d'un préarticle paru en 1966 dans le Bulletin de Liaison des Sciences Humaines, j'essayai une attaque des problèmes socio-économiques simultanément au plan des groupes concernés et au plan des biens et services (je dirai des objets) produits échangés et consommés, la première optique conduisit à une enquête de communauté qui se révéla être Ma'atea après que le sociologue G. RINGON se fût fixé au village voisin d' Afareaitu ; pour des raisons d'échelle des phénomènes étudiés, il apparut qu'un niveau plus élevé devait être également choisi et ce fût l'île entière de Mo'orea, dont le programme d'étude fut élaboré en Juillet 1967. La seconde optique permit d'abord d'opérer un survol de l'économie territoriale indispensable, et pour une introduction aux études interdisciplinaires et pour situer les phénomènes étudiés. Un point stratégique important sur lequel il a paru aussi intéressant de se pencher fût le Marché central de Papeete. Une note écrite en 1968 pour le B.L.S.H. développe le contenu de ces points que je résume seulement ici (cf. annexe 1).

1 - Analyse économique globale de la Polynésie Française

Elle devait faire ressortir les caractéristiques de structure et de fonctionnement de l'économie territoriale qui en font un pays ambigu, sous-développé à certains égards, moyennement développé à d'autres, permettre d'expliquer le niveau de vie relativement élevé dont jouit la population, eu égard à la très grande majorité des nations intertropicales.

2 - Analyse socio-économique de Mo'orea

Elle fut lancée, à titre de test, pour l'expérimentation de l'analyse à un niveau intermédiaire entre celui du Territoire qui constitue une nation économique dépendant d'une métropole et celui des communautés villageoises. Le niveau territorial présentait les traits d'un ensemble économique autonome : unité de la puissance publique, unité douanière et ses servitudes : complexité du système économique, repérage des flux à un niveau global et schématique. Le niveau villageois valable pour l'étude de l'économie domestique ne permettait pas, par le simplisme des phénomènes que l'on peut y repérer, une étude enrichissante de la population, de ses besoins et des moyens qu'elle emploie pour y parvenir ; trop de facteurs dépassaient le cadre villageois. D'où la tentative, au niveau intercalaire qui pouvait être celui d'un groupe de districts de Tahiti (banlieue, côté sud, presque île, côté est), ou de l'île extérieure dans l'Archipel de la Société (Mo'orea, les îles sous-le vent). L'analyse à ce niveau devait y gagner une perception concrète des besoins de la population, l'étude d'un système économique déjà diversifié avec ses différents paramètres (production familiale, salariat extérieur, commerce chinois, production commercialisée, tourisme, investissements résidentiels) et la possibilité de dégager des perspectives d'évolution.

3 - Etude du marché urbain de Papeete

Par l'étude des structures et du rôle économique, spatial et sociologique du marché central de la capitale, on atteignait :

a) Le phénomène économique qui conditionne la vie matérielle de la très grande majorité de la population. L'économie de la Polynésie Française est, au regard de l'Anthropologie économique, moins celle des touristes Américains, des Européens expatriés, des groupes d'import-export, que l'étude des mécanismes qui conditionnent la vie quotidienne de la population polynésienne. Le marché de Papeete atteint :

- la presque totalité de la production agricole vivrière commercialisée de l'Archipel;
- une assez large partie des produits de la pêche marchande du territoire
- presque toute la consommation vivrière locale de l'agglomération qui représente près de 45% de la population du territoire.

b) Le système polynésien de commerce le plus notable avec sa typologie du producteur familial au revendeur professionnel, son couplage étroit avec le système autochtone de transports publics automobiles et ses lois (rythmes hebdomadaire et saisonnier, corrélation de la demande pêche-produits agricoles etc...).

4 - Etude de la communauté rurale de Ma'atea

L'enquête fut effectuée en vue d'approfondir les phénomènes appréhendés globalement dans l'enquête de Mo'orea. L'objet de l'enquête de Ma'atea était d'élaborer un modèle d'étude au niveau communautaire comme cela a été fait pour Mo'orea à un niveau semi-global.

Faisant suite aux précédentes études de communautés réalisées dans les îles hautes, une monographie de Ma'atea devait apporter :

- une étude de la monographie sociale (autonomie réciproque des maisonnées et des individus ; rôle de la parenté -biologique et adoptive- de la terre et des alliances; rôle directeur de l'église dans la vie collective : formes spontanées de sociabilité) ;
- une connaissance plus approfondie des phénomènes d'évolution dans lesquels est emporté l'univers villageois : modernisation, urbanisation, développement du salariat. Les communautés villageoises sont prises dans un mouvement de remise en cause des catégories sociales : déclin de la "bourgeoisie" terrienne tahitienne-"demie", émergence à partir des milieux ruraux traditionnels d'une nouvelle classe moyenne des salariés et des fonctionnaires, paupérisation des éléments demeurés localement sur place. Les ruraux se trouvent introduits dans une économie marchande dans laquelle se dissout leur autonomie et la société des rapports personnels qui préexistait. Ils en sont réduits à un rôle passif de force de travail et de consommateurs conditionnés par les modèles Euro-Américains déformés qui les atteignent;

-le repérage des formes de résistance, contre-évolution, "digestion", assimilation, réinterprétation des faits d'évolution imposés de l'extérieur par le milieu rural.

Ces deux dernières études sont en cours de dépouillement.

L'étude des dynamismes économiques différentiels

Les recherches entreprises en 1967-1968 ont apporté les résultats suivants :

- 1°)- Existence d'un dynamisme économique historique lié à l'insertion de la société plurale tahitienne du XIXème siècle dans l'économie de type colonial fondée sur l'exploitation du coprah, de la vanille et de la nacre ;
- 2°)- Existence d'un dynamisme productif de la minorité asiatique en contraste avec un moindre dynamisme de la majorité de la population ;
- 3°)- Existence d'un dynamisme de la consommation au niveau de la très large majorité de la population, dynamisme reposant sur des bases anciennes mais stimulé par l'accroissement considérable des moyens actuels liés dans la courte période à la présence du C.E.P. ;
- 4°)- Persistance, au niveau des groupes culturels notamment et des créations qui en sont dérivées (constructions et entretiens d'édifices et de voies de communications, plantations ou récoltes en commun ...) d'un "fond" coopératif inadapté aux conditions économiques actuelles (prolétarianisation, disparition ou stagnation des secteurs peu capitalistiques, tel que l'agriculture en contraste avec le développement des secteurs qui le sont tels que le tourisme international, l'import-export, la distribution en "marchés" et "super-marchés", les agences de voyage et de transport touristique) ;
- 5°)- Développement d'une économie salariale stimulée par le Centre d'Expérimentation du Pacifique et dont le tourisme prend le relai comme demandeur de travail.

La notion de dynamisme différentiel s'est révélée à l'usage, et surtout à l'analyse des résultats de la recherche historique et actuelle entreprise, un concept de progrès et d'orientation pour la perception des lignes directrices d'évolution de cet ensemble en perpétuelle mutation qu'est l'économie de la Polynésie Française. (cf. annexes 2 et 3).

La poursuite des recherches a été envisagée et poursuivie à partir de 1969 de la manière suivante :

Il exploitation du "terrain" (déjà cerné dans ses grandes lignes) de Mo'orea ; le développement ultérieur de la recherche exigera l'étude socio-économique préalable d'un autre terrain de référence qui, compte-tenu des contingences démographiques, économiques et sociales, devrait être situé à Tahiti dans la zone urbaine ;

- étude de cas actuels (entreprises, familles, associations) présentant un intérêt du point de vue de la dynamique économique des Polynésiens ; cette étude, complétée par celle des origines (reconstitution de l'histoire de la famille, de l'entreprise ou du groupe) se prolonge par celle des cas apparentés à et hors de Mo'orea (perception de l'univers social du groupe pour définir sa "surface" à l'échelle des îles de la Société et des réussites hors du noyau Mo'orea pour saisir les processus d'ascension socio-économique) ;

- recherche historique et proto-historique à double fin :

- a) replacer dans le cadre historique les études de cas (histoire économique des cent dernières années)
- b) repérer à des fins explicatives des comportements présents les formes anciennes de l'économie polynésienne.

II - Le terrain Polynésien : Bilan méthodologique et théorique

Conception et définition de l'objectif :

Le thème envisagé porte en lui un double contenu conceptuel : dynamismes économiques, différenciation. Son application à la Polynésie a été suggérée à partir de l'économie sénégalaise et du phénomène mouride interprété comme un groupe minoritaire en expansion économique plus rapide que les groupes environnants. La notion de dynamisme se dégage, a contrario, de l'idée de stagnation économique, d'économie stationnaire. Elle met en oeuvre des comportements globaux, dont elle admet, éventuellement qu'ils puissent différer selon les groupes. L'idée de dynamismes différentiels consiste à systématiser cette éventualité et à rechercher et exploiter des comparaisons pertinentes; l'intérêt porté aux phénomènes de comportement de groupes conduit naturellement à s'intéresser aux activités économiques de ceux-ci, mais aussi, au substrat social et culturel qui environne ces activités.

Afin de rendre applicable à la Polynésie ce modèle de problématique dérivé du Mouridisme, j'ai éliminé de cette problématique l'hypothèse religieuse et ai été amené à rechercher d'autres bases de différenciation. Une économie complexe comme celle de la Polynésie française, en dépit de sa taille réduite, ne pouvait pas apporter de déception à cause de la multiplicité des phénomènes en jeu. Au départ de la recherche, on savait :

1°)- Que l'économie polynésienne était relativement diversifiée à cause : de l'ancienneté de l'économie d'exportation et des mécanismes de diffusion en fonction depuis longtemps ; des nouveaux besoins créés par la modification de la composition ethnique et sociale introduite par la présence de la base atomique ; de besoins qui suggéraient un niveau de vie relativement élevé des habitants.

2°)- Que cette économie de la Polynésie avait été bouleversée depuis longtemps par les changements de tous ordres (nouvelles spéculations, acculturation économique) introduits à la suite de l'arrivée des premiers européens à la fin du XVIIIème siècle et de l'effondrement des structures sociales polynésiennes pré-européennes.

3°) Que la société polynésienne actuelle était pluraliste, contenant en son sein des minorités : européo-américaine , métis "Demis", asiatiques ayant chacune leur place économique.

Chacun de ces traits suggérait une approche d'ensemble : économique, historique, anthropologique. En outre, le dernier trait fournissait dès l'abord, un fil directeur pour la suite de la recherche.

Méthode :

1°) - Recherche à plusieurs niveaux

On a distingué, finalement, après tâtonnements, quatre niveaux :

a) Le niveau d'ensemble de la Polynésie française. On a étudié à ce niveau la structure générale de l'économie du Territoire et les grandes lignes de l'évolution économique et sociale depuis l'arrivée des Européens.

b) Le niveau de la petite communauté locale-type : le village de Ma'atea (1) inspiré de la communauté rurale étudié par les ethnologues et les sociologues. Ce niveau permet de connaître la structure des économies domestiques, celle des structures sociales de base (parenté, résidence, propriété) et l'interpénétration de toutes ces structures. Il permet l'enquête directe non directive, de type ethnologique, extrêmement riche d'enseignements par "l'immersion dans le milieu d'enquête" qu'elle exige du chercheur.

(1) On a dit (1ère partie, expérience Polynésienne) que la recherche y avait été interdisciplinaire mais que la problématique des dynamismes économiques différentiels était incluse dans une problématique plus large et d'orientation différente. Celle-ci a reposé sur une série d'études de communautés des géographes Fr. RAVAUT et J. FAGES, du sociologue G. RINGON et de nous-même.

Ce niveau de recherche a apporté des vues spécifiques :

- sur l'ancienne économie traditionnelle, telle qu'elle fonctionnait avant les changements récents de la dernière décennie (2), caractérisée par une base d'autosubsistance et des formes de coopération et de prestations intra et inter-villageoises ;
- sur les rapports sociaux en milieu rural et leur support économique (3).

c) Un niveau intermédiaire regroupant les communautés locales dans des ensembles géographiques ou historiques pertinents permettant à la fois de replacer les faits aperçus au sein de la petite communauté dans un contexte plus large qui donne leur pleine signification et, également, de spécifier et d'analyser plus en profondeur les phénomènes connus à l'échelle du Territoire.

C'est à ce niveau -en l'occurrence Mo'orea- que l'on a pu apprécier le dynamisme de l'économie polynésienne parce que la géographie et l'histoire y avaient fait apparaître des groupes sociaux constitués (et non pas seulement des segments de ces groupes), que le milieu économique était riche de plusieurs branches d'activités et d'un nombre valable d'entrepreneurs, enfin que le pluralisme ethnique et culturel permettait de mesurer des différences entre les comportements des groupes.

d) Le niveau personnel -étude de cas à l'échelle individuelle- permettant une approche des entreprises individuelles -essentielles dans le pays- et une vérification des comportements au niveau des motivations et des attitudes personnelles. Histoires de vie, biographies d'entreprises étaient les instruments d'appréhension à ce niveau.

2°) - Large approche débordant un cadre spécifiquement économique -trop étroit- pour restituer le milieu historique, social et culturel dans lequel se manifeste le dynamisme économique des groupes.

(2) "Désenclavement" de l'économie du Territoire par rapport au reste du monde, monétarisation accélérée depuis 1960, effets créés par le C.E.P. (Base atomique française).

(3) Fr. RAVAILT a, le premier souligné dès 1966, l'importance de la propriété foncière en Polynésie Française pour expliquer les situations de dépossession dans les communautés rurales (Maharepa, étude de structure agraire). G. RINGON a, de son côté souligné le rôle dominant de la petite bourgeoisie de propriétaires terriens en milieu rural.

Les raisons de cet élargissement de la recherche à l'environnement historique, social et culturel reposent sur le caractère "total" (au sens sociologique du terme) du phénomène de dynamisme et sur l'étude des comportements qui se trouve incluse dans la problématique des dynamismes comparés. Cette approche est donc multiple :

a) L'approche historique a été menée par les moyens habituels en ce domaine (dépouillement de la documentation existante, archives, témoignages "croisés" d'informateurs, comparaison avec des évolutions polynésiennes connues et proches -Illes Cook notamment-) et orientée dans le domaine économique et social. Elle a porté sur l'évolution économique et sociale d'ensemble de la Polynésie orientale, l'histoire particulière des grandes productions (coprah, vanille, café, nacre) et l'étude d'histoire économique et sociale approfondie d'un milieu rural localisé pris à titre d'exemple : Mo'orea.

b) L'approche économique n'a pas été, pour autant, négligée. Dans une économie de plus en plus ouverte sur les services et de moins en moins déterminée par les activités primaires, on a mis l'accent plus sur les phénomènes de distribution et de consommation que sur ceux de la production (1).

c) L'approche anthropologique menée suivant les techniques traditionnelles d'enquête intensive non directive dans un milieu restreint pris à titre d'exemple : Ma'atea. Cette enquête a permis de percevoir les liaisons entre la parenté, la terre et les formes du pouvoir -les structures socio-économiques de base-, de repérer les formes de coopération et les rapports traditionnels de productions et d'échanges, de mesurer l'importance des phénomènes de consommation.

3°) - Polarisation à partir des matériaux recueillis sur les faits de dynamisme et poursuite des recherches dans les axes ainsi définis :

- Analyse des phénomènes de consommation et de leurs facteurs ; rôle moteur de la consommation ;
- Analyse des anciennes réussites de colonat européennes et "demies" ;
- Analyse des initiatives polynésiennes en matière d'entreprises (à Mo'orea) en liaison avec l'expansion et limites techniques, culturelles et sociales de ces initiatives.

(1) Analyse économique d'ensemble de la Polynésie Française à partir des comptes économiques publiés de 1959 à 1966. Bilan des activités et de l'emploi dans un milieu rural dynamique pris en exemple : Mo'orea Enquête de budgets de famille sur très large échantillon (1 sur 3) dans une communauté rurale type : Ma'atea.

Résultats :

Les textes annexés à ma contribution à la première partie du colloque -Bilan des recherches : l'expérience Polynésie- (1) fournissent une tentative de définition de la notion de comportement économique dynamique qui a été, ensuite, appliquée :

1°) à la situation historique de l'économie de la Polynésie française à deux époques différentes : l'époque de l'économie d'exportation (fin du XIX^{ème} siècle et début du XX^{ème}) et l'époque actuelle où l'économie territoriale est essentiellement une économie d'importation et de services ;

2°) aux différences d'activités, de spécialisations, de comportement et de réussites des groupes ethno-culturels et au rôle économique joué par les asiatiques.

J'ai essayé de préciser dans l'économie polynésienne la notion de dynamisme en la rattachant à l'activité spécifique des groupes sociaux et à ses manifestations quant à la forme de l'activité et à ses effets.

L'évolution historique de l'économie montrait le rôle dynamique des planteurs de coprah qui formaient un groupe social individualisé par sa place dans la société plurale de la Polynésie française (à la charnière des milieux européens et tahitiens), sa culture (métisse entre la culture européenne et la culture polynésienne : connaissant celle-ci et les ressorts qui permettent d'agir sur les hommes tirant de celle-là son idéologie économique). On a ainsi eu affaire à un dynamisme de minorité qui a prévalu tant que les conditions objectives qui le permettaient ont joué : validité du coprah en tant que spéculation commerciale, diffusion limitée de la richesse et de la culture. Quand, d'une part, la base productive a disparu et que, par la diffusion massive des flux gouvernementaux, des idées et de l'instruction, on est arrivé à "démocratiser" en quelque sorte l'économie, ce dynamisme de minorité économique, qui était, aussi un dynamisme de classe est devenu historique.

L'analyse économique contemporaine a fourni deux types de dynamisme de groupes : dynamisme productif des asiatiques, dynamisme de consommation des masses polynésiennes.

Les asiatiques (Chinois de la province de Canton dont les premiers vinrent comme coolies pour une grande plantation à la fin du siècle dernier) se sont spécialisés dans le commerce de détail (boutiques de quartiers et de villages) et dans la production maraîchère ; ils ont un peu débordés sur la production vivrière de type polynésien et

(1) "Comportements de Dynamismes économiques différentiels en Polynésie", "Surplus ou Dynamisme de groupe ? Un exemple polynésien".

la pêche pour l'approvisionnement urbain ; ils ont conquis le commerce d'import-export et investi dans la transformation du coprah, la construction, les entreprises moyennes de travaux publics et l'hôtellerie. Leur succès repose sur la combinaison de facteurs exceptionnels (travail acharné, consommation limitée de façon draconienne à l'avantage de l'accumulation "flair" pour les affaires) ou favorables (coopération familiale, solidarité de groupe, horizon intellectuel servi par la réussite de l'instruction et les ouvertures sur l'extérieur. Hong-Kong U.S.A. France). On a, ainsi, une progression économique du groupe en "boule de neige".

Beaucoup de ces facteurs jouent de façon négative en milieu polynésien.

L'esprit de libéralité, le goût de la dépense, le prestige favorisent la consommation au détriment de l'accumulation ; le travail acharné uniquement pour le profit est exceptionnel (alors qu'un tel travail pour un but bien défini et limité est chose courante) ; l'esprit d'initiative, le goût pour l'innovation sont limités par le manque d'horizon intellectuel et commercial, le manque d'ouverture sur le monde économique extérieur aux îles ; le poids de solidarité familiale est souvent un frein ; le manque de calcul préalable à une entreprise est une cause d'échec.

Il existe un dynamisme polynésien de la consommation (le développement de la consommation favorisant l'équipement et l'expansion du secteur tertiaire), mais non pas un dynamisme de la production. Une réforme de comportements de production suppose leur analyse approfondie. On se propose de le faire par l'analyse systématique des cas de réussite économique et sociale dans la société polynésienne ; cela touche différents milieux :

1°) Les milieux polynésiens proprement dits et ceux influencés par la culture polynésienne ou qui se trouvent au confluent de deux cultures ("Demis") ;

2°) Les milieux ruraux (districts de Tahiti, petites îles du type de Mo'orea) et, tout autant, le milieu urbain (agglomération de Papeete prise au sens large).

Après une approche préalable d'ensemble du milieu intéressé (île, district, commune..), on passera à l'enquête systématique (étude exhaustive des agents pertinents : entrepreneurs, essentiellement) puis, en fonction d'un cadre d'analyse à établir, à l'interprétation des cas en terme de réussite sociale et de dynamisme économique. L'établissement d'un tel cadre d'analyse pourrait être une des tâches de ce colloque.

Références

- 1°) - Note sur les recherches socio-économiques en Polynésie
(B.L.S.H., n°10, 1969, p. 63-73).
- 2°) - Note sur les comportements et dynamismes économiques différentiels
en Polynésie
(inédit, 9 p. dactylographiées).
- 3°) - Note sur le surplus : Surplus ou dynamique de groupe :
Un exemple Polynésien
(en cours de publication, 24 p. multigraphiées).

- Le Bilan des Recherches effectuées au Sénégal et en Polynésie

(COUTY, ROCHETEAU, GASTELLU, DELPECH, ROCH et ROBINEAU) suscite un certain nombre de réflexions :

Au Sénégal :

Société Wolof Mouride et société Sérère ont répondu à la pénétration de l'économie moderne par un égal dynamisme d'adaptation. Mais il semble que chez la première, ce dynamisme ait été un "dynamisme de reconstruction" de la société traditionnelle par l'utilisation du maraboutisme comme écran et comme médiation vis à vis de l'économie marchande - chez la seconde, inversement, il se serait effectué une intégration de l'économie moderne dans le système villageois par un "dynamisme d'absorption".

Cette différence de réaction peut être éclairée par quelques remarques :

La société Wolof se caractérise par une forte mobilité qui a pu faciliter sa destructuration et l'adoption d'une réponse de "reconstruction" : outre les possibilités d'extension territoriale, les structures de lignages et liens de parenté y jouent un faible rôle.

La société Sérér, au contraire, avait, préalablement à la colonisation, des structures familiales et agraires bien établies. Aussi l'arachide autrefois, la mécanisation aujourd'hui ont-elles été "digérées", intégrées par les structures domestiques (le matériel agricole moderne suit ainsi les règles de dévolution du bétail).

C'est la nature et la prédominance du système de parenté qui ont dicté en quelque manière toute l'évolution économique ultérieure.

A l'heure actuelle, dans la société Wolof, pour conserver leur clientèle de disciples, les marabouts ont été amenés à s'insérer dans les organisations modernes et ont pu le faire d'autant plus facilement qu'ils étaient souvent déjà chefs de villages. Ils ont ainsi souvent récupéré le système coopératif qu'ils ont réinterprété selon des schémas anciens (suppression du côté redistributif).

Néanmoins, l'écran maraboutique tend à devenir moins opaque et son rôle médiateur moins nécessaire avec l'extension de l'économie marchande et l'appréhension de plus en plus fréquente du travail comme marchandise.

Quant à la société Sérér, elle semble avoir atteint aujourd'hui une limite à sa capacité d'absorption, du fait du surpeuplement et de la rupture de l'équilibre population-ressources.

En Polynésie :

La destructuration de la société polynésienne a été plus radicale et plus ancienne qu'au Sénégal. Il n'y a plus de société traditionnelle sur le plan des rapports sociaux, mais seulement des survivances dans les comportements.

Le dynamisme économique peut se manifester alors surtout sous forme d'une réussite individuelle par l'insertion dans l'économie de type marchand et non, à la différence du Sénégal, par une réponse collective.

Mais la réussite ne revêt pas la même signification dans le cadre traditionnel et dans le cadre moderne.

- Il peut y avoir contradiction, utilisation du moderne pour revivre le traditionnel par le troc d'un pouvoir réel contre un pouvoir fictif dans des opérations de prestige (exemple : la création de commerces non viables).

- la réussite individuelle, en tant que basée sur l'accumulation et l'accès au surplus, s'oppose aux rapports sociaux traditionnels (qui non fondés sur le pouvoir économique s'en prémunissent par une destruction du surplus réalisée sous forme de redistribution), et suppose une rupture d'avec les anciennes formes de solidarité.

L'orientation nouvelle des recherches doit prolonger celles déjà entreprises en portant l'accent sur un certain nombre de problèmes :

- Il serait bon en Polynésie d'essayer de préciser les contraintes auxquelles sont soumises les Polynésiens dans le sens d'une intégration dans l'économie monétaire et de cerner leurs chances d'insertion dans l'économie moderne comme salariés ou entrepreneurs capitalistes.

Une optique plus globale et moins localisée permettrait peut être de saisir les groupes économiquement significatifs d'une part et de voir dans quelle mesure, origine sociale, ethnique, accumulation de surplus et pouvoir coïncident d'autre part.

- Au Sénégal, il serait souhaitable d'approfondir les critères d'une insertion durable dans des rapports marchands et a contrario d'analyser pourquoi cette insertion peut échouer.

Cela nécessite une profonde connaissance historique et il est prévu que les chercheurs séjournent quelques mois à Dakar pour effectuer un dépouillement historique et statistique des documents disponibles. Ce premier bilan permettra de mieux définir les voies d'approche utilisables

2ème PARTIE

APPROCHE THEORIQUE SUR LE THEME "DYNAMISMES ECONOMIQUES DIFFERENTIELS"

I - APPROCHE THEORIQUE GENERALE

A - ESSAI D'INTERPRETATION DES DYNAMISMES ECONOMIQUES DIFFERENTIELS SOUS UN ANGLE THEORIQUE

Gilles BLANCHET

Sous le thème "structures sociales et dynamismes économiques différentiels" a été proposée en 1967 comme direction de recherche "la saisie d'une économie traditionnelle en train de changer au contact avec les économies développées et la découverte des voies par lesquelles passe ce changement".

----- Dans son acception courante, la notion de dynamisme s'oppose à celle de statique. Incluant le mouvement et le devenir, elle se trouve ici complétée par l'adjectif "différentiel", qui met l'accent sur les variations, en même temps qu'associée à la notion de "structures sociales", qui insiste sur le milieu social sous-tendant toute activité humaine.

Le Professeur NICOLAI, instigateur de cette approche, définit les structures sociales "comme des rapports réels et objectifs qui lient des individus en groupe dans l'exercice d'activités où une division sociale des rôles intervient" (1)

Les structures expliquent le fonctionnement des rapports économiques en ce sens qu'elles fixent des limites objectives aux groupes d'agents.

Mais, en même temps, les structures du système économique changent sous l'effet de son fonctionnement qui se réalise au travers d'une conjoncture génératrice de comportements d'adaptation et d'innovation.

La prise en considération des éléments conjoncturels doit permettre, en quelque sorte, de montrer comment les comportements collectifs d'adaptation suscités par la situation structurelle promeuvent à leur tour des mutations structurelles.

Autant que le système des relations qui constituent les structures il est important de saisir leur dynamisme, c'est-à-dire les incompatibilités, les contradictions, les tensions et le mouvement inhérent à toute société.

Par rapport à cette optique, l'étude des dynamismes économiques différentiels pourrait être appréhendée au sein d'une économie traditionnelle comme celle des changements économiques saisis dans leur rapport avec le contexte humain qui les suscite.

----- Elle se situe logiquement dans le cadre du problème du changement social et du développement économique auquel est consacrée depuis plusieurs années une littérature aussi abondante qu'hétérogène.

Elle ne s'y confond cependant pas.

Si "les changements sociaux traduisent des modifications de l'équilibre entre groupes, sociétés globales et systèmes expressifs" (2), une approche dynamique s'attache plus précisément à analyser les processus de leur mise en oeuvre.

De même, la notion de développement économique, à travers les diverses définitions qui ^{en} ont été proposées, reste confuse et ambiguë. Retenons celle de F. PERROUX qui l'appréhende comme "le changement des structures mentales et des habitudes sociales et les changements institutionnels qui permettent la croissance du produit réel global et qui transforment les progrès particuliers en un progrès du tout social (3).

Mais si, sur un plan pratique, l'étude des dynamismes économiques différentiels peut déboucher sur l'élaboration de politiques de développement plus efficaces, elle n'est pas, par elle-même, nécessairement porteuse d'une idée de progrès.

Elle évite par là même les critiques que l'on peut formuler à l'encontre de toute éthique qu'il s'agisse de celle de progrès ou de celle de bonheur qui lui a été opposée, chacune étant vue à travers le prisme de l'ethnocentrisme.

Au demeurant, la façon de l'aborder dépend de l'idée même que l'on peut se faire de la réalité sociale.

Comme le constate Pierre HASSNER (4), cette idée peut être :

- essentiellement conflictuelle et politique (au sens de politics)
- essentiellement intégrationniste ou technique
- essentiellement individualiste ou culturelle.

Si ces opinions ne se manifestent naturellement pas de façon aussi tranchée, elles s'interpénètrent à des degrés divers.

Appliquées à la saisie des dynamismes économiques proprement dits, elles peuvent déboucher sur trois conceptions distinctes et liées tout à la fois :

- une conception idéologique qui met en jeu des philosophies, des options politiques ou des systèmes d'explication proprement idéologiques.
- une conception descriptive s'attachant à l'analyse de la réalité empirique
- une conception théorique portant sur les concepts, démarches et méthodes les mieux à même d'appréhender le jeu des dynamismes.

————— L'étude des dynamismes économiques, si elle est du ressort naturel de disciplines telles que l'économie, l'ethnologie, l'anthropologie ou la sociologie, est surtout considérée par les dernières d'entre-elles.

- Forcée dans les pays occidentaux industrialisés, sur la base de leur expérience propre, la théorie économique s'est développée dans des termes abstraits et très généraux. Faute de pouvoir être appréhendés par une analyse proprement économique, les facteurs sociaux ont été délaissés ou traités en tant que mécanismes résiduels escamotés par l'artifice de quelques postulats.

Il est vrai que "plus l'économie d'une société est complexe, plus elle semble fonctionner comme un champ d'activité autonome par ses lois propres et plus l'économiste aura tendance à privilégier cette autonomie et à traiter en simples données extérieures les autres éléments du système social" (5).

Mais, si certains secteurs du système économique occidental peuvent être analysés sans une prise en considération particulière des variables non économiques, il n'en va pas de même dans les pays en voie de modernisation car "plus une société est simple, moins il est facile d'isoler l'économie des autres éléments de la vie sociale".

La transposition de l'analyse économique occidentale s'y avère alors particulièrement contestable et repose en outre sur le postulat idéologique que la rationalité dont elle est issue est la seule possible.

Finalement, selon les termes de Maurice GODELIER "les phénomènes économiques au sein d'une société primitive, tout en étant plus simples que l'économie d'une société moderne sont socialement plus complexes et par là même n'ont ni le même sens ni le même contenu" (6).

Aujourd'hui nombre d'économistes sont conscients de l'importance cruciale des facteurs sociaux dans le processus économique mais ils n'y voient encore bien souvent qu'une variable supplémentaire dont l'incorporation est nécessaire à une explication scientifique. Le degré de développement pouvant être appréhendé à partir d'indicateurs et de mesures diverses reste privilégié dans son aspect quantifiable au dé-

triment de sa dimension sociale plus difficilement cernable et comportant toujours le danger d'extrapolations hasardeuses.

La science économique avec son arsenal de concepts, règles, méthodes et techniques reste la référence ultime.

En fonction de la cohérence propre à cette optique systématique, les changements économiques risquent alors d'apparaître comme des conséquences du développement économique et les dynamismes qui les animent, voilés ou distordus.

- A l'inverse, l'anthropologue ou le sociologue ne voient dans le système économique qu'un système partiel au même titre que les autres systèmes sociaux, politiques ou religieux par exemple.

Soucieux d'un processus social considéré dans son ensemble, ils considèrent alors le processus économique essentiellement dans ses implications, manifestations ou répercussions sur le plan culturel ou social.

L'anthropologie économique s'est longtemps bornée à étudier les économies traditionnelles avant qu'elles ne soient détruites par le contact avec les sociétés développées ou dans le cadre d'une hypothèse d'évolution lente.

Les phénomènes économiques étant liés aux conditions socio-culturelles plus stables apparaissent alors comme des phénomènes statiques.

Aujourd'hui cependant l'anthropologie abandonne de plus en plus cette optique "fixiste" et s'attache à montrer le caractère dynamique des systèmes traditionnels eux-mêmes (D. APTER : the politics of modernization).

Elle s'oriente également vers la dynamique de la modernisation et d'une évolution rapide et tend à l'élargissement de son champ d'observation habituel que constituent les communautés villageoises (cf. l'étude des dynamismes économiques dans le cadre de l'anthropologie économique, objet de l'exposé de Cl. ROBINEAU).

Dans une étude sur "le problème du changement social et la théorie sociologique (7)", Georges GRANAI met en relief que les sciences sociales particulières, l'anthropologie y compris, outre le fait qu'elles sont des sciences systématisantes n'envisagent qu'un aspect de la réalité sociale : les produits ou oeuvres des agents qui les constituent. Or, c'est précisément dans le rapport entre agents et oeuvres, objet de la sociologie, qu'il est possible de rendre compte de la réalité sociale en tant que telle, des changements qui s'y produisent et de totalités dynamiques qu'elle met en jeu.

S'il est possible de mettre en évidence le dynamisme économique d'un groupe particulier sans recours formel à l'analyse sociologique, celle-ci s'avère nécessaire par contre pour expliquer les modifications affectant la structure de ce groupe en les reliant à l'ensemble de la société et en replaçant ce groupe lui-même dans la structure sociale dont il fait partie.

————— L'intérêt porté aux dynamismes a été très inégal au cours des développements récents de la pensée sociale.

Sans vouloir en retracer l'histoire, il semble opportun d'en marquer les étapes essentielles caractéristiques non seulement de la pensée anthropologique mais de la pensée générale de l'époque qui les a vues naître.

A la fin du XIX^{ème} siècle, un courant évolutionniste exprime le postulat du progrès humain à travers une succession de stades de développement et sans considération du temps et du lieu (MORGAN : the ancient society).

Lui succède un courant diffusionniste qui, à l'inverse, s'attache à la reconstruction de l'histoire sur une échelle mondiale (école anglaise de W. PERRY et Elliot SMITH, école historico-culturelle germano-autrichienne), ou plus réduite (Franz BOAS) en mettant l'accent sur l'emprunt culturel et, dans le cas de Boas, sur les effets dynamiques du contact culturel et le rôle des facteurs psychologiques.

Le fonctionnalisme se manifeste comme une réaction contre le diffusionnisme et sa "passion de reconstruction pseudo-historique" (B. MALINOWSKI).

Refusant d'accorder de l'importance au temps, il s'attache aux phénomènes d'intégration, à la nature des relations entre institutions ou des rapports entre groupes ou membres de ces groupes.

L'acculturationnisme naît du même refus de reconstruction hypothétique d'une histoire révolue et se penche sur les phénomènes d'acculturation.

Une définition en est proposée en 1936 par R. REDFIELD, K. LINTON et M. HERSKOVITS : "L'acculturation appréhende les phénomènes qui se produisent lorsque des groupes d'individus, ayant des cultures différentes, entrent en contact continu et direct, ainsi que les changements conséquents qui affectent les agencements culturels originaux de l'un des groupes ou de tous les groupes".

L'insuffisance de cette définition a souvent été soulignée (8). Elle a été reconnue par HERSKOVITS lui-même qui, par la suite la précise davantage par son domaine d'application : elle porterait sur la transmission en cours alors que la diffusion s'attacherait, au contraire, à la diffusion accomplie. Après 1945, les recherches

portent moins sur les contacts culturels que sur les changements sociaux découlant de la rencontre de sociétés inégales et soulignent le rôle des facteurs économiques.

Mais, selon G. BALANDIER, malgré ces tentatives, "... la réflexion théorique paraît insuffisante? Les concepts demeurent imprécis ou contestables (ainsi, celui de détribalisation), et les théories, fragmentaires. Ce défaut d'intégration des connaissances vérifiées s'accompagne d'une défaillance critique en ce qui concerne l'examen des conjonctures sociales qui conditionnent et orientent ces changements sociaux"(9).

Le recours ultérieur à la notion de "situation sociale" a permis de pallier ces insuffisances en replaçant les sociétés étudiées dans le temps et l'espace.

Employée par M. GLUCKMAN pour mettre en évidence l'existence dans toute société de clivages et de conflits plus ou moins latents (10), elle a été appliquée à la situation coloniale par G. BALANDIER qui a mis particulièrement l'accent sur les dynamismes sociaux qui en découlent (11). Est ainsi marqué la prédominance du social sur le culturel et, de ce fait, reconnu le rôle moteur des facteurs économiques dans l'évolution sociale.

Parallèlement s'est développé e une démarche insistant sur la notion de structure entendue généralement comme l'ensemble des relations unissant les éléments d'un ensemble sous-jacent. Comme le fonctionnalisme après les années 30, le structuralisme est devenu rapidement un mode d'analyse dominant appréhendé simultanément comme thème, vocabulaire, méthodologie et idéologie.

Mais, bien que, selon C. LEVI STRAUSS, "l'analyse des structures synchroniques implique un recours constant à l'histoire", en fixant ce qui est dynamique la démarche structuraliste appréhende mal les relations complexes et instables" (12).

Aussi, depuis quelques années, une vision dynamiste s'efforce de compléter la démarche structuraliste proprement dite en saisissant "la dynamique des structures tout autant que le système des relations qui les constituent (13). E.R. LEACH voit dans l'apparition tardive de cette démarche deux sortes de raisons :

-les préjugés académiques et l'ethnocentrisme des anthropologues qui ont fait éliminer les données de fait pour ne traiter que des sociétés réelles.

-l'influence dominante de DURKHEIM sur PARETO et Max WEBER (14). DURKHEIM a, en effet, mis l'accent sur une société stable comme préalable à l'intégration sociale, l'absence d'harmonie entre fins et moyens, loin d'engendrer la liberté, suscitant le ressentiment et l'apathie (anomie).

Mais c'est là faire la part belle à la théorie et négliger qu'elle n'est un guide que lorsqu'elle reflète des préoccupations et manières de voir non seulement scientifiques mais "populaires", à un moment déterminé de l'évolution de la pensée.

Comme l'a noté G. BALANDIER la pression de l'actualité (dynamique interne suractivée des sociétés développées) semble largement déterminante dans le renouveau des théories dynamistes.

Et il se peut que leur application aux sociétés sous-développées soit le reflet et le fruit d'une transposition de préoccupations essentiellement occidentales.

Dynamismes économiques et voies de changement :

Comme l'a écrit Philippe COUTY, l'étude des dynamismes économiques nécessite "une hypothèse préalable sur le mouvement global de l'économie", car "la recherche des groupes dynamiques est nécessairement fondée sur une critique des réalités de la croissance et du développement économique".

Cette appréciation est malaisée. Elle fait l'objet de considérations théoriques diverses entre lesquelles il est difficile d'établir une ligne de démarcation nette,

car elles charrient, en effet, pour la plupart, des matériaux disparates qui, bien que parfois nécessaires, en altèrent la portée : implications philosophiques, politiques, idéologiques, prétention à l'universalisme sans parler des querelles d'écoles privilégiant indument telle ou telle manière d'aborder le problème.

A un niveau très général, on peut envisager la réalité sociale de façon diamétralement opposée selon que l'on s'attache aux facteurs de continuité ou de transformation.

A la lumière de cette distinction, il est possible d'envisager schématiquement les façons de prendre en considération les dynamismes économiques.

- Dans un courant conservateur et libéral peuvent être considérées les conceptions qui privilégient l'ordre établi, le statu quo ou la continuité et qui proposent aux pays sous-développés le modèle occidental de développement. Le problème est alors d'orienter et canaliser les dynamismes économiques selon des voies et processus bien déterminés, en quelque sorte tracés à l'avance.

- A un courant radical ressortissent au contraire les théories qui mettent l'accent sur l'inégalité et l'injustice de l'ordre existant, entraves à un changement social et à un développement économique réel.

Sous cet éclairage, un dynamisme économique véritable ne peut s'exprimer dans une économie traditionnelle qu'à la suite du renversement de l'ordre établi et du bouleversement des structures sociales et tout dynamisme potentiel existant doit être canalisé dans ce sens.

- Un courant intermédiaire se caractérise enfin par des théories qui, sans se satisfaire de l'état de choses présent, estiment qu'il n'est pas besoin d'une révolution pour parvenir au développement et que celui-ci peut être atteint par une modification progressive des structures sociales inadéquates et l'encouragement des dynamismes porteurs de progrès ou susceptibles de l'engendrer.

I - Approche classique

Le premier courant de pensée est d'inspiration essentiellement américaine, émanation logique d'un pays qui se propose de nos jours comme le modèle le plus avancé de développement.

Dans un article intitulé "Introduction, Approche to the study of Economic Growth" MANNING NASH ancien rédacteur en chef de la revue américaine "Economic Development and Cultural Change" (EDCC) considère que le problème du changement social et du développement économique peut être abordé de trois manières :

"- La première est celle que j'appellerai l'Index Method : les traits généraux d'une économie développée deviennent dans l'abstrait un type idéal et on les oppose alors aux traits également typiques d'une économie et d'une société pauvre. Selon cette méthode, le développement est considéré comme la transformation d'un type en un autre...

- La seconde méthode considère le processus du développement sous l'angle de l'acculturation. L'Occident dispense les connaissances, les savoir-faire, l'organisation, les valeurs, la technique et les capitaux à un pays pauvre jusqu'à ce que, au fil des années, sa société sa culture et son personnel deviennent des variantes de ce qui a assuré le succès économique de la communauté atlantique....

- La troisième méthode... est l'analyse du processus tel qu'il se déroule dans les pays dits sous-développés. Cette approche conduit à une estimation prospective plutôt que rétrospective du changement social, à une prise en considération intégrale du contexte politique, social et culturel du développement". (15).

Cette dernière approche, de caractère psychologique, est celle partagée par MANNING NASH lui-même, Everett HAGEN, John KUNKEL, David Mac CLELLAND et d'autres collaborateurs de la revue EDCC.

André GUNDER FRANK se livre à un examen critique de ces différentes tendances de la sociologie américaine dans un article incisif : "Sociologie du développement et sous développement de la sociologie" (16) dont nous nous inspirerons très largement.

1 - Approche évolutionniste :

Cette approche estime "que le sous-développement est un état originel que l'on peut caractériser par des indices de traditionalisme et que, par conséquent, le développement consiste à abandonner ces caractéristiques et à adopter celles des pays développés".

Cette façon de voir a une longue histoire puisque déjà Auguste COMTE, dans son cours de philosophie positive "envisage la capacité de changement, la possibilité d'échapper à la répétition et, en conséquence, le progrès, comme une propriété de la seule civilisation occidentale.

De même Max WEBER attribue à la "rationalisation" et à l'efficacité, propres à la société moderne occidentale, le pouvoir de tirer les autres sociétés hors de l'état traditionnel" (17).

On y trouve deux données fondamentales de l'évolutionnisme :

- Le postulat d'une histoire unilinéaire de l'humanité basée sur le principe de l'unité psychique de l'homme et orientée vers le progrès.

- L'appel à la méthode comparative, les sociétés sous-développées étant supposées représentatives de stades par lesquels les sociétés avancées auraient déjà passé. Deux auteurs sont particulièrement représentatifs de cette manière de voir : Bert F. HOSELITZ et Walt WHITMAN ROSTOW.

a) Professeur de Sciences Sociales et directeur du Research Center in Economic Development and Cultural Change à l'Université de Chicago, Bert F. HOSELITZ a exposé ses vues dans divers ouvrages et plus particulièrement dans une étude publiée en 1960 sous le titre "Sociological Aspects of Economic Growth" (18).

Partant de la nécessité d'une théorie reliant le développement économique au changement culturel et social, il essaie d'établir une relation fonctionnelle entre variables économiques et sociales qui permette de décrire le passage d'une société économiquement sous-développée et une société avancée.

Il s'inspire pour cela des variables de modèle que TALCOTT PARSONS a mis en évidence dans "The Social System" (19) :

- La réalisation opposée à l'attribution
- L'universalisme opposé au particularisme
- La spécificité opposée au caractère diffus
- La rationalité opposée à l'effectivité
- L'extroversion opposée à l'introversion.

Sur cette base, B.F. HOSELITZ caractérise une économie avancée par une prédominance des normes universalistes dans la détermination des rôles économiques essentiels. Ces rôles sont eux-mêmes fonctionnellement spécifiques et basés sur le principe de l'accomplissement ou de la réalisation (Achievment), les détenteurs du pouvoir et autres élites étant supposés oeuvrer dans l'intérêt général de la collectivité.

Dans une société peu développée, au contraire, le particularisme, la fonctionnalisation diffuse et le principe d'attribution automatique (Ascription) dominent comme régulateurs des relations sociales structurelles particulièrement sous l'angle économique. L'orientation des agents placés aux postes clefs reste dominée par des considérations personnelles.

Le problème est alors de déterminer les mécanismes par lesquels la structure sociale d'un pays sous-développé se modifie et adopte les caractéristiques d'un pays économiquement avancé.

Le développement économique doit s'appuyer, en ce qui concerne l'assignation des rôles sur le remplacement progressif du principe de l'attribution automatique par celui des réalisations personnelles, sur la substitution de la spécialisation à la diffusion, de l'universalisme au particularisme.

Cette modification des rôles ne peut se réaliser que lentement et selon B. HOSELITZ ne sera pas tellement le fait des agents économiques en place que des élites responsables de l'orientation sociale qui pourront, dans certains cas, provoquer une réinterprétation des objectifs sociaux et imposer certains changements dans le secteur productif.

La thèse de Bert HOSELITZ a été violemment combattue par A. G. FRANK qui reprend point par point ses assertions pour montrer leur peu de validité. On peut résumer schématiquement sa critique de la façon suivante :

- en ce qui concerne les pays développés, le drapeau de l'universalisme dissimule souvent des intérêts privés et un particularisme profond reste ancré tant dans les classes ouvrières que dans les autres classes sociales.

L'orientation vers la réalisation n'exclut pas l'assignation des rôles comme peut en témoigner la différence de rétribution d'un noir américain par rapport à un blanc pour le même travail.

Enfin la dichotomie établie entre spécialisation et diffusion s'avère peu pertinente lorsque les rôles spécifiques socialement prédominants sont concentrés dans les mains d'une même personne ou d'un très petit nombre d'individus.

- Les pays sous-développés sont également fort universalistes quand bien même il ne s'agirait, à l'instar de ce qui se passe dans les pays développés, que d'un paravent à un particularisme sous-jacent.

Prétendre que les rôles sont presque exclusivement répartis selon des normes assignatives aboutit à nier l'émergence de bourgeoisies nationales dans toute l'Afrique et à ne pas voir que la réalité du pouvoir appartient aux personnes qui occupent les rôles les plus élevés dans l'organisation économique et, en particulier, à ceux qui ont des liens commerciaux et financiers avec les métropoles développées.

Les rôles tenus par les représentants des couches moyennes (militaires, fonctionnaires...) sont fonctionnellement spécifiques et si beaucoup d'autres rôles restent diffus cela est souvent dû à la nécessité pratique de compenser la précarité et l'instabilité d'emploi par l'exercice de plusieurs activités.

b) La théorie que Walt WHITMAN ROSTOW a exposé en 1951 dans "The stages of Economic Growth, a non communist manifesto" a connu un retentissement considérable.

Comme HOSELITZ, W. ROSTOW oppose sociétés développées et sociétés sous-développées et voit dans le sous-développement un stade originel dont ne seraient pas parvenues à s'échapper ces dernières.

Mais il va plus loin que lui en ce sens qu'il détermine la marche à suivre sur le chemin du développement par la spécification de 5 étapes que toute société est appelée à franchir dans le même ordre :

- une phase traditionnelle correspond à l'état initial, sorte de point zéro
- une seconde phase se caractérise par la pénétration des influences extérieures et l'établissement des conditions préalables à la croissance
- la troisième phase est celle du démarrage (take off)
- la quatrième marque l'acheminement vers la maturité
- la cinquième enfin est celle de la consommation de masse.

La théorie de ROSTOW a fait l'objet de maintes controverses et critiques (20). Nous nous limiterons brièvement à celle de A.G. FRANK.

Il souligne tout d'abord qu'il n'existe pas aujourd'hui de sociétés revêtant les caractéristiques de la première phase dite traditionnelle car les relations des pays développés avec les pays sous-développés ont détruit leur trame originelle.

La seconde phase est aussi inexistante, la pénétration des influences extérieures ne suffisant pas à créer les conditions de démarrage.

L'évolution contemporaine révèle que les deux dernières phases sont utopiques et ne s'appliquent pas, de toute manière, aux pays sous-développés.

Reste alors l'étape du "take off".

Mais comme l'a remarqué Philippe COUTY, "il est impossible de considérer que toutes choses sont égales par ailleurs (caractères et aptitudes de la population, coutumes...) pour se contenter d'établir des taux minima d'épargne et d'investissement" (21).

Plus encore que celle d'HOSELITZ, la théorie de ROSTOW est essentiellement statique et ne fait pas appel à un quelconque dynamisme pour expliquer le passage d'une étape à l'autre.

2- Approche diffusionniste

Dans le cadre de cette approche, le développement est considéré comme une conséquence logique de la transmission aux pays sous-développés par les pays avancés des facteurs caractéristiques précisément de leur développement : capital, techniques, institutions et valeurs culturelles. Cette transmission est envisagée moins sous l'angle d'une sorte de reconstruction statique de l'histoire écoulée comme aux premiers temps du diffusionnisme que sous un angle dynamique par l'accent mis sur les processus d'acculturation et les phénomènes de résistance qu'elle peut susciter.

Comme dans l'approche évolutionniste le sous-développement reste envisagé comme un état traditionnel initial qu'il s'agit de dépasser.

-- La diffusion du capital s'exerce par le jeu des investissements effectués par les pays développés dans ceux du tiers monde qui s'en trouvent démunis faute d'une épargne suffisante et d'un comportement qui puisse l'engendrer. Elle doit ainsi permettre de résoudre un des "cercles vicieux" du sous-développement tout en jetant les bases d'une industrialisation progressive.

Cette opinion prévaut chez de nombreux économistes et, en particulier, chez de nombreux collaborateurs de la revue EDCO (Benjamin HIGGINS, Daniel GARNICK, Martin BRONFONBRENNER, Raymond MIKESSELL).

- Les techniques se propagent de même par le truchement des investissements réalisés, compte tenu des contraintes inhérentes à leur utilisation déficiente ou aux résistances traditionnelles qui se font jour à leur endroit.

- Enfin la transmission des institutions et valeurs des pays développés s'opère dans le cadre des relations qu'ils entretiennent avec les pays sous-développés et sous l'égide d'un libéralisme de bon aloi.

Les difficultés que rencontre dans les faits l'application de ce schéma sont généralement expliquées par une pénurie de compétences (manque de techniciens, d'entrepreneurs, d'innovateurs) et la rémanence de facteurs traditionnels qui s'opposent à l'apparition d'agents dynamiques œuvrant en faveur d'une modernisation efficace. Et les solutions à ces problèmes sont alors envisagées à travers un développement de l'éducation, un effort de promotion des classes moyennes et de la mobilité sociale (John JOHNSON, Robert SCOTT, Gino GERMANI, Di TELLA....).

La valeur de l'approche diffusionniste peut être appréciée à partir des arguments que lui oppose toujours A.G. FRANK.

- En ce qui concerne la diffusion du capital, des estimations du département du Commerce des Etats Unis montrent qu'entre 1950 et 1965 le capital investi par les Etats Unis dans le reste du monde, hormis l'Europe et le Canada, a atteint 9 milliards de dollars tandis que l'afflux correspondant de capital provenant des profits réalisés a été de 25,6 milliards de dollars.

Ces chiffres considérés en soi n'ont qu'une signification partielle mais il faut tenir compte, en outre, des mouvements de capitaux effectués par les pays du tiers monde dans les pays développés au titre des investissements et encore davantage des services ainsi que du fait qu'une grande partie du capital que les pays riches possèdent dans les pays pauvres n'a jamais quitté les premiers.

Enfin le déclin de la part des pays sous-développés dans le commerce mondial et la détérioration des termes de l'échange ont encore été soulignés récemment par le rapport PEARSON.

Sur un autre plan, il n'est nullement certain que l'orientation des investissements étrangers aide les pays bénéficiaires à se développer. Lorsqu'il restent à la discrétion d'intérêts privés non nationaux, il est tout aussi logique de redouter des répercussions fâcheuses sur la balance des paiements, l'intégration économique, la formation ou l'orientation du capital dans les pays récipiendaires.

- En ce qui concerne les techniques, qu'elles soient agricoles ou industrielles, les pays développés ont surtout diffusé celles qui ne risquaient pas de leur créer de concurrence.

A.G. FRANK remarque, qu'en ce domaine, les métropoles industrielles n'ont jamais dessiné leur monopole si ce n'est en fonction de l'évolution même des techniques : au monopole industriel intégral a ainsi succédé un monopole de l'industrie lourde et de nos jours celui des industries de pointe (électronique, chimie...).

L'avance technologique américaine et sa force de pénétration croissante dans les économies européennes justifie aujourd'hui de nombreuses craintes.

A plus forte raison en va-t-il de même dans les pays sous-développés dont les moyens de parade sont encore plus insuffisants.

- Pour ce qui touche aux institutions et aux valeurs, la réalité de leur diffusion est certaine. L'effet favorable de leur impact dans les domaines économique, politique ou social est moins assuré.

Sur un plan économique, l'implantation d'entreprises ou de sociétés d'importation correspond surtout à la réalisation des intérêts des groupes métropolitains, dont elles ne sont qu'une émanation, selon une logique indépendante de celle des sociétés d'accueil.

Il en résulte un développement "orienté vers l'extérieur" des capitales sous-développées soutenu par un réseau institutionnel approprié (banques, intermédiaires autochtones ou non).

Il en va de même sur le plan politique étant donné ses liens étroits avec l'économie.

Sur le plan social enfin, la mobilité qui est prônée reste le plus souvent, selon les termes d'A.G. FRANK "une mobilité individuelle qui ne transforme pas les structures sociales".

La critique de l'approche diffusionniste par A.G. FRANK reste très globale surtout si on l'envisage sous l'angle des dynamismes économiques différentiels, mais elle a cependant le mérite de mettre en évidence qu'il serait illusoire de vouloir miser sur une intervention extérieure désintéressée pour les faire surgir.

En mettant l'accent presque exclusivement sur les résistances à la modernisation, les tenants de l'approche diffusionniste n'appréhendent en outre les dynamismes qu'elles manifestent que sous un angle négatif, ethnocentrique et à la lumière d'une méconnaissance fondamentale des causes et de la nature du sous-développement.

3- Approche psychologique

Il est possible de caractériser cette approche à partir de quelques uns de ses représentants marquants : Everett E. HAGEN, David Mac CLELLAND, John KUNKEL.

a) E.E. HAGEN a publié en 1962 un ouvrage intitulé "on the theory of social change ; how Economic Development begins" (22) où, à la différence des diffusionnistes, il souligne la carence des explications du sous-développement par le manque de capital, l'insuffisance du revenu ou de l'épargne.

Considérant cependant le sous-développement comme un point de départ, il se demande comment ont pu s'en évader les pays actuellement avancés et y apporte une réponse d'ordre psychologique par l'accent mis sur le rôle des innovations.

Il essaie de décrire le processus par lequel se forme la personnalité des innovateurs dans une société traditionnelle. Selon lui, ce type de société favorise l'émergence de personnalités autoritaires. L'intervention de facteurs extérieurs joue un rôle perturbateur et, par la destruction de l'équilibre antérieur, entraîne chez elles une perte de considération et de prestige et une phase de régression (Retreatism) qui s'étend sur plusieurs générations.

Toutefois, cette régression porte en elle le germe qui va permettre l'écllosion de personnalités innovatrices.

Le fils ne s'identifie plus à son père et, grâce à sa mère qui souffre moins de régression, échappe au cercle vicieux de l'autoritarisme paternel et acquiert une autonomie qui rend possible son accomplissement personnel.

HAGEN envisage donc la dynamique du changement à travers des modifications de la structure de la personnalité, elle-même façonnée dans l'enfance par la façon dont s'opère le processus de socialisation, et, en particulier, la manière dont se résout le complexe d'Oedipe.

L'influence de la psychanalyse le conduit à une vue pessimiste des possibilités de changement de la nature humaine, les facteurs réels ayant fort peu de prise sur l'individu une fois que sa personnalité d'adulte se trouve élaborée.

L'émergence et la propagation de comportements économiques dynamiques reposent en quelque sorte sur un "acte de foi" (John KUNKEL). Nécessitant de toute manière beaucoup de temps, ils ne seront effectifs qu'au terme de plusieurs générations en raison de la lenteur avec laquelle changent valeurs et personnalités.

b) Sous le titre "A Psychological Approach to Economic Development", David Mac CLELAND s'est livré à une analyse du livre de HAGEN (23). Il n'est guère convaincu par le schéma successif : "perte de prestige - régression - innovation" et remarque qu'au 17ème siècle, par exemple, comme l'a souligné Max WEBER, les catholiques anglais, bien qu'ayant subi une perte de prestige, n'ont jamais manifesté par la suite une grande réussite économique.

Il reproche surtout à E. HAGEN sa sous-estimation des facteurs idéologiques et de la réalité et lui oppose l'optimisme marxiste sur les possibilités infinies d'éducation des individus à travers une réforme idéologique.

Malgré ces critiques D. Mac CLELAND n'en défend pas moins une conception voisine du développement économique, le faisant résulter "ni de la structure sociale (WEBER) ni de l'assignation et de la redistribution des rôles sociaux basés sur la réalisation (HOSELITZ), mais uniquement d'un degré élevé de motivation et de réalisation individuelles" (24).

Et il souhaite le renversement complet de tout le courant de pensée sociale qui accorde au milieu social le rôle primordial pour y substituer "les valeurs, les motifs et les forces psychologiques qui finalement déterminent la cadence du développement économique et social" (25).

c) John KUNKEL, dans un article publié dans EDCC "Values and Behavior in Economic Development" (26) reproche à E. HAGEN et à D. Mac CLELAND d'ignorer l'environnement social présent et de préjuger des possibilités de développement économique à partir d'une conception erronée de l'homme.

Il leur oppose une approche behavioriste, le développement économique ne résultant pas, selon lui, d'une modification des valeurs, attitudes ou personnalités des individus, mais essentiellement d'un changement des modèles de comportement et de conduite.

La personnalité ne détermine pas le comportement car elle est ce comportement lui-même et peut-être définie comme un ensemble de modèles de conduite qu'un individu acquiert à la fois comme individu et membre de la société.

Pour introduire le changement, il n'est pas nécessaire de se préoccuper d'altérer les valeurs, il suffit de changer certains éléments du contexte social.

La problème est de modifier les aspects de l'environnement social qui sont indispensables à l'apprentissage d'un nouveau comportement. Et, "puisque habituellement ce ne sont que quelques aspects du milieu sociétal qui peuvent être modifiés, les efforts actuels en vue de remplir les conditions préalables du comportement doivent débiter sur une petite échelle".

En altérant ainsi partiellement la structure sociale, des changements de comportement suivront et tous deux se traduiront dans un changement individuel.

En raison de l'accent mis sur le rôle de la structure sociale, John KUNKEL estime, en définitive, que le modèle behavioriste de l'homme réconcilie l'approche individualiste et l'approche structuraliste du développement économique.

Pour John KUNKEL, le dynamisme individuel est induit par une modification structurelle préalable à la différence d'E. HAGEN et D. Mac CLELLAND qui envisagent un dynamisme individuel autonome. S.M. LIPSET a récemment critiqué ce glissement de la sociologie américaine vers une vue microscopique de la société (27).

Il doute du bien fondé de l'abandon des études du changement social et de l'analyse des sociétés globales dans une perspective historique et comparative au profit de l'étude des relations interpersonnelles, de la structure des petits groupes et de l'analyse des processus de décision à partir d'impressions ou de déductions logiques.

Envisagée dans son ensemble, l'approche classique soulève un certain nombre de remarques du point de vue des dynamismes économiques différentiels.

Se situant à un haut niveau d'abstraction et de généralité, elle ne peut saisir la réalité des pays sous-développés dans leur spécificité et leurs différences.

Optant pour une conception dualiste qui méconnaît la réalité de la structure sociale, elle oppose artificiellement pays développés et pays sous-développés, et, à l'intérieur de ceux-ci, un secteur archaïque traditionnel et un secteur moderne fonctionnant sur le modèle des métropoles avancées.

Dédaignant le recours à l'histoire, elle ne tient compte ni des liens étroits qui unissent entre eux les pays avancés ou non, ni des composantes historiques qui déterminent la situation particulière présente de chacun d'entre eux.

En même temps, au lieu d'envisager le système social dans son ensemble, elle en isole arbitrairement certains aspects structurels.

Extraits de leur contexte réel, social et historique, les dynamismes économiques sont appréhendés comme des mécanismes relevant d'une psychologie humaine générale, expliqués par une rationalité occidentale et le plus souvent envisagés de façon résiduelle comme résultant de la conjonction d'un certain nombre de conditions préalables définies à priori et ~~abstraitement~~.

II - L'approche radicale :

A l'approche lassique et libérale s'oppose un courant radical d'inspiration marxiste qui estime que la condition préalable au changement social et au développement économique réside dans un bouleversement des structures existantes.

André GUNDER FRANK illustre ce courant aussi bien dans son article : "Sociologie du sous-développement ou sous-développement de la sociologie" que dans un article postérieur plus constructif "le développement du sous-développement" (28). Il recourt pour cela à l'histoire et à une analyse faisant appel au globalisme structurel.

- Selon lui, c'est la méconnaissance de l'histoire des pays sous-développés qui engendre son assimilation abusive avec celle des pays actuellement développés. Or, "la recherche historique démontre que le sous-développement contemporain est, en grande partie, le produit historique des relations passées et présentes, économiques et autres entre les pays satellites sous-développés et les pays métropolitains actuellement développés" (29).

Le sous-développement a été engendré par le même processus historique qui a également engendré le développement économique : le développement du capitalisme.

Analysant dans divers pays d'Amérique Latine l'histoire des relations entre métropoles et satellites, il en déduit que le développement de ces derniers est inversement proportionnel à la vigueur des liens qui les attachent avec leurs métropoles et que les régions qui sont actuellement les plus sous-développées sont celles qui, dans le passé, ont eu les relations les plus étroites avec leurs métropoles.

Donc, si aujourd'hui certains pays sont sous-développés, cela est imputable au premier chef au fait que d'autres se sont développés.

"Les pays actuellement développés sont passés par des stades de développement mais n'ont jamais connu le sous-développement au sens actuel du terme.

Le sous-développement, loin d'être dû à un isolement, est le résultat de l'incorporation intégrale de ces populations au système capitaliste.

La métropole a détruit et/ou totalement transformé les systèmes économiques et sociaux préexistants qui étaient viables, les a incorporés au système capitaliste" (30).

- Pour éliminer le sous-développement, il est donc indispensable de changer la structure du système social lui-même et non simplement telles ou telles variables, rôles ou structures partielles de ce système.

Il convient pour cela de substituer une approche globaliste à une approche dualiste, soit-elle marxiste lorsqu'elle oppose un secteur capitaliste développé à un secteur traditionnel de type féodal.

Comme le souligne Pierre JALEE (31), "il n'existe aujourd'hui aucune société dualiste et toutes les tentatives visant à en établir l'existence ne constituent que des efforts visant à justifier et/ou à masquer l'impérialisme et le révisionnisme". Cette approche globaliste, portant sur l'ensemble du système social et de sa structure, envisage les structures partielles sous cet éclairage et s'étend aussi bien aux pays développés qu'aux pays sous-développés à l'échelon local, régional, national ou international.

- Dans cette optique, les dynamismes économiques sont envisagés dans le cadre de la structure de classe et de la lutte des classes, c'est-à-dire sous un angle essentiellement politique.

Franz FANON dénonçait déjà "le rôle d'une bourgeoisie nationale qui sert de courroie de transmission à un capitalisme acculé au camouflage et qui se pare du masque néocolonialiste" (32).

Dans une étude "The limiting social and structural conditions for Latin American modernization" (33), Ronald GLASSMAN estime que le capitalisme de substitution américain, tout en freinant la croissance d'une classe industrielle de travailleurs comme d'hommes d'affaires, favorise le développement dans son obédience d'une classe de bureaucrates et technocrates qui constitue une nouvelle classe moyenne contrerévolutionnaire.

A.G. FRANK renchérit, lorsqu'analysant le développement des entreprises mixtes en Amérique Latine, il y voit une association croissante du capital national et du capital étranger qui "n'aboutit qu'à soumettre les derniers éléments de la bourgeoisie nationale à la bourgeoisie impérialiste"(34).

III - Approche intermédiaire :

- Ainsi que l'a souligné récemment G. BALANDIER, si l'histoire de la pensée sociale révèle le long affrontement des conservateurs et des radicaux"... c'est à un dépassement dialectique des deux modes de lecture de la société qu'il importe de parvenir en particulier dans les sociétés en procès de développement où se saisissent le mieux la dialectique de la tradition et la modernité, la dialectique de la tradition et de la révolution

..... Si l'on considère que la société est toujours le lieu d'un affrontement permanent entre facteurs de maintien et facteurs de changement, elle porte en elle les raisons de son ordre et les raisons d'un désordre qui provoquera sa modification.

Cela explique que les adaptations soient plus nombreuses et plus fréquentes que les transformations structurelles globales (de caractère révolutionnaire)"

Cela explique aussi que "la révolution n'est jamais totalement victorieuse" (35).

- Il semble que S.M. LIPSET tente un dépassement de ce genre (36). Il souligne l'importance des idéologies d'inspiration marxiste dans les pays du tiers monde, le socialisme et le communisme y étant symboliquement associés avec l'idéologie de l'indépendance, d'un développement économique rapide, de modernisation et d'égalité sociale alors que le capitalisme est perçu comme lié aux influences étrangères, au traditionalisme et à une croissance lente. Les partis y sont moins représentatifs d'intérêts particuliers que porteurs de programmes susceptibles de mobiliser les masses en faveur de la modernisation et du développement.

Toutefois il lui apparaît que les idéologies de gauche telles qu'elles sont appliquées par les élites des pays en voie de développement servent principalement à masquer l'opposition fondamentale entre gouvernants et gouvernés et à légitimer le mythe de l'identité des élites et des masses.

Le marxisme est alors utilisé par la couche dirigeante dans un but opposé aux arguments invoqués et sert surtout à justifier ses aspirations à remplacer l'ancienne aristocratie.

Malgré ces réserves, S.M. LIPSET reconnaît que la révolution reste la voie la plus rapide pour entraîner un changement radical.

Il estime cependant qu'un glissement de la tradition à la modernité ne nécessite un total rejet des valeurs de base existantes?

Structures et valeurs sont en effet en étroite relation.

"N'importe quel système de valeurs dérive d'assises héritées de l'histoire et institutionnalisées dans le système religieux, les structures familiales, les relations de classes qui affectent l'orientation, le contenu et la rapidité du changement économique et social".

La question primordiale alors selon lui n'est pas tant la création de nouvelles valeurs que "la façon dont les idéaux culturels qui soutiennent la tradition peuvent donner naissance à ceux qui soutiennent la modernité" (37). Des réformes dans le système d'éducation peuvent avoir des conséquences favorables en favorisant l'indispensable intégration des valeurs modernes.

Cela ne peut être que le fruit d'une politique délibérée. De même les gouvernants et les partis qui sont directement intéressés par la nécessité d'une modification des valeurs doivent favoriser l'ascension démocratique de nouvelles couches sociales et réduire les privilèges anciens accordés à des groupes qui manifestent peu d'intérêt pour la croissance économique.

-- Sous le nom de "Gradualisme", Celso FURTADO a esquissé pour le Brésil une perspective de développement économique qui rejette à la fois le libéralisme économique et le marxisme révolutionnaire. Partant du clivage entre sociétés ouvertes et sociétés fermées, C. FURTADO constate l'efficacité du marxisme léninisme dans ces dernières (Russie, Chine), et son échec pour les premières (pays d'Europe Occidentale).

Selon lui, le Brésil a les caractéristiques d'une société ouverte dans le secteur industriel et d'une société fermée dans le milieu rural.

Mais étant donné que le marxisme se fonde avant tout sur la substitution de la dictature d'une classe par la dictature d'une autre classe, il serait politiquement rétrograde de l'appliquer à des sociétés qui sont parvenues à des formes sociales plus complexes c'est-à-dire aux sociétés ouvertes modernes" (38).

Pour éviter une contagion du marxisme dans le secteur rural brésilien, il convient donc que les couches sociales dirigeantes y mettent en oeuvre une modification des structures économiques qui, seules, permettront son développement graduel à l'instar du secteur industriel.

Dynamismes économiques et agents de changement :

Les courants théoriques évoqués ci-dessus envisagent des processus par lesquels pourraient être atteints le changement social et le développement économique.

Ils insistent davantage sur les voies dans lesquelles peuvent ou doivent logiquement s'inscrire les comportements générateurs de changement que sur les agents ou groupes qui doivent les manifester.

De façon plus ou moins explicite, cependant, certains de ces agents se voient attribuer un rôle déterminant en raison de leur influence, de leur pouvoir ou de leurs caractéristiques modernes, l'accord étant loin d'être réalisé sur leur nature, leur qualité et leur rôle respectif.

Le faible développement de l'économie africaine, sa large immersion dans l'ensemble de la réalité sociale aboutit à la faire dépendre très étroitement de l'exercice du pouvoir, les groupes/ ^{sociaux} dominants jouant un rôle essentiel dans le processus de croissance et de développement.

La détermination des personnes ou groupes porteurs de dynamismes économiques se rattache alors partiellement au problème controversé du pouvoir et débouche sur l'affrontement des idéologies et des réalités politiques.

La question des relations entre pouvoir économique et pouvoir politique est par exemple dominée par deux grands courants doctrinaux opposés.

La théorie marxiste voit dans le pouvoir politique la domination d'une classe dirigeante qui s'est appropriée injustement les moyens de production et dont l'exploitation grandissante est génératrice de lutte de classes. A l'opposé, la théorie dite néo-machiavélienne conclue à la domination inévitable d'une minorité (PARETO, MICHELS et la loi d'airain de l'oligarchie) et oppose élites et masses.

Des théories bien que systématiques ont une double utilité.

Sur le plan pratique, elles démasquent l'une l'existence d'une inégalité sociale à partir des rapports de production, l'autre celle d'une inégalité politique entre la minorité dirigeante et la majorité.

Sur le plan théorique, elles montrent l'insuffisance d'une part de la théorie classique de la démocratie formelle en soulignant l'inégalité réelle que dissimule la formule du "gouvernement de tous" d'autre part, celle de la "méritocratie" qui néglige le problème du pouvoir pour une explication purement fonctionnelle (39).

Une troisième tendance soutient enfin l'existence d'une pluralité de catégories dirigeantes aboutissant à une sorte de "polyarchie" ou règne des minorités opposé à l'oligarchie ou règne de la minorité (40).

Il semble, en définitive, hypothétique de pouvoir séparer l'analyse des couches dirigeantes de celle du régime politique lui-même et donc d'échapper à l'idéologie et à la discussion proprement politique.

La controverse à laquelle a récemment donné lieu le livre "l'élite du pouvoir" de G.W. MILLS (41) en est une illustration.

Définissant l'élite du pouvoir aux Etats Unis à partir des trois grandes hiérarchies institutionnelles de l'Etat, l'économie et l'armée, G.W. MILLS estime qu'aucun des trois ordres solidaires ne peut revendiquer de façon décisive le leadership.

Il dénonce la simplification qui fonde le pouvoir sur la détention des moyens de production, aussi bien que la légende du pluralisme des catégories dirigeantes ou de la minorité dirigeante (42).

Mais nombre de ses commentateurs voient tour à tour dans sa thèse une preuve de l'unité et de la pluralité des catégories dirigeantes. Au lieu d'envisager le problème de façon aussi abstraite et générale, il peut sembler préférable de s'attacher à l'étude des dynamismes eux-mêmes à travers les agents qui les manifestent plutôt qu'à la seule lumière des groupes qui ont la responsabilité de leur mise en oeuvre? Mais, dans la réalité, il est difficile d'établir cette distinction de façon tranchée comme il est difficile de détecter un véritable comportement dynamique à partir de conduites qui apparaissent comme telles. Elles peuvent, en effet, résulter d'une conduite imitative et en quelque sorte plaquée, être d'une efficacité sporadique parce que reposant sur des motivations sans rapport décisif avec les fins obtenus, ou être jugées dynamiques sous un angle ethnocentrique dans la mesure où elles rompent avec la tradition et en dépit de leur manque d'adaptation aux exigences locales.

Pour désigner les agents les plus aptes à jouer un rôle dynamique dans l'évolution sociale et économique, de nombreux auteurs utilisent le terme d'élite. L'usage en est particulièrement fréquent dans la littérature d'inspiration américaine encline à envisager la réalité sociale en termes de statut plutôt qu'en termes de classe.

Considérée le plus souvent d'une manière qualitative et normative, le concept d'élite a été rejeté par les marxistes et d'autres spécialistes des sciences sociales, le rôle d'une minorité apparaissant incompatible avec l'avènement d'une société sans classes.

Chez Gaetano MOSCA, l'élite est assimilée à la classe dirigeante et Claude TARDITS lui-même, dans une étude effectuée à Porto-Novo estime que l'élite formée par la population scolarisée est déjà constituée en une classe sociale distincte (43).

De nombreux auteurs contemporains estiment cependant qu'il s'agit de deux phénomènes distincts (C.W. MILLS, T.B. BOTTOMORE (44), de deux dimensions de l'ordre social (R. ARON) (45).

- L'analyse de la société sociale africaine en termes de classes n'est pas aussi féconde qu'en Europe où en ont été forgés les concepts car, ainsi que l'a noté G. BALANDIER "la multiplicité des formes des rapports sociaux, la diversité d'influence et de durée de l'empreinte coloniale, les revêtements successifs des trois périodes précoloniale, coloniale et postcoloniale, l'incoördination des tentatives de construction d'un état moderne, l'imbrication en même temps que l'évolution à des rythmes divers des phénomènes politiques, économiques et sociaux compliquent singulièrement les tentatives de validation des schémas habituels des classes".

S'il est possible d'y déceler des indices de l'émergence des classes sociales il semble, toujours selon les termes de G. BALANDIER que "la seule classe bien constituée soit actuellement la classe dirigeante" (46).

Quoiqu'il en soit, d'autres types de stratification peuvent interférer avec celui des classes et jouer un rôle décisif dans l'évolution sociale. Claude RIVIERE évoque ainsi le rôle des femmes, de la jeunesse, des militaires dans un monde africain mù davantage par la politique que par l'économie, par de individus que par des masses (47).

- L'analyse en termes d'élites s'appuie sur la constatation que l'évolution de toute société est diversement et inégalement influencée par l'action des agents qui la composent.

La notion d'élite est très large et constitue, comme l'a écrit S.F. NADEL une sorte de sténogramme commode (48).

Parmi les nombreuses définitions qui en ont été données, on peut retenir celle formulée récemment par Guy ROCHER : "l'élite comprend les personnes ou les groupes qui, par suite du pouvoir qu'ils détiennent ou de l'influence qu'ils exercent, contribuent à l'action historique d'une collectivité soit par les décisions qu'ils prennent, soit par les idées ou les émotions qu'ils expriment ou qu'ils symbolisent" (49).

- S'appuyant sur l'existence d'une pluralité d'élites, nombre d'auteurs s'efforcent de les classer entre elles.

La distinction la plus couramment effectuée consiste à opposer élites traditionnelles et élites modernes, cette démarche s'apparentant à l'approche qualifiée classique des voies de développement.

Le contraste entre des élites attachées à une stratification sociale traditionnelle et à des privilèges souvent maintenus artificiellement par l'ancien colonisateur et des élites progressives ayant reçu une formation de style européen ou une orientation technique est alors mise en évidence de façon à peu près systématique.

Au sein de ces dernières élites, l'accent est mis selon les auteurs sur telle ou telle catégorie spécifique (élite politique, bureaucratique, militaire, intelligentsia, élite des couches moyennes).

Le critère de distinction peut être aussi géographique par l'opposition d'une élite urbaine ou d'une élite rurale, cette dernière pouvant même être subdivisée en une élite moderne rurale composée d'enseignants, ministre du culte..... et une élite tribale formée de certains chefs et de leur entourage (50).

Il peut être encore historique. Ainsi F.N. Sougan AGLEMAGNON situe, face à une "élite de fait" léguée par la situation coloniale, 'une élite d'aspiration', composée de personnes qui sont devenues partie intégrante de l'élite par vocation ou volonté et diagnostique l'émergence d'un troisième niveau historique qu'il qualifie de troisième génération ou de "jeune garde" (51).

La base de classification peut encore reposer sur le degré de réussite et conduit alors à distinguer une "élite moderne dont la réussite est purement individuelle et orientée vers le secteur industriel et une élite de modernisation dont la réussite a un effet d'entraînement sur le groupe"(52).

Nonobstant, le fait que les élites sont toujours, en quelque façon, marginales, plusieurs auteurs se sont attachés à mettre en relief l'importance en matière de dynamisme économique d'une "élite marginale". Cette élite marginale se situe pour P.C. LLOYD (53) à mi-chemin des élites modernes et des élites traditionnelles et serait surtout composée de responsables traditionnels instruits aussi bien que de riches commerçants sans instruction.

De façon plus courante cette notion d'élite marginale se rattache à la théorie de la déviance qui assume que ceux qui introduisent le changement doivent être des déviants puisqu'ils rejettent la façon de faire habituelle.

Cette conception peut être rapprochée de celle de l'entrepreneur développée par J. SCHUMPETER (54) apanage d'individus d'élite qui ont su briser un certain nombre de résistances d'ordre subjectif (paresse intellectuelle) d'ordre objectif (par un pari sur structure neuve selon l'expression de F. PERROUX) et d'ordre social en venant à bout de la résistance des consommateurs, des firmes et des groupements professionnels.

Le rôle créateur du déviant a été conceptualisé par le terme de "marginal man" qui s'applique aux personnes qui, pour diverses raisons, restent partiellement à l'écart de la culture d'accueil et, du fait de leur moindre intégration, sont moins soumises aux valeurs établies.

Mais, comme le souligne S.M. LIPSET (55), les recherches historiques contredisent la thèse selon laquelle les individus manifestant une capacité d'innovation dans les pays en voie de développement se recruteraient principalement dans les rangs des déviants.

Elles corroborent au contraire, l'affirmation de Max WEBER selon laquelle beaucoup de groupes minoritaires n'ont pas manifesté de telles propensions (exemple des minorités catholiques en Angleterre).

H. LEFEBVRE, quant à lui, dénonce même ce qu'il appelle le "pseudo concept de la déviance" qui marque le différent du sceau de l'exclusion (56).

De même que Max WEBER, S.M. LIPSET pense que l'explication se trouve dans le système des valeurs de la société invoquée qui doit encourager le développement économique.

Si, dans les pays sous-développés, des groupes minoritaires manifestent un dynamisme économique particulier, ce phénomène met surtout en relief le fait que les valeurs fondamentales de la culture autochtone sont antithétiques avec les orientations rationnelles que doit manifester tout entrepreneur.

Max WEBER, on le sait, a également mis en relation dyanmisme économique et facteur religieux. Liant en Europe le développement du capitalisme au développement du protestantisme, il a établi un parallèle entre la rationalité du capitalisme et le sens de la responsabilité individuelle, l'abnégation de soi et l'ascétisme de l'éthique protestante.

Aux Etats Unis, D. Mac GLELAND (57), en particulier, s'est attaché à développer cette thèse en déterminant le lien entre l'esprit protestant (nécessité d'accomplissement ou Achievement Motive) et le capitalisme à travers la structure de la famille et la socialisation de l'enfance.

Des essais de transposition au développement économique moderne de l'Afrique ont souvent été tentés.

P.C. LLOYD (58) a marqué toutefois les limites de ces tentatives en insistant sur le fait que le développement économique en Afrique provient essentiellement de l'action de l'état ou des entreprises étrangères, les qualités recherchées y étant plutôt celles de bureaucrate que celles du capitaliste individuel.

Il a souligné également dans le même sens le poids des valeurs antithétiques à une accumulation systématique de capital en milieu africain.

Les tentatives de classification des élites correspondent au souci légitime de situer les uns par rapport aux autres les agents considérés comme les plus susceptibles de manifester un dynamisme porteur de développement.

Elles se cantonnent le plus souvent dans une opposition du traditionnel et du moderne ou dans un découpage fonctionnel de la réalité sociale.

Elles manifestent parfois cependant un souci d'élaboration plus marqué telle la typologie proposée par Guy ROCHER qui combine les grands types d'autorité définis par Max WEBER (autorité traditionnelle, autorité rationnelle-légale, autorité charismatique) avec la théorie de l'influence qui s'élabore aujourd'hui aux Etats Unis sur la base de l'interaction sociale envisagée comme échange social.

Il distingue ainsi tour à tour élites traditionnelles, élites technocratiques, élites économiques, élites charismatiques, élites idéologiques et élites symboliques (59).

Néanmoins, toute tentative de classification, quand bien même elle peut répondre au comment, demeure impuissante à expliquer le pourquoi des dynamismes économiques.

Jack L. WALKER reproche aussi à la théorie élitiste de présumer l'incapacité du citoyen moyen en sous-entendant un concept de l'homme ordinaire passif et inerte (60).

Or l'appréhension des dynamismes économiques doit s'effectuer à tous les niveaux où peut se saisir notamment l'affrontement du traditionnel et du moderne. L'existence de ces dynamismes peut aussi bien se manifester par un comportement de résistance ou de transfert que par "un comportement moderne adapté".

Dans son étude des communautés villageoises de la côte orientale malgache G. ALTHABE (61) montre ainsi la dynamique interne qui se manifeste à l'échelon local. A partir de l'exemple de la circulation monétaire il met en évidence comment l'univers villageois se réorganise de manière à maîtriser, à digérer le contact partiellement destructeur avec l'extérieur et bien plus comment il se sert de ce contact pour renforcer son fonctionnement interne.

Dans sa préface à l'ouvrage de G. ALTHABE, G. BALANDIER note qu'un culte novateur comme celui du tromba "montre le transfert, au plan de l'imaginaire social et des pratiques essentiellement symboliques des solutions aux problèmes que les communautés ne parviennent pas encore à résoudre effectivement.

Si les dynamismes économiques peuvent être appréhendés à partir des divers agents qui les manifestent, leur interprétation n'est, en définitive possible que si on replace ces agents dans les structures sociales particulières où ils se meuvent et dans la structure de la société globale dont ils sont partie intégrante.

Dans l'Anthropologie économique des Gouro, Claude MELLASSOUX (62) montre que "la persistance de l'ancienne société paysanne dépend moins de son "conservatisme" ou de l'adaptabilité" de ses membres que la place qu'elle occupe dans la société globale.

... La persistance de la société traditionnelle s'explique par son insertion comme composante nécessaire dans l'économie globale au sein de laquelle elle se préserve parce que représentant la seule forme d'organisation sociale et économique capable dans la conjoncture actuelle, de satisfaire les besoins vitaux de la population".

I N D E X

- (1) André NICOLAI - Comportement économique et structures sociales. PUF. 1960
- (2) Georges GRANAI - Le problème du changement social et la théorie sociologique. in cah. Internat. de Socio. vol. XXXVI, 1964, p.42
- (3) François PERROUX - L'économie des Jeunes Nations. IUF 1962
- (4) Pierre HASSNER - A la recherche de la classe dirigeante : le débat dans l'histoire des doctrines in Rev. franç. de Sc. Polit. vol. XV, n°1, fév. 1965, p.40
- (5) Maurice GODELIER - Rationalité et irrationalité en économie Maspero, 1968, p. 239
- (6) Idem p. 274
- (7) Georges GRANAI - Le problème du changement social... op. cit. p. 33
- (8) Melville J. HERSKOVITS - Les bases de l'Anthropologie culturelle. Petite bibliothèque, Payot, 1967, p. 216
- (9) Georges BALANDIER - Dynamique des relations extérieures des sociétés archaïques in traité de Sociologie de Gurvitch, PUF, 1963, tome II, p. 455
- (10) Max GLUCKMAN : Analysis of a social situation in Modern Zululand in Bantu Studies, 14-2-1940
- (11) Georges BALANDIER - Sociologie actuelle de l'Afrique Noire, Paris, 2ème ed. 1963, chapitre 1.
- (12) Georges BALANDIER - Anthropologie Politique, POF, 1967, p. 226
- (13) idem p. 23
- (14) E.R. LEACH - Political systems of Highland Burma. London 1954, cité par G. BALANDIER, in Anthropologie Politique, p. 23
- (15) Manning Nash : Introduction, Approaches to the study of Economic Growth, in Journal of Social Issues, vol. 29, n°1, 1963, p. 5
- (16) André GUNDER FRANK - Sociologie du sous-développement et sous-développement de la sociologie, in cah. V, Pareto, n°15, 1968, pp. 165-221.
- (17) Georges BALANDIER - Tradition et continuité, in cah. internat. de sociologie vol. XLIV, 1968, p. 5.
- (18) Bert F. HOSELTZ - Sociological Aspects of Economic Growth Glencoe III, 1960

- (19) TALCOTT PARSONS - The social System, Glencoe III, 1951
- (20) Jacques FREYSSINET - Le concept du sous-développement, Paris, 1966, p. 135 et
Paul BARAN- Eric HOBBSBAWM : The stages of Economic Growth Kyklos, vol. 14,
1961
- (21) Philippe COUTY, BLSH , 1968
- (22) Everett E. HAGEN - On the theory of social change,
Dorsey Press, 1962
- (23) David Mac CLELLAND - A psychological approach to Economic Development in EDCC,
vol. 12, n°3, Avril 1964, p. 320
- (24) David Mac CLELLAND - The Achieving Society, Princeton, Van Nostrand, 1961
- (25) David Mac CLELLAND - Motivational Patterns in Southeast Asia in Journal of
Social Issues, vol. 29, n°1, Janv. 1963
- (26) John KUNKEL - Values and Behavior in Economic Development in EDCC, vol. 13, n°3,
Avril 1965
- (27) Seymour Martin LIPSET - Revolution and Counterrevolution change and persistence
in Social Structures, Basic Books, New York, 1968, p.5
- (28) André GUNDER FRANK - Le développement du sous-développement, Maspero, 1970
- (29) idem
- (30) idem
- (31) Pierre JALIEE - Tiers Monde, quel tiers monde ? Maspero.
- (32) Franz FANON - Les damnés de la terre. Maspero.
- (33) Ronald GLASSMAN - The limiting social and structural conditions for Latin
American Modernization. in social research, vol. 36, n°2, 1969
- (34) A.G. FRANK - Le développement du sous-développement op. cit.
- (35) G. BALANDIER - Tradition et continuité op. cit. p.8
- (36) S.M. LIPSET - Political cleavages in Developed and Emerging Politics in Revolution
and counterrevolution op. cit. p. 208
- (37) S.M. LIPSET - Values, education and Entrepreneurship in Aldo Solari and
S.M. LIPSET - Elites in Latin America, New York, 1967
- (38) Celso FURTADO - Brésil quel type de révolution ? in EL Trimestre económico,
vol. XXIX, n°115, 1964

- (39) Pierre HASSNER - A la recherche de la classe dirigeante, op. cit. p.40
- (40) Robert DAHL - Who governs ? New Haven, Yale, Univ. Press, p. 7
- (41) C. Wright MILLS - L'élite du pouvoir, Maspero, 1969
- (42) C.W. MILLS - L'élite du pouvoir, op. cit. p. 21 et suivantes
- (43) Claude TARDITS - Porto Novo - Les nouvelles générations africaines entre leurs traditions et l'Occident. in bull. internat. des Sc. Soc. vol. 8, n°3, 1956
- (44) T.B. BOTTOMORE - Elites et sociétés, Paris, Stock, 1967
- (45) Raymond ARON - Social structure and the Ruling Class. in the British Journal of Sociology, I, n°2, June 1950, p. 126
- (46) G. BALANDIER - Anthropologie politique op. cit. p. 197
- (47) Claude RIVIERE - De l'objectivité des classes sociales en Afrique Noire, in cah. internat. de socio. 1969, vol. XLVII
- (48) S.F. NADEL - La notion d'élite sociale. in bull. internat. des Sc. Sociales vol. 8, n°3, 1956
- (49) Guy ROCHER - Le changement social, Paris, 1970, éd. HMH, Coll. Points, p. 135
- (50) Philip MAYER - The tribal elite and the transkeian elections of 1963 in PC LLOYD The new elites of tropical Africa, London, Oxford Univ. press, 1966.
- (51) F. N'Sougan AGBLEMAGON - Le rôle des élites dans la construction nationale en Afrique Noire, colloque CHEAM, 3-4 Mars 1967, p. 15
- (52) Bilan et perspectives de recherche, ORSTOM-Dakar, 1970, p.2.
- (53) P.C. LLOYD - The study of elites. in the new elites of tropical Africa op. cit.
- (54) André MARCHAL - Sociology des fluctuations économiques. Joseph SCHUMPETER et le rôle de l'entrepreneur novateur. in traité de sociologie générale de Gurvitch, PUF, 1963, tome I, p. 430
- (55) S.M. LIPSET - Values, education and entrepreneurship op. cit.
- (56) Henri LEFEBVRE - Le manifeste différentialiste. Gallimard, col. idées, 1970, p. 167
- (57) David McO CLELAND - The achieving society op. cit.
- (58) P.C. LLOYD - The study of elites, op. cit.

- (59) Guy ROCHER - Le changement social op. cit. p. 135
- (60) Jack L. WALKER - A critique of the elitist theory of democracy in Amer. Polit. Sc. Review, vol. IX, n°2, June 1966
- (61) Gérard ALTHABE - Oppression et libération dans l'imaginaire, Maspero, 1970
- (62) Claude MEILLASSOUX - Anthropologie économique des Gouro, Mouton, 1962
-

B - A la suite de l'exposé de G. BLANCHET, il a été fait remarquer que l'essai d'interprétation théorique des dynamismes économiques différentiels soulève quatre sortes de problèmes :

- le problème des rapports entre le changement et le progrès
- le problème des grandes théories du changement
- le problème des porteurs du changement
- le problème des blocages éventuels du changement

- Le premier problème tient à l'ambiguïté qui se manifeste dans l'utilisation des termes de progrès, croissance, développement, dynamismes économiques. L'économiste partant d'un point de vue ethnocentrique exclut souvent le buissonnement de lignes divergentes d'évolution et réduit le problème du changement au problème du progrès économiquement mesurable et privilégie donc les seuls dynamismes économiques. Cependant comme les contraintes exercées par les sociétés dominantes sont essentiellement économiques, l'accent mis sur l'anthropologie économique peut se justifier.

- Dans les différentes explications du changement, on peut distinguer quatre types principaux d'approche :

a) Le structuralisme et le fonctionnalisme qui, s'ils n'ont pas le même point de départ, se heurtent à la même difficulté d'expliquer le changement et suivent une pente naturelle qui aboutit au fixisme.

De là découle, par exemple, la difficulté pour Talcott PARSONS d'expliquer l'arrivée au premier plan d'individus marginaux.

De même le structuralisme aborde le terme de transformation dans un sens logique et mathématique comme le passage d'états de rapports sociaux vers d'autres états de rapports sociaux, ces états subséquents, étant déjà inclus dans la matrice initiale.

b) L'évolutionnisme se présente sous deux formes :

. une forme idéaliste qui met l'accent sur le changement des idées et qui est représenté par un courant qui va de CONDORCET au culturalisme actuel, en passant par Auguste COMTE et DURKHEIM.

. une forme matérialiste principalement dans sa variété marxiste qui insiste sur l'emprise croissante de la nature réalisée par le développement progressif des forces productives.

Deux reproches peuvent être formulés à l'encontre de l'évolutionnisme :

. il a tendance à considérer l'évolution comme unilinéaire (MARX et ENGELS admettent cependant la possibilité d'un buissonnement dans les pays en dehors de l'Europe, mais privilégient la séquence européenne en lui conférant une manière de valeur universelle parce qu'elle s'impose aux autres "lignées").

. il ramène le changement au progrès en mettant l'accent sur une emprise croissante de la nature (comme dans le critère marxiste) ou en privilégiant l'accomplissement (à la suite de Max WEBER) ainsi que d'autres facteurs tels ceux religieux ou de parenté.

c) Le "changementalisme", dans le but d'éviter les reproches précédents, insiste sur la pluralité des voies de transformation et des systèmes sociaux possibles. Illustré par PARETO, ce courant, s'il met en relief le changement, ne fournit aucune indication sur son orientation et son sens.

d) Le diffusionnisme et l'acculturationnisme expliquent le changement par les mises en contact, le jeu des influences réciproques. Mais la façon contingente dont se produisent ces phénomènes ne permet pas de prédire à priori la direction du changement.

Si l'on essaie de découvrir le noyau rationnel de chacune de ces écoles, on peut remarquer que pour le structuralisme comme pour le fonctionnalisme, la transformation d'une société se réalise sous l'effet de son fonctionnement. Cela permet en même temps d'établir un pont avec le marxisme.

Mais il semble qu'il faille privilégier les changements dans le fonctionnement économique, puisque même LEVI-STRAUSS est obligé d'admettre qu'en règle générale, c'est la société développée qui impose son fonctionnement à la société moins développée, le développement économique s'accompagnant nécessairement d'un effet de domination, conséquence logique d'une contrainte objective.

Le marxisme, quant à lui, privilégie effectivement le fonctionnement économique. Mais il semble tomber dans l'unilinéarité. Dans le capital, MARX fait abstraction des différences de développement entre nations, de l'existence même des nations et des relations internationales.

Ce qui lui importe, c'est l'emprise croissante sur la nature et sur les autres, une séquence particulière, l'europpéenne, pouvant alors acquérir une valeur universelle.

Par contre, lorsque, comme dans le 18 brumaire, il raisonne au niveau des sociétés concrètes, il tient compte des particularités nationales et réintroduit les facteurs qu'à se sont attachés à mettre en évidence les diffusionnistes et acculturationnistes.

Aussi l'opposition entre évolutionnisme et changementisme, diffusionisme ou acculturationnisme résulte pour une grande part semble-t-il d'une différence de niveau de raisonnement et non d'une incompatibilité fondamentale.

Les évolutionnistes raisonnent au niveau très abstrait des systèmes et sont amenés alors à privilégier l'étude de la séquence particulière qui a "réussi" tandis que diffusionnistes, "changementalistes" et acculturationnistes raisonnent au niveau des sociétés concrètes et sont donc amenés à constater la pluralité des séquences de transformation.

Si cette interprétation est la bonne, on pourrait envisager d'opérer une synthèse des noyaux rationnels de ces différentes explications.

- Le problème des porteurs du changement soulève le problème de l'opposition entre la thèse élitiste et celle mettant l'accent sur l'action des groupes.

Les tenants de la première thèse se heurtent à la difficulté d'expliquer l'apparition d'une élite, particulièrement si cette élite est définie sous un angle fonctionnel.

La seconde thèse est plus satisfaisante dans la mesure où ce sont des groupes qui ont accès ou maîtrisent le plus souvent les principales forces productives (terre, capital, travail, connaissance etc...).

- Le problème des blocages du changement a donné lieu à peu de développement scientifique jusqu'à présent.

Plusieurs points essentiels demandent cependant à être éclaircis. Il faudrait expliquer pourquoi les sociétés ne changent que sous la contrainte, et comment cette contrainte peut aboutir à deux formes de blocage :

- . la disparition physique des individus de la société considérée, ou l'exode de cette société hors du champ d'action de la contrainte extérieure de façon à pérenniser sa reproduction à l'identique.
- . la désorganisation sociale du groupe, laissant ses anciens membres dans un état de sujétion et de dépendance à l'égard des nouvelles structures dominantes.

Il faudrait également analyser la réussite du changement en cas de non blocage.

Certains points sont précisés dans la discussion qui suit :

1°)-Avant le 16ème siècle, les sociétés étaient engagées dans une pluralité de séquences d'évolution. Par la suite, une séquence donnée, et une seule impose sa façon d'être aux autres sociétés, et il se produit une sorte d'unification de l'histoire du monde.

Aussi désormais, les deux modes de raisonnement (au niveau des systèmes et au niveau des sociétés concrètes) tendent-ils à coïncider.

Mais apparaît alors une contradiction : le capitalisme, unificateur de l'histoire, se greffe pourtant mal sur les sociétés colonisées, ~~moins~~ à cause de particularités locales qu'en raison de sa propre logique qui lui fait éviter de se susciter des concurrents.

Dans l'histoire occidentale même, la diffusion et le développement du système (des pays méditerranéens, vers la Hollande et la France, puis vers la Grande Bretagne, enfin vers les Etats Unis) ont été subordonnés chaque fois, au renversement d'effets de domination. La séquence type est alors : pays dominants à un stade du capitalisme.... tendance à la pérennisation dans la répétition + exportation des contradictions..... renversement par une économie périphérique dominée (et sous-développée) des effets de domination + rattrapage du retard + "invention" d'un stade ultérieur du système.

Le problème actuel est de savoir si cette séquence traditionnelle pourra à nouveau être pratiquée par les pays sous-développés et dominés actuels ou si, faute de pouvoir naturaliser, "d'indigénéiser", le capitalisme, il ne leur reste plus comme alternative que de demeurer les "marches lointaines et désarticulées du système ou d'opter pour un autre système (URSS, Chine, Cuba, Algérie....).

2°)-A défaut de se naturaliser et de s'indigénéiser, le capitalisme manifeste une forte capacité d'implantation et d'extension.

Pour appréhender son rôle, il serait nécessaire d'élaborer une théorie des relations internationales et des effets de domination, comme une théorie de l'état et du pouvoir politique en pays sous-développé.

Certains problèmes fondamentaux restent en effet pendants :

-problème à un niveau local de l'implication des populations dans le système capitaliste,

-problème de l'articulation du système capitaliste avec le pouvoir politique local,

-problème de la création de la récupération et de l'utilisation du surplus au travers des relations internationales.

II - APPROCHE THEORIQUE DANS LE CADRE DE L'ANTHROPOLOGIE ECONOMIQUE

A - L'ETUDE DES DYNAMISMES ECONOMIQUES DANS LE CADRE DE L'ANTHROPOLOGIE
ECONOMIQUE

Cl. ROBINEAU

Le présent exposé suit celui de M. Gilles BLANCHET sur les principales conceptions théoriques dans le domaine des dynamismes économiques différentiels. Il a pour objet de faire le point sur la discipline à laquelle ce thème se rapporte, l'Anthropologie économique, de montrer comment il s'y articule et, en fonction de l'état d'avancement de cette science, d'en dégager les perspectives de recherches.

Etat de l'Anthropologie économique

Un article récent de George DALTON (1), faisant le bilan de l'Anthropologie économique (2) permet de situer l'état d'avancement de cette discipline qui porte encore, de façon trop marquée, les stigmates de ses origines américaines.

Le terme vient de HERSKOVITS qui réédita en 1952 sous le titre "Economic Anthropology" son livre de 1940 intitulé : "La vie économique des peuples primitifs" (3). La discipline avait déjà été illustrée par Richard THURNWALD qui avait écrit une étude d'économie primitive (4). Elle avait, parallèlement, bénéficié des travaux de l'ethnologue océaniste anglais Raymond FIRTH sur l'économie primitive des Polynésiens(5). Il est donc et déjà important de noter qu'il s'agit là d'anthropologues

(1) Economiste à la North Western University, George DALTON est considéré comme le successeur et le disciple de Karl POLANYI un des maîtres de l'Anthropologie économique.

(2) DALTON George, 1969, Theoretical issues in Economic Anthropology, Current Anthropology, February, p. 63

(3) HERSKOVITS Melville, 1940, The Economic Life of the Primitive People, New York

(4) THURNWALD Richard, L'économie primitive, Paris, Payot

(5) FIRTH Raymond, 1929, The Primitive Economics of the New-Zealand Maori, 1939, Primitive Polynesian Economy

faisant du "prosélythisme économique", si l'on peut ainsi s'exprimer : il y a, en particulier dans les travaux de HERSKOVITS et de FIRTH, la présupposition que les concepts, les lois de l'économie classique (1) se retrouvent dans la culture des peuples qu'ils ethnographient ; ainsi, Sol TAX qui parle du "capitalisme d'un sou" (2).

Pourtant, des tentatives plus anciennes avaient été faites en vue d'intégrer dans l'explication économique les facteurs sociaux et culturels que les économistes classiques écartaient jusque là (3) : ainsi le courant de "l'institutionnalisme" américain se trouve dans une ligne de pensée qui s'est dessinée dès le début du XIXème siècle.

C'est la publication de Trade and Market ... (4), fruit de la collaboration d'économistes et d'anthropologues et de plusieurs années de travaux (5) qui annonce la création d'une discipline nouvelle. Pour Karl POLANYI, Conrad ARENSBERG et leurs disciples, l'Anthropologie économique est :

- 1°) une discipline distincte de la Science économique
 - 2°) qui a ses concepts et ses lois distinctes
 - 3°) et qui fait appel, dans sa méthode, à l'anthropologie et à l'histoire.
- a) Un effort de re-définition de l'économie a été tenté.

Opposition d'une conception substantive à une conception formaliste. Cf à ce sujet Maurice GODELIER (6).

b) Au contraire des économistes qui ont tendance à formaliser et appauvrir la réalité économique en éliminant tous ses aspects sociaux et culturels, les anthropologues économistes de Trade and Market.... décrivent et restituent des économies concrètes dans tout leur contexte de civilisation en recourant à l'histoire et à l'anthropologie (Cf. les descriptions des économies anciennes ou des Aztèques).

(1) J'entends ici le terme classique dans une acception très large : libéral, capitaliste, marginaliste, néo-classique, keynésien....

(2) Dalton fait la critique de cette attitude

(3) Les "écoles historiques allemandes" constituent une réaction à l'égard de l'abstraction représentée par la doctrine classique et les pensées marginalistes.

(4) POLANYI Karl, ARENSBERG Conrad, PEARSON Harry (Ed.), 1957, Trade and Market in the Early Empires, Glencoe, Illinois, The Free Press, 1st ed.

(5) POLANYI constitua vers 1960, une équipe de recherches interdisciplinaires dont Trade and Market constitue l'aboutissement des travaux.

(6) GODELIER Maurice, 1965, Objet et méthodes de l'Anthropologie économique, l'Homme, V, 2.

c) La recherche de concepts et de lois aboutit à certains résultats

1°) Ce qui différencie les économies anciennes, archaïques ou traditionnelles (1) des économies modernes, c'est que les phénomènes économiques sont bien davantage noyés (2) dans les structures sociales dans les premières que dans les secondes ;

2°) Importance donnée au concept d'institution. Les économistes ne s'attachent pas suffisamment à souligner l'aspect institutionnel des phénomènes économiques (3).

3°) A propos des phénomènes d'échanges qui constituent la trame de toute économie, systématisation en types : à base de réciprocité, de redistribution, de marché et correspondance avec des types précis d'organisation sociale.

En outre, d'autres questions débattues (exemples : le surplus, la monnaie) vont faire émerger dans les années qui suivent une cohorte de chercheurs (pour mémoire, cf. La querelle du surplus).

Je pense que le livre de Karl POLANYI a été un stimulant pour les **recherches** en Afrique, il faut souligner les travaux de Claude MEILLASSOUX (4) et de Paul BOHANNAN et Georges DALTON (5). D'où, ainsi, une floraison de recherches dont témoigne la publication récente de livres collectifs (6) et qui a fait apparaître comme bienvenue la mise au point de Georges DALTON.

Anthropologie économique et dynamismes différentiels

La contribution de DALTON fournit un cadre conceptuel pour l'analyse de la notion de dynamisme économique. L'Anthropologie économique, dit-il, s'occupe des règles sociales qui assurent le fonctionnement de l'économie par la description des activités et l'analyse des processus de circulation et d'échange dans les petites communautés pré-industrielles du monde sous-développé. Une telle définition

(1) J'emploie le terme traditionnel bien que, très employé, il ait un sens peu précis pour désigner les économies qui ont peu à faire avec les sociétés industrielles ou les économies de marché.

(2) encastés : embedded, pris au filet : enneshed

(3) La structure économique est souvent définie comme un ensemble de pôles ou de flux

(4) MEILLASSOUX Claude 1960, Essai d'interprétation de phénomène économique dans les sociétés traditionnelles d'auto-subsistance, Cahiers d'Etudes Africaines, 1, 4, 1966, Anthropologie économique des Gouro de Côte d'Ivoire, Mouton.

(5) Notamment : BOHANNAN Paul, DALTON George (ed), 1962, Markets in Africa, Northwestern University Press

(6) Cf. les ouvrages collectifs d'Anthropologie économique édités par DALTON et FIRTH à peu près simultanément.

paraît convenir à la problématique implicite de Philippe COUTY qui souligne que l'idée de dynamisme économique n'a de sens que si elle se rapporte, non pas à l'économie elle-même, "arrangement abstrait de quantités", mais "au milieu humain qui en est le support et le moteur" (1) .

Cependant, je tiens à préciser dès l'abord, car cela est important pour l'analyse du dynamisme économique, que l'anthropologie économique selon DALTON apparaît comme une ethnologie orientée, spécialisée dans les aspects économiques et conçue d'une manière assez large pour englober les problèmes actuels du changement social et de la modernisation.

Hormis cette définition, DALTON précise le champ social de l'Anthropologie économique (études des économies "primitives" et paysannes), le fonctionnement de ces économies, et leurs processus actuels de changements et de modernisation.

1- Economies "primitives" et paysannes

L'effort de catégorisation de DALTON est intéressant parce qu'il précise le domaine des économies sous-développées qui posent des problèmes de dynamisme.

Les économies "primitives" (ou de subsistance) et paysannes requièrent, pour leur analyse, des catégories socio-économiques parce que les transactions de biens et services sont souvent l'expression de rapports familiaux, religieux ou politiques. Ainsi, pour nous, la réussite économique est souvent, aussi, réussite sociale et/ou politique et elle se réalise par des canaux souvent déterminés par l'organisation sociale et les valeurs culturelles.

Ces économies sont très diverses : économies des sociétés de type segmentaire(2), de société à Etats "primitifs" (3), économies paysannes. La notion d'économie paysanne d'autant plus intéressante à creuser, dans une perspective dynamique parcequ'elle constitue un dépassement, une évolution des économies de subsistance se révèle difficile à préciser pour deux raisons :

- l'une est que les sociétés paysannes sont intermédiaires entre des sociétés de stricte subsistance et les sociétés urbaines ;

- l'autre est que, de ce fait, et par suite de l'infinie variété des facteurs locaux et des conditions historiques locales, il existe une très grande variété d'économies paysannes.

(1) COUTY Philippe, 1969 - L'Economie sénégalaise et la notion de dynamisme différentiel, Dakar, ORSTOM, diffusion interne, p. 1.

(2) Sociétés dites "lignagères". L'article de Claude MEILLASSOUX déjà cité (MEILLASSOUX, 1960) offre l'analyse d'un tel type de société.

Les économies paysannes révèlent, cependant, quelques traits communs :

1°) Ce sont des économies de petits moyens, marquées par une forte emprise du métier et connaissant le plus souvent un bas niveau de production ;

2°) A la différence des économies "primitives", leurs subsistances dépendent de la production pour le marché et de ventes au marché ;

3°) Mais les économies paysannes ne connaissent que des rudiments de capitalisme.

2- Fonctionnement de l'économie

Pour DALTON, une économie est un ensemble structuré qui fournit les moyens matériels de la vie individuelle et collective, pour cela, il existe des règles d'organisation économique précises : mobilisation des ressources naturelles ; modes de coopération sociale pour la production ; règles sociales concernant la technologie (acquisition, usage et transfert de l'outillage) ; processus de distribution et de circulation de produits. Pour notre perspective, une telle analyse est décevante car ici l'anthropologue n'est pas du tout économiste : il n'envisage pas son économie en termes de produit social, d'accumulation, de reproduction et de diffusion de ce produit ; il n'envisage que l'ethnographie économique d'un non-économiste.

3- Changements et modernisation

DALTON établit une typologie du développement dans les sociétés. Il distingue le changement dégénérateur (4), la croissance sans développement et le développement. Les distinctions recouvrent les situations différentes qui résultèrent de la pénétration européenne et soulignent les conséquences culturelles qui suivirent. Pour notre objet, elles ne sont pas inutiles, mais rigoureusement insuffisantes ; le processus économique de la croissance et du développement avec ses interréactions sociales et culturelles n'est pas abordé : DALTON en a glissé, avec quelques notations économiques épisodiques, à la description des processus sociaux et culturels eux-mêmes. Je pense que l'abondance de la littérature anthropologique sur le sujet peut expliquer cette déviation dans l'exposé de DALTON, mais il était nécessaire alors, au regard de l'Anthropologie économique d'en faire la critique.

(3) Etats "primitifs", Etats "archaïques", Etats "traditionnels" ; par opposition aux Etats dits "modernes" ou contemporains ou historiques et dont l'évolution a abouti à une forme d'Etat contemporain. Les Etats "primitifs" font référence aux Etats de l'Orient ancien, à ceux de l'Afrique précoloniale ou du Mexique et du Pérou précolombiens.

(4) Degenerative change

Ce qui parait en cause est, me semble-t-il, l'orientation anthropologique de DALTON. Il est clair que DALTON a une vision ethnographique, "statique", toute perspective d'histoire, de sociologie dynamique est absente. D'où le caractère décevant de cette quête auprès de DALTON pour la notion de dynamisme économique.

Pour une Anthropologie économique dynamique

La recherche des dynamismes économiques exige un cadre conceptuel, et une méthode. Avec l'enquête non-directive d'observation participante, l'Anthropologie fournit une base méthodologique valable pour l'investigation générale ou orientée dans les communautés humaines. En revanche, il reste à améliorer les conceptions anthropologiques en vue de l'étude des dynamismes économiques.

La définition préalable de cette notion est nécessaire. On rappelle que Philippe COUTY suggérait, dans le document cité ci-avant, que le phénomène de dynamisme intégrait aux notions strictement techniques de croissance et de développement économique tout un contenu humain qui en est le support moteur. A l'occasion des recherches menées en Polynésie orientale - au Iles de la Société -(1) sur le même thème, on a distingué la notion de dynamisme de celles de croissance et de développement par l'attention portée aux aspects psychologiques, sociaux et culturels et notamment aux phénomènes de comportement des individus et des groupes (2). On a ainsi décrit une pluralité de dynamismes, actuels ou passés chacun caractérisé par :

- un moteur (la personne ou le groupe social agissant) ;
- un contenu (la variété des activités économiques ou l'activité dominante créatrice du produit social qui se trouve à la base du progrès économique) ;
- une forme, déterminée par les rapports économiques et sociaux en jeu ;
- des effets économiques, géographiques, sociaux, culturels.

Quelle correction l'optique anthropologique doit-elle subir pour intégrer à son système de connaissance et d'explication les phénomènes de dynamismes économiques et donner à ceux-ci le cadre conceptuel dont l'approfondissement de leur recherche a besoin ?

(1) Enquête interdisciplinaire ORSTOM en Polynésie 1966-1969

(2) ROBINEAU Claude, 1968, Comportements et dynamismes économiques différentiels en Polynésie. Centre de Pape'ete, inédit, 9 p. dactylographiées

Je pense qu'une analyse anthropologique qui considérerait les phénomènes humains comme en évolution, qui considérerait les structures comme des ensembles en évolution, qui, reprenant un vieux débat, opterait pour une conception plus gurvitchienne que levi-straussienne de la notion de structure, permettrait d'éviter, en Anthropologie économique, ce que j'appellerai l'écueil du statique , c'est-à-dire cette vision selon laquelle l'économie du groupe fonctionne comme un ensemble cohérent d'éléments stables qui s'équilibrent l'un par l'autre. La notion d'évolution économique et sociale se trouverait au coeur de l'analyse d'Anthropologie économique et celle de changement ne se trouverait pas, comme dans l'exposé de DALTON, raccrochée comme un wagon surnuméraire dans le train de l'ethnographie économique. L'histoire (histoire de vie, histoire de groupe) constitue, à mon sens, une méthode complémentaire nécessaire pour une anthropologie dynamique.

Le cadre conceptuel de l'Anthropologie économique, exposé par DALTON, ignore aussi l'analyse du comportement économique et des rapports sociaux. C'est là une lacune, préjudiciable pour l'étude des dynamismes économiques et qui doit être aussi rapprochée de l'absence de toute perspective historique ; car l'histoire, seule, peut donner tout son sens à des comportements ou des rapports perçus.

Finalement, ce qui manque dans l'apport de DALTON, pour édifier une théorie du dynamisme économique, c'est l'appareil conceptuel d'une anthropologie économique générale. Ceci est d'autant plus curieux que des anthropologues économistes ou des économistes sociologisants ont étudié depuis un certain nombre d'années une série de phénomènes généraux : autosubsistance, modes de production, monnaie "primitive", marchés, surplus, qui peuvent servir de base à un corps de théorie générale.

Cette critique ne doit pas faire méconnaître le travail considérable de mise au point qui a été accompli en Anthropologie économique. La tâche d'améliorer un cadre existant est peu de choses par rapport à celle qui consiste à le créer. On a voulu, ici, proposer d'améliorer l'outil qui nous était présenté, et, seulement, dans la perspective des préoccupations de ce colloque.

B - DE L'ETUDE DES "DYNAMISMES ECONOMIQUES DANS LE CADRE DE L'ANTHROPOLOGIE ECONOMIQUE" exposée par CLAUDE ROBINEAU

Cinq points particuliers sont ressortis :

- La dénomination d'Anthropologie économique elle-même recouvre des réalités différentes.

Envisagée à la manière de MAUSS, elle s'applique à toutes les sociétés et s'attache à l'étude du phénomène économique total.

Dans une optique anglo-saxonne, son champ d'application est restreint aux sociétés sous-développées, et elle s'apparente par son contenu à l'ethnologie dans sa définition française.

Ce qui semble inquiétant dans cette dernière définition c'est, qu'à réserver l'anthropologie économique aux pays sous-développés, on sous-entend que c'est la science économique qui, dans les pays développés, joue ce rôle d'anthropologie alors qu'il est patenté que celle-ci n'intègre pas les facteurs sociaux.

- L'économie peut être définie de façon formelle ou substantive.

Par rapport à une définition formelle (combinaison optimale de biens rares par exemple) une définition substantive, réaliste est beaucoup plus large et englobe toute formation économique même lorsqu'elle n'adopte pas la rationalité occidentale.

- Les résultats de l'anthropologie économique américaine sont décevants.

Cela provient surtout du fait qu'elle adopte comme concept fondamental celui d'institution, concept ambigu qui n'a pas la même signification aux Etats Unis et en France.

Les Américains font de la notion d'institution un terme synonyme de rapports sociaux et de modèles de comportement d'interrelation standardisés.

Cela a pour conséquence de valoriser comme cause déterminante de l'état du changement d'une société, le système de valeurs et de conduire ainsi à un indéterminisme généralisé. On admet que le social est contraignant -sans reconnaître qu'il est également nécessaire-.

- L'apport de DALTON consiste en un "survey" satisfaisant de l'anthropologie américaine, mais il ne va guère au delà et n'apporte rien en ce qui concerne le changement.

Il a cependant le mérite après POLANYI de dénoncer l'attitude universaliste auparavant prévalente, et de montrer comment l'économie peut, dans de petites communautés être encadrée dans le système domestique qui s'avère alors déterminant.

3ème PARTIE

I - RESUME DU RAPPORT DU PROFESSEUR A. NICOLAT

A- TYPOLOGIE SOMMAIRE DES REPONSES SOCIALES POSSIBLES FACE A UNE MISE EN CONTACT ASYMETRIQUE

Les solutions théoriquement possibles semblent être les suivantes :

- destruction physique pure et simple
- rejet (contre acculturation) = inefficace = mort physique
= efficace = repliement, exode
- assimilation (récupération) = digestion de l'apport extérieur mis au service de l'ancien système social
- accomodation = réajustement du système social antérieur pour faire une place contrôlée aux éléments étrangers (exemple Sérer)
- reconstruction = absorption de la contrainte extérieure avec reconstruction d'un système social similaire, mais non identique au précédent et différent quoique communicant avec le système social dominant (exemple des Ouolof)
- adoption (naturalisation) = "indigénéisation" du système social dominant (exemple du Japon)
- dissolution (mort sociale, ethnocide) = destruction du système antérieur suivie d'une insertion individuelle dans des rapports sociaux qui demeurent étrangers (exemple de la Polynésie)
- dépassement = passage à un type de rapports de production (et à un système social) supérieur aux deux types de système mis en contact asymétrique, après renversement de la domination (exemple de la Chine).

Cette typologie se présente comme un instrument d'analyse logique sans contenu véritable.

Chaque cas concret est un baroque de ces diverses solutions.

Certaines solutions, en outre, ont peu de chances de se rencontrer dans la réalité (cas de l'assimilation par exemple).

L'unification de l'histoire du globe réduit encore le nombre des possibles.

B- PROBLEMES NON RESOLUS

• Il faut passer des possibles théoriques aux probables. Pour cela, il faut tenir compte :

- des caractéristiques respectives des deux sociétés ou contact asymétrique.

Il est, par exemple, plus "facile" au Japon féodal et non colonisé de "naturaliser" le capitalisme qu'au Congo.

- de l'intensité de la domination (écart technologique, durée de la domination, taille des sociétés en présence, colonisation de peuplement ou non)

- des voies empruntées par la domination.

• Les cas concrets montreront vraisemblablement un "baroque" de réponses.

• Il y a éventuellement une "dynamique" des réponses.

exemple : 1er temps : assimilation (récupération)

2^{ème} temps : accommodation

3^{ème} temps : dissolution,

et au sein de cette dynamique, il faudrait étudier celle, particulière, de renversement de la domination.

Cette typologie ne vise que les cas de mise en contact asymétrique.

Elle laisse donc entiers les problèmes de la dynamique endogène et de la mise en contact symétrique (sans effet de domination) le plus souvent retenus par l'anthropologie culturelle américaine.

II - LA DERNIERE RENCONTRE A ETE CONSACREE AU CHOIX D'UNE POLITIQUE DE RECHERCHE EN SCIENCES HUMAINES PAR L'ORSTOM

A -- THEMES INTER-DISCIPLINAIRES PROPOSES

(outre les thèmes spécifiques propres à chaque Comité Technique)

1°) Mises en contact et changements

- ce thème général nécessite la collaboration d'économistes, sociologues, psychologues, ethnologues, démographes, géographes et agronomes.
- Il implique une recherche méthodologique et théorique dans les domaines suivants :
 - classification des "économies traditionnelles" selon le mode de production et essai de définition des séquences d'évolution possibles à partir de la "communauté primitive"
 - types de mise en contact (notamment étude des situations de domination) et conséquences
 - typologie des réactions possibles à la mise en contact
 - étude explicative des séquences d'évolution.

2°) Le déséquilibre population-ressources et ses conséquences (migrations...)

- le thème implique la collaboration de démographes, économistes, géographes et sociologues,
- son traitement suppose :
 - une étude descriptive statistique
 - une étude des migrations et de l'exode rural vers les villes,
 - une étude de la "réussite sociale"

3°) Formation, récupération et utilisation du surplus en situation de contact asymétrique.

- Le thème suppose la collaboration d'économistes, de sociologues et de psychosociologues
- Il se subdivise lui-même en trois directions :
 - le rôle du secteur privé et de la bourgeoisie nationale"
 - le rôle de l'état
 - le rôle des relations internationales

Ce qui implique la réflexion sur les problèmes suivants :

- le rôle actuel des relations internationales dans le fonctionnement du système.
 - = diffusion du développement par les flux financiers et réels
 - = ou impérialisme, domination intentionnelle nécessitée par la bonne marche du système
 - = ou impérialité (domination de fait)
- la notion de surplus : sa formation (qui le secrète, où, dans quelles proportions) sa récupération (comment, par qui) son utilisation (aux fins d'investissement, de consommation prévue ou de consommation publique improductive)
- les concepts d'état et de pouvoir : la dépendance et la marge de liberté de l'état, son rôle dans le fonctionnement et la transformation du système.

B - LES ZONES D'IMPLANTATION SOUHAITABLES DES EQUIPES ET LE FONCTIONNEMENT DE LA RECHERCHE

Les chercheurs de l'ORSTOM travaillent sous les contraintes suivantes :

- les moyens en chercheurs et en crédits,
- la politique générale de recherche de l'ORSTOM et l'existence de Comités Techniques par discipline et non par thèmes,
- les besoins et sollicitations des pouvoirs publics locaux
- les contraintes que s'imposent les chercheurs eux-mêmes par la définition des objectifs de recherche qui leur paraissent essentiels

Ces quatre types de contraintes ont pour conséquences :

- la nécessité de constituer des équipes inter-disciplinaires et d'étudier les conditions de réussite de telles équipes,
- la nécessité de les regrouper dans un petit nombre d'implantations : compte-tenu des implantations existantes, de la documentation disponible et des moyens de recherche prévisibles est suggéré un regroupement sur le Sénégal, la Côte d'Ivoire, Madagascar.
- La nécessité de constituer une équipe centrale à Paris, à population mixte (économistes, démographes, géographes, sociologues...) et renouvelée (ceux amenés à se recycler, à rédiger des recherches antérieures ou à recueillir des matériaux préalablement à leur départ sur le terrain) qui aurait un triple rôle : d'informer les chercheurs Outre-mer, de définir et contrôler la politique de recherche, de se consacrer à une réflexion théorique.

- La nécessité de n'envoyer une équipe sur le terrain qu'après définition précise du thème, des hypothèses de travail, et des moyens disponibles et la collecte préalable des données déjà disponibles en France ou dans la capitale de l'état concerné, le tout grâce à une collaboration de l'équipe centrale et des Comités Techniques.
- La nécessité de n'accepter une convention ou un détachement qu'à la condition, strictement entendue, qu'ils permettent de faire de la recherche, dans les domaines préalablement définis par l'ORSTOM.

C - En conclusion est évoquée la PROBLEMATIQUE, dans laquelle doit s'inscrire le travail de recherche.

L'ambiguïté provient de l'interférence de deux types de clivages selon que l'on recourt :

- à une approche empiriste ou à une approche théoriquement armée,
- au sein de l'approche théoriquement armée, à une approche de type marxiste ou à une approche voisine de celle de l'anthropologie économique américaine.

L'approche américaine a l'avantage d'amasser de plus en plus de documents sur les sociétés concrètes, et d'avoir procédé à des essais d'élaboration théorique par extension à l'économie des concepts et hypothèses de l'anthropologie culturelle.

L'approche marxiste, plus récente, a accumulé peu de matériaux et manifeste une tendance "procustiste" à projeter sur l'extérieur des schémas élaborés pour l'Europe. Elle est, en outre, partagée par l'existence de plusieurs courants s'inspirant de positions souvent dogmatiques.

L'anthropologie anglo-saxonne semble acquérir une influence accrue en France en raison du sérieux indubitable de ses travaux de terrain (moins développés d'ailleurs en économie que dans les autres domaines). Le problème est de savoir dans quelle mesure, malgré son rejet de l'histoire, elle possède un noyau de rationalité, et répondre est résoudre en même temps le problème du choix entre empirisme et théorie.

Afin de contribuer à résoudre ce problème, il est prévu que l'équipe centrale s'attache entre autres tâches, à réaliser une sorte de "survey" des positions et des travaux des uns et des autres.

A N N E X E

NOTE SUR LES DYNAMISMES ECONOMIQUES DIFFERENTIELS

(A. BERNARD)

Cette note est évidemment provisoire et ne vise qu'à sérier les principales questions qui peuvent se poser dans la mise en oeuvre du thème de recherche en question.

De plus, étant à usage interne, elle suppose connue et maîtrisée la démarche inaugurée par le Professeur NICOLAI dans "Comportement économique et structures sociales" ou dans les divers articles du readings de PALMADE : "L'économie et les Sciences Humaines.

Enfin les citations de textes de ROBINEAU, COUTY et BLANCHET... proviennent des documents préliminaires au Colloque sur les dynamismes économiques différentiels qui s'est tenu en Octobre 1970 à Paris.

Les réflexions qui suivent s'ordonneront autour de quatre questions principales :

- 1°) - Structures ou comportements ?
- 2°) - Dynamique ou dynamismes ?
- 3°) - Psychologie différentielle ou comportements collectifs ?
- 4°) - Vers quel schéma d'explication ?

1°) - Structures ou comportements ?

Parlant de l'effort de définition, par les économistes, des notions de "croissance" et "développement", ROBINEAU écrit :

"Recourant à la notion de structure, il retient les aspects objectifs de l'économie en négligeant le côté psycho-sociologique et privilégie les relations formelles au détriment des comportements économiques".

C'est distinguer deux approches à juste titre. Encore faut-il ajouter qu'il n'y a pas un choix à faire entre les deux, qu'elles sont toutes deux complémentaires.

Par ailleurs, il n'y a pas à superposer terme à terme les couples suivants:
structures-comportements,
statique-dynamique,
global-individuel,
économique-psychosociologique.

En effet,

a) C'est la dialectique structures-comportements qui explique le fonctionnement et l'évolution du système -ou du régime.

"Car si cet homme-avec-autrui est le support des structures, il est aussi le support de son comportement. Bien plus, il ne peut l'être de l'un sans l'être aussi des autres, les deux phénomènes étant l'expression dialectique d'une même réalité que nous séparons par convention méthodologique" (NICOLAI p. 127).

b) Du côté des comportements, les comportements collectifs d'adaptation sont suscités par le fait structurel" et "promeuvent en retour son évolution (id. p. 233).

c) Partant de la constatation d'une carence dans l'explication des motivations de l'agent économique :

" En attendant il demeure toujours possible de saisir les grandes caractéristiques du comportement à partir de la situation structurelle de l'individu ou du groupe" (id. p. 151).

d) En conséquence, l'explication des comportements -et des dynamismes- passe par la prise en compte de la situation structurelle (essentiellement en ce qui concerne les comportements de production qui nous intéressent tout particulièrement), laquelle n'est pas un "fourre-tout" structurel ("milieu" ou "environnement"), mais un ensemble organisé de rapports socio-économiques ou techno-économiques.

Remarque : Il serait judicieux à cet égard qu'un certain consensus se réalise au sein -sinon de la Section- du moins dans le groupe de chercheurs relevant du thème envisagé en ce qui concerne la définition d'un certain nombre de concepts-clés comme ceux que nous venons d'utiliser. Ex : la définition des structures donnée par FERROUX n'est peut-être par la meilleure ou la plus opératoire (citée par ROBINEAU).

Pour en finir avec les comportements, il faut peut-être rappeler que les comportements collectifs se fondent -en premier lieu- sur la similitude des rôles socio- ou techno - économiques et ne peuvent être analysés qu'après le repérage de ces derniers, i.e; en définissant les niveaux d'agrégation retenus (cf. id. pp.145 - 146, 172, par exemple).

2°) - Dynamique ou dynamismes?

a) S'il faut juger de la fécondité d'une terminologie en fonction de la diversité, sinon des définitions, du moins des différentes variantes mises en circulation, la preuve est faite. Nous avons reporté ci-dessous les différentes notions provenant d'une lecture qui n'a rien d'exhaustif (BALANDIER : "Anthropologie Politique", FERROUX " L'économie du XXème siècle", PIETTRE "Pensée économique et théories contemporaines", NICOLAI, op. cit, et les travaux préparatoires du Colloque d'Octobre):

- Dynamique : totale, interne, clanique, de la domination, de la puissance, du pouvoir, des phénomènes politiques, des structures, des systèmes, des stratifications, des forces, du changement, de la modernisation, de l'innovation, de la contradiction, de courte période, de longue période....
- Dynamisme (s): spirituel, d'encadrement, de la croissance, du psychisme humain, économique, sociaux, potentiel, porteurs de progrès, individuel induit, individuel autonome, porteur de développement, de consommation, de production, de reconstruction, d'intégration, historique, de minorité, de classe, actuels, passés, du système villageois, universel, de préservation, de réaction, de refus....
- Dynamiques (adjectifs) :totalités, groupes, entrepreneurs, agents, comportements économiques, modèle réalité....

On pourrait également parler de la dynamique des transferts extérieurs ou de la dynamique de l'usure, etc...

b) Rappel de définition :

"La dynamique : partie de la Mécanique qui traite du mouvement physique et réel, avec toutes ses propriétés, notamment la force vive et (pour les doctrines qui usent de ce concept) les forces dans leur rapport avec les corps en mouvement... Il est d'usage de diviser la mécanique en trois parties: la statique, théorie de l'équilibre en repos ; la cinématique, théorie des mouvements, abstraction faite des causes qui les produisent, et la dynamique". (LALANDE p. 255).

Dynamisme "On désigne ainsi les systèmes philosophiques qui admettent dans les principes des choses l'existence de "forces", irréductibles à la masse et au mouvement".

Si nous avons rappelé ces deux définitions, c'est pour marquer l'emprunt -avec tous ses risques- à une autre discipline (l'un des risques étant justement le rapprochement entre statique-dynamique et comportements-structures), c'est aussi pour poser cette autre question : se situe-t-on dans la continuité des premiers travaux de COMTE ou SPENCER sur la statique et la dynamique sociales?

C'est enfin pour mettre en évidence la notion de "forces" : s'agit-il de découvrir les forces qui promeuvent les dynamismes économiques ?

" Au modèle irréal d'une économie d'égaux, il faut donc opposer une théorie réelle d'une économie de puissance; à une économie du contrat, une économie de combat ; à une analyse de mécanismes, une analyse de forces" (PIETTRE p. 470).

c) Les deux points précédents (a et b) ont leurs corollaires.

D'abord sur le plan du vocabulaire comme de l'analyse elle-même, nous pouvons conserver un premier objectif, celui d'une typologie, sans oublier que :

"toute typologie est une description systématisée du concret à laquelle fait défaut une interprétation causale" (NICOLAT p. 141).

Sur le plan de l'interprétation, il est possible de reprendre des éléments de la "dynamique de la domination" de PERROUX :

" Le pouvoir est recherché pour lui-même (...) ce qui revient à dire que, sauf discipline malaisée ou toujours précaire, chaque homme s'attribue une souveraineté absolue ou agit comme s'il se l'attribuait. Cette self-affirmation ne connaît point les bornes de la saturation. Elle anime un dynamisme à la fois fécond et profondément redoutable dont les philosophes ont le plus souvent reconnu l'importance. La volonté de puissance de NIETZSCHE est une réplique de la libido dominandi des scolastiques ; la psychologie moderne des comportements et des tendances scrute les formes de la self-affirmation" (L'économie du XXème siècle, pp. 120-121).

On pourrait y adjoindre le dynamisme de l'innovation de SCHUMPETER, voire essayer une synthèse :

"On pourrait même dire que la dynamique apparaît comme la solution des contradictions, grâce à des innovations qui permettent de modifier ou de renverser des dominations : on aurait la cause, le moyen et le résultat" (NICOLAT, p. 279).

Nous n'en sommes pas à la synthèse, il faut encore :

- explorer cette idée de "force" ou de self-affirmation" ou de volonté d'"achievement" non en elle-même, mais en relation avec les phénomènes de domination. Il n'y a pas que des rapports socio-économiques, il y a aussi des rapports socio-politiques.

"La détermination des personnes ou groupes porteurs de dynamismes économiques se rattache alors partiellement au problème controversé du pouvoir et débouche sur l'affrontement des idéologies et des réalités politiques" (BLANCHET, documents du Colloque),

- juger de son adéquation -ou non- aux sociétés que nous étudions, i.e. garder à l'esprit cette notation que reprend BLANCHET :

"Comme l'a noté G. BALANDIER, la pression de l'actualité (dynamique interne suractivée des Sociétés développées) semble largement déterminante dans le renouveau des théories dynamistes. Et il se peut que leur application aux sociétés sous-développées soit le reflet et le fruit d'une transposition de préoccupations essentiellement occidentales".

Le risque n'est pas petit à cet égard et ce "il se peut" doit se muter dans une problématique générale en "il est vrai" ou "il est faux".

- garder présent à l'esprit que :

"Si les dynamismes économiques peuvent être appréhendés à partir des agents qui les manifestent (pb. de la "conduite" ou du "comportement" dynamique), leur interprétation n'est, en définitive, possible que si on replace ces agents dans les structures particulières où ils se meuvent et dans la structure de la société globale dont ils sont partie intégrante " (BLANCHET, document du Colloque).

Nous en revenons ainsi à la réflexion amorcée dans 1°) d-, étant bien entendu qu'il faudrait reprendre la formulation ci-dessus plus en détail. Ainsi les agents ne se "meuvent-ils" pas dans les structures, ils les constituent par leurs comportements d'adaptation.

3°) - Psychologie "différentielle" ou comportements collectifs

a) Il est nécessaire ici de stabiliser la terminologie. Nous prendrons un seul exemple (ROBINEAU, Bilan Recherches 1966-70, L'expérience Polynésie)

"Le thème d'anthropologie économique de la Section était intitulé : "Structures sociales et dynamismes économiques différentiels" et défini (....) d'une manière plus particulière comme (l'étude) de l'influence des structures sociales différentielles sur le dynamisme économique".

Il est préférable de parler de comportements économiques différentiels, en faisant deux remarques à ce propos :

b) Les "différences" à prendre en compte sont des différences entre comportements de groupes afférents à l'exercice d'activités économiques (Cf. GODELIER, in PALMADE, tome 1er, pp. 71 sq.)

"(La science économique) commence avec l'étude des rapports sociaux mis en oeuvre dans la production et nous le verrons bientôt, dans la répartition et la consommation" (p.84).

c) Cette précaution étant prise sur le plan de la méthode (conception de l'objet), il faut en prendre une autre du côté des techniques d'enquête.

Celles-ci peuvent à juste titre viser à l'enregistrement ou à l'analyse de manifestations individuelles (de l'interview à la biographie), il est cependant nécessaire d'éviter ici l'écueil de la "psychologie différentielle" dénoncée par exemple par L. SEVE ("Marxisme et théorie de la personnalité", pp. 343-44)

"En fait, toute psychologie différentielle est donc nécessairement l'envers d'une psychologie générale au moins implicite, conçue elle-même comme la science de l'individu général abstrait dont elle étudie pour sa part les "variantes", nous sommes de bout en bout sur le terrain de l'abstraction spéculative. Mais le sens pratique de cette abstraction spéculative n'est pas très difficile à entrevoir : s'occuper des différences entre les individus (et corrélativement de leurs ressemblances, qui définissent l'individu général) c'est s'intéresser non à eux-mêmes, mais à leur comparaison, et c'est les comparer à partir d'une norme extérieure"

Nous avons cité ce passage à propos des techniques, mais il est évident que ce type de réflexion doit guider une nécessaire définition de l'objet de notre recherche et peut y aider effectivement à notre avis, pour répondre à la demande plusieurs fois exprimée au cours du Colloque d'Octobre :

"La recherche des dynamismes économiques exige un cadre conceptuel et une méthode" (ROBINEAU, Etude des dynamismes économiques dans le cadre de l'anthropologie économique, documents du Colloque).

4°) - Vers quel schéma d'explication ?

Au delà du caractère contingent ou nécessairement borné dans le temps ou l'espace de notre pratique de recherche, compte tenu de son insertion dans des pays ou des sociétés spécifiques et en pensant au dilemme appliqué-fondamental, nous voudrions faire trois remarques finales :

a) - Nous disposons d'un appareillage conceptuel (dialectique structures-comportements, NICOLAI, GODELIER) qui doit être vérifié sur le terrain (ce que nous avons essayé de faire dans notre étude "Tamalu") et sur le détail duquel nous ne reviendrons pas (cf. rapports d'activité 1968-69).

b) - Il est nécessaire de compléter ce dernier par ce que nous appellerons provisoirement une "théorie du développement".

Qu'est-ce à dire ?

1- parler de "dynamisme", c'est donner un sens positif ou négatif au comportement analysé, c'est sous-entendre une orientation,

2- sans le principe de cette orientation, on en vient à analyser les formes d'"activisme" ou à manier le paradoxe (parler comme nous l'avons fait d'une dynamique de l'usure). Comme le fait remarquer ROBINEAU, on ne peut parler d'une dynamisme de la consommation sans poser le problème de l'invention des structures productives.

3- En conséquence, l'analyse des dynamismes ne peut dépasser ou ignorer une nécessaire conception du développement -ou de son contraire. Nous ne pouvons certes, à cet égard, nous satisfaire d'une définition comme cette dernière :

"L'économiste à qui l'on demande :

Qu'est-ce que le développement ?

doit à mon avis répondre :

Le développement est la combinaison des changements mentaux et sociaux d'une population qui la rende apte à faire croître, cumulativement et durablement, son produit réel global" (PERROUX, "Economie du XXème siècle, p. 191).

4- Une analyse comme celle de FREYSSINET peut nous permettre de compléter cette démarche de réflexion. Il suffit de reprendre les 2 axes de son travail ("Le concept de sous-développement")

- le sous-développement, échec du développement,

- le sous-développement, produit du développement, par rapport auxquels il est nécessaire -à notre avis- de situer l'orientation de notre recherche.

Pour prendre un exemple d'interprétation qui nous intéresse particulièrement, on peut expliquer le manque de dynamisme des entrepreneurs malgaches par un manque d'esprit d'initiative ou d'"entrepreneurship" (lère conception) ou d'un autre côté, prendre en considération les caractéristiques de la situation de domination qui font que les "opportunités" d'investissements ont été saisies -ou ne peuvent être saisies- par les entreprises capitalistes étrangères.

5- De plus, notre démarche voulant se situer dans le cadre de l'Anthropologie économique, nous distinguons dans l'analyse les structures de parenté des structures économiques. Il faudrait peut-être définir ce cadre général comme l'appréhension des rapports sociaux intervenant dans la reproduction des hommes, des choses et des idées (ou idéologies), ces rapports s'inscrivant dans une histoire et dans des espaces (à côté de l'espace "banal", définition des espaces économiques ou des espaces politiques).

c) - Enfin, sur le plan de l'analyse des manifestations individuelles, des conduites, des comportements, et de leur explication du côté de la "psychologie",

"Il apparaît que la science économique a le devoir et le pouvoir de constituer sur son terrain, indépendamment de toute prétendue "psychologie", une théorie des formes historiques de l'individualité -formes des besoins, de l'activité productive, de la consommation dans leur détermination sociale ; formes d'individualité impliquées par les rapports sociaux (...) ; formes des contradictions générales de l'existence individuelle correspondant à ces rapports sociaux" (L. SEVE, op. cit, p. 127).

En conclusion, ces quelques réflexions ne fournissent certes que des éléments d'une problématique générale sur les "dynamismes économiques différentiels. Nous voulions simplement illustrer, en essayant de sérier les problèmes, les axes de lecture et de recherche bibliographique de l'année 1970.
